

4
t

269
7

La Bienheureuse

Thérèse de l'Enfant Jésus

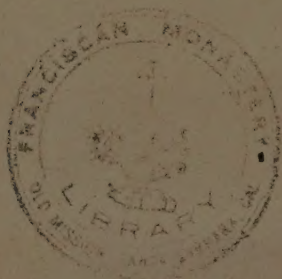


OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Morale du Cœur. Études d'Âmes modernes, avec une préface de M. Félix Ravaisson. Paris, Perrin, 1893. Un volume in-16 **7 fr.**

Aube de Siècle (Le trouble social. — Le travail intellectuel. — Le sens de la fraternité. — La vitalité du christianisme. — De l'espoir et de la joie). Paris, Perrin 1898. un volume in-16 **7 fr.**

Saint Alphonse de Liguori. 5^e édition, Paris, Gabalda, dans la collection « *les Saints* ». **7 fr.**



18,672
" LES SAINTS "

La Bienheureuse

Thérèse de l'Enfant Jésus

(1873-1897)

PAR

LE BARON J. ANGOT DES ROTOURS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LE

J. GABALDA, Éditeur

RUE BONAPARTE, 90

1924

Property of

CBF

Please return to

Graduate Theological

Union Library

T 39

D 47

NIHIL OBSTAT

Paris, 2 mars 1924.

L. DE GRANDMAISON.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 6 martii 1924.

G. AUDOLLENT

v. g.

LA BIENHEUREUSE

THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

INTRODUCTION

Radieuse certes, d'un rayonnement dont l'ampleur et la rapidité surprenantes forcent l'attention, nous apparaît la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus. Et pourtant, devant ce petit livre, je soupçonne que plusieurs penseront : A quoi bon ? J'ai à dire, en peu de mots, comment j'ai osé l'écrire, et dans quel esprit.

I

A l'égard de la petite Thérèse, comme la Bienheureuse voulait être simplement appelée, on est rarement aujourd'hui dans l'état d'esprit de telle converse, à qui elle entendit tenir ce propos maussade : « Je me demande vraiment ce que notre Mère pourra en dire après sa mort. Elle

sera bien embarrassée, car cette petite Sœur, tout aimable qu'elle est, n'a pour sûr rien fait qui vaille la peine d'être raconté ». Non, tous ceux qui n'ont pas uniquement souci des parades extérieures se doutent bien que suivre le développement d'une belle âme peut ne pas être dénué d'intérêt. Mais néanmoins il est clair que, pour une biographie dans laquelle on doit faire œuvre d'histoire plutôt que de spiritualité, la vie courte et très unie d'une modeste religieuse ne fournit qu'une matière assez mince. Tant mieux, oserai-je dire, puisque mon étude doit tenir dans un mince volume. Si cette figure-là est une miniature, comme aime à dire le Pape Pie XI, en ne manquant pas d'ajouter qu'elle est délicate et ravissante, le cadre de la collection *Les Saints* convient bien, pour cette fois, au sujet. Et d'ailleurs celui-ci est tellement rapproché de nous, qu'à trop entrer dans certains détails, à étaler tout le contenu des procès canoniques ¹, on s'exposerait à froisser de très explicables susceptibilités.

1. Les témoins furent entendus du 10 août 1910 au 29 août 1911 pour le procès ordinaire ou informatif; du 23 septembre 1916 au 7 août 1917 pour le procès apostolique. Dans l'excellent recueil *L'esprit de la B. Thérèse de l'Enfant Jésus*, composé sous la direction de M. le Chanoine Th. Dubosq, supérieur du grand séminaire de Bayeux, on a puisé directement aux documents originaux conservés au Carmel.

Mais on me dira : vous entreprenez un ouvrage, dont la Sœur Thérèse elle-même s'est chargée; espérez-vous faire mieux? — Assurément non : seulement il reste à tenter quelque chose d'autre. Et d'abord je doute que l'ensemble de ses œuvres convienne, d'emblée, à tous les lecteurs. Il en est qui trop pressés et superficiels, si vous voulez — mais il faut les prendre tels qu'ils sont — s'agaceraient probablement de quelques longueurs ou surcharges, de ce qui leur semblerait parfois mièvrerie ou style de pensionnaire, en cette ample collection de pages écrites au courant de la plume, sans nulle expérience ni vanité d'auteur¹, par une jeune fille de Lisieux. Ces lecteurs-là risqueraient, se butant à l'insignifiant, de laisser échapper l'essentiel, qui vraiment est de premier ordre : c'est ce qu'un livre plus bref pourrait les préparer à découvrir. Et puis, si attrayante que soit une excursion, on en tire généralement meilleur profit, si l'on a un livret-guide pour s'y diriger. Quelques annotations ne sont pas superflues en marge d'un beau texte.

1. « Je n'écris pas pour faire une œuvre littéraire », déclare très franchement Thérèse. Elle convient gentiment que son histoire est « un écheveau bien embrouillé. Je ne saurais mieux faire, explique-t-elle à sa Prieure : j'écris comme les pensées me viennent, je pêche au hasard dans le petit ruisseau de mon cœur, et je vous offre ensuite mes petits poissons comme ils se laissent prendre. »

Pour mieux suivre la Bienheureuse et la mieux situer, d'autres renseignements peuvent être désirables que ceux qu'il lui convenait de nous donner elle-même.

Il est bien entendu que ceux-ci, loin d'être négligeables, demeureront toujours du plus grand prix, et irremplaçables. Un Newman nous en avertirait au besoin, lui qui professe¹ que pour faire connaître un saint, rien ne vaut ses propres paroles. « Pour moi, déclare-t-il, la vraie vie d'un saint est dans ses écrits. » C'est donc un trésor inappréciable que le volume² où de nombreuses

1. Voir *Saint Jean Chrysostome*, introduction, dans *Saints d'autrefois*, Paris, Bloud (1908).

2. L'édition de 1923 qui, sur la couverture, porte simplement *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus* (gr.-in 8° de xxvi-599 p.) contient, avec vingt-six grandes gravures et d'autres plus petites, deux allocutions papales, l'une de Benoît XV (14 août 1921), l'autre de Pie XI (11 février 1923). La première édition (1898) portait sur la couverture : *Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face, Religieuse Carmélite*, — 1893-1897. — *Histoire d'une âme écrite par elle-même — Lettres — Poésies*. Une courte préface, datée du 25 décembre 1897 et signée de la Prieure, la M. Marie de Gonzague, était précédée d'une lettre de l'abbé des Prémontrés de Mondaye, le P. Godefroy Madelaine (avril 1898). — C'est seulement à partir de l'édition de 1913 que, supprimant de légères retouches, on a laissé apparaître que l'autobiographie se compose de trois cahiers distincts : le premier, que donnent les huit premiers chapitres du volume, fut remis, en janvier 1896, à la Mère Agnès de Jésus, alors Prieure; le second, qui date de septembre 1896 (chapitre XI) était adressé à S^r Marie du

INTRODUCTION.

lettres et d'autres souvenirs gardés de Thérèse sont joints à l'*Histoire d'une âme écrite par elle-même*, sans parler de ses poésies. On ne saurait témoigner trop de reconnaissance à ses sœurs du Carmel de Lisieux, auxquelles vraiment nous en sommes redevables. Le peu que j'en citerai donnera, j'espère, le goût d'en lire davantage. Un bouton de rose, ramassé sur la route, ne détourne pas de la roseraie : au contraire.

A ceux enfin qui jugeraient quelque peu téméraire et outrecuidant pour le modeste laïque et le pauvre chrétien que je suis, d'oser écrire une vie de Carmélite¹, je trouverais plus embarrassant de répondre, n'étant, au fond, pas éloigné de leur avis. Je me rends bien compte que je dois travailler humblement. La petite Thérèse elle-

Sacré-Cœur; le troisième (chapitres IX et X), achevé seulement en juillet 1897, à la Prieure d'alors, la Mère Marie Gonzague. — A ces documents inestimables, l'avenir n'ajoutera sans doute que fort peu, quelques précisions et insignifiantes restitutions de textes, quelques lettres nouvelles.

1. Plusieurs Carmélites ont déjà, dans cette collection, été présentées par des laïques : *Sainte Thérèse*, par M. Henri Joly, *La B. Marie de l'Incarnation*, *Madame Acarie*, par E. de Broglie, *Madame Louise de France*, par Geoffroy de Grandmaison, *Les Bienheureuses Carmélites de Compiègne*, par Victor Pierre. Et c'est plutôt comme excellent artiste que comme excellent catholique que, en 1917, le vieux Roybet, né en 1840, fut appelé à peindre le beau portrait de la Bienheureuse que l'on montre au Carmel de Lisieux. Il y travailla d'ailleurs avec un respect profond et vraiment religieux.

même m'y invite. « Faire des livres, disait-elle, écrire des vies de saints, ne vaut pas l'action de répondre quand on vous appelle. » Mais lorsque M. Henri Joly m'a fait l'honneur et l'amitié de me demander cette étude, il m'a semblé que me dérober serait repousser une grâce précieuse. On peut sympathiser profondément avec ce que l'on sent très au-dessus de soi. L'Église, en ses étages divers, est une et s'éclaire à la même lumière. Les plus hauts épanouissements de la vie chrétienne sont un bienfait pour nous tous, et auquel nous sommes tous appelés, dans quelque mesure, à participer. Il faut considérer la communion des saints comme autre chose qu'une pieuse imagination. A la messe, le dernier des assistants est invité à s'unir aux paroles du prêtre disant : *No-bis quoque peccatoribus partem aliquam et societatem donare digneris cum sanctis tuis, Domine... intra quorum consortium, non æstimator meriti, sed veniæ, quæsumus, largitor admitte.*

II

J'ai aussi quelques observations préliminaires à présenter pour ceux de mes lecteurs qui, devant une physionomie de saint, ont la curiosité de se demander s'ils n'y découvriraient pas un air de famille, une marque de filiation spirituelle. Il y a là des questions dont l'examen empâterait mon

récit, mais que je ne veux pas entièrement éluder.

Pour répondre, peut-être ne suffit-il pas de rap-peler, et cependant il importe de souligner, que la nouvelle Bienheureuse fut Carmélite. Elle le fut, non seulement de robe, mais de spiritualité. Elle goûtait beaucoup sainte Thérèse, et aussi saint Jean de la Croix, maître moins accessible. Sa dévotion très tendre à la Mère du Christ est bien dans l'esprit du Carmel, et non moins sa dévotion à l'Enfant Jésus. Peut-être ne connaissait-elle du Père Faber, le pieux Oratorien anglais, que son gracieux Noël, inséré dans l'*Année liturgique* ¹. Si elle avait eu l'occasion de lire les deux volumes intitulés *Béthléem*, elle eût vraisemblablement été frappée de cette phrase : « La dévotion spéciale à l'enfance de Jésus est une fleur de l'ordre des Carmélites ». Et le Père explique qu'elle s'organisa entre les mains des Carmélites françaises, que l'instrument de sa propagation au xvii^e siècle fut la Vénérable Marguerite de Beaune. L'abbé Henri Bremond², fouillant davantage, a curieusement recherché quelles influences diverses avaient alors agi sur cette forme de piété. La petite Thérèse n'était pas si docte. Elle pratiquait en toute spontanéité une dévotion qui l'attirait, et qu'elle nuancait tout autrement que ne firent au-

1. 26 décembre.

2. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France.* — III. *Conquête mystique. L'école française* (1921).

trefois les austères Bérulliens. De son historique elle n'avait pas grand souci. Je crois pourtant que l'on aurait eu chance de lui faire quelque plaisir, en lui apprenant que l'un de ses plus édifiants compatriotes, très nourri lui aussi de l'*Imitation*, le baron de Renty, né en 1611 à Bénv Bocage, au diocèse de Bayeux, avait écrit de son sang et envoyé à Marguerite de Beaune une copie de sa consécration de Noël 1643 à Notre-Seigneur Enfant.

De M^{me} Guyon, qui prêcha, elle aussi, l'esprit de petitesse et d'enfance, la Sœur Thérèse a un peu entendu parler, puisqu'elle recommande que l'on prenne garde de ne pas laisser prendre sa voie d'enfance à elle, pour du *quiétisme* ou de l'*illuminiisme*. « Ne croyez pas, expliquait-elle à à une de ses sœurs en religion, que suivre notre petite voie c'est suivre une voie de repos, toute de douceur et de consolations. Ah ! c'est tout le contraire. » N'oublions pas cet avertissement que, très lucide, donnait la Bienheureuse. Mais on peut tout de même sans lui faire tort, sans risquer de la compromettre, se permettre de dire que cette assoiffée de pur amour eût ravi Fénelon. Le noble et délicat génie, qui reste une des gloires de l'Église de France, eût salué en elle avec bonheur, le trouvant dégagé de tout alliage fâcheux, ce qu'il avait cherché de vivifiant dans le mysticisme un peu trouble de M^{mo} Guyon. Chez

la petite Carmélite de Lisieux, quelle spiritualité autre, et très sûre celle-là ! Il ne s'y mêle ni états ni voies extraordinaires. Elle ne mène pas dans l'indistinct et dans le vague l'âme anéantie, l'éloignant de toute contemplation précise de l'humanité du Christ. Comment soupçonnerait-on son pur amour d'être quiétiste ? Il l'est si peu qu'au ciel même la Bienheureuse entendait ne pas rester inactive, et ne pas cesser de faire du bien sur la terre ¹.

Et j'aime à penser que pour louer la petite Thérèse, Bossuet se fût mis facilement et pleinement d'accord avec Fénelon. L'évêque de Meaux, en dépit d'âpres et attristantes querelles, dans lesquelles il entra beaucoup de malentendus, n'était pas l'ennemi du pur amour, mais « le saluait partout où il le trouvait dans les belles âmes, dans les chères Carmélites qu'il admirait tant et auxquelles le Saint-Esprit apprenait tant de choses ² ».

De saint François de Sales surtout qu'émerveillait chez sainte Thérèse « tant de fermeté

1. Dans son récent ouvrage *Le saint abandon*, Dom V. Lehodey établit avec autorité qu'il n'y a chez elle nulle tendance au quiétisme.

2. Ces lignes, parues au *Correspondant* du 25 juillet 1910, sont tirées d'une lettre qui devait servir de préface à l'*Apologie pour Fénelon* de l'abbé Henri Bremond, mais que celui-ci a eu la délicatesse de ne point utiliser, l'abbé Huvelin étant mort avant d'avoir pu en revoir les épreuves.

d'esprit en une si grande simplicité »¹, et qui se plaisait à répéter : « Dieu veut que nous soyons comme des petits enfants », on peut et on doit affirmer que la petite Thérèse l'eût ravi. Je ne crois pas que les ouvrages de cet incomparable maître fussent très familiers à celle-ci, bien qu'il fût l'un de ses patrons et qu'elle eût deux Visitandines parmi ses très proches ². Mais j'ose dire, croyant rendre ainsi le meilleur des témoignages à la rectitude et à la richesse de son sens catholique, que, par le plus profond et le meilleur de sa spiritualité, elle me paraît très *salésienne*. M'accusera-t-on de détournement? Mauvaise querelle, que je laisse à débattre à ceux qui ont le goût d'opposer saint à saint, et d'élever entre petites chapelles des cloisons rigides.

Rien n'était plus contraire à l'esprit de sœur Thérèse, si ouverte, si droite et si sincère. Voilà sans doute pourquoi de toutes les familles religieuses on vient à elle, on se sent à l'aise et en sympathie avec elle. Les Carmes ont naturellement des droits tout particuliers à l'exalter, et ils en usent. Mais les Jésuites aussi peuvent bien la traiter en amie. En des heures décisives de sa

1. *Traité de l'Amour de Dieu*, préface.

2. Sa tante maternelle, morte le 24 février 1877, à la Visitation du Mans, où elle était appelée Sœur Marie-Dosithée, et sa sœur Léonie, maintenant à la Visitation de Caen, en religion Sœur Françoise-Thérèse.

vie elle a été dirigée et soutenue par l'un des leurs, de mémoire vénérée, le P. Pichon ¹. A la retraite du Carmel, en 1891, le prédicateur qui lui fit prendre son plein essor au large souffle de l'amour confiant était un Récollet de Caen, le P. Alexis. Et d'ailleurs en la petite Thérèse, autour d'elle, ne sent-on point passer parfois quelque chose de la grâce assisienne? En ses épreuves, du réconfort lui fut donné par un des plus dignes abbés du vieil ordre de Prémontré, le P. Godefroy Madeleine, qui, en sa belle vieillesse sereine, assistait aux fêtes magnifiques se déroulant à Lisieux en l'honneur de son ancienne pénitente. Élisabeth Leseur, qui avait la petite Carmélite en si tendre dévotion, pourrait lui servir d'introductrice auprès des Dominicains, si ceux-ci avaient besoin d'être aidés pour découvrir en elle une âme sœur, à plus de cinq siècles de distance, de l'ardent Henri Suso ². A l'ancienne élève des Bénédictines, à celle qui enfant, le soir, aux veillées en famille, entendait lire l'*Année liturgique*, les

1. Compatriote de Thérèse, puisqu'il était né à Carrouges (Orne) le 3 février 1843, le P. Almiro Pichon fut un prédicateur de retraites en France et au Canada. Le P. L. Théolier a été bien discret de ne pas parler de lui dans ses belles et justes pages données aux *Études* du 5 mai 1923 : *Thérèse de l'Enfant Jésus. Méditation sur la grandeur de l'enfance spirituelle*.

2. Voir dans la *Revue des Jeunes* du 25 mai 1923 de belles pages signées *Senex* et intitulées *L'esprit de sainteté*.

filis de Saint-Benoît pourraient demander des pages prenantes pour dire les beautés et la vertu de l'office divin. Elle ne saurait paraître distante aux missionnaires, qu'elle enviait tant, et entre lesquels il lui fut donné deux frères spirituels à aider particulièrement, ni aux prêtres séculiers pour qui elle pria beaucoup et parmi lesquels son père avait noué respectueusement de si bonnes amitiés. Vraiment il est difficile de trouver une sainte qui, moins que celle-là, soit petite chapelle.

III

On voit dans quel esprit j'aborde et je voudrais que fût accueilli le récit de cette vie ardente, virginal et brève, en laquelle j'aperçois vraiment un beau poème. Il me paraît se distribuer de lui-même en cinq chants. Du merveilleux pourrait s'y découvrir. Evidemment on ne saurait s'attendre à y rencontrer le même genre d'aventures et de prouesses qu'en une *Chanson de Roland*. Mais ceux qui redouteraient de n'y trouver que fadaïses doucereuses et sucrées, montreraient que, s'ils ont entendu parler, comme presque tout le monde aujourd'hui, de la B. Thérèse de l'Enfant Jésus, ils ne la connaissent guère. Ce n'est point du tout une béate à l'eau de rose, fournissant seulement matière à histoire édifiante pour dévotes jeunes ou vieilles d'esprit rétréci. Il y a en elle,

comme en puissance, de la Jeanne d'Arc. Cette petite Normande, héroïquement généreuse, d'une droiture virile, passionnée pour tout ce qui est grand et beau, avait dans l'âme quelque chose de *cornélien*. L'auteur de *Polyeucte* eût aimé à la célébrer. Paul Harel, son compatrote, s'y est essayé en bon chrétien et en bon poète. Une guirlande gracieuse de vers très souples, avec laquelle s'accordent bien les harmonieux décors de Maurice Denis, vient de lui être tressée par Maurice Brillant ¹. Cette vision de sainte donne tellement une impression de poésie, que dans l'allocution prononcée en son honneur le 11 février 1923 le Pape Pie XI a jugé bon de demander aide aux poètes, de citer Dante et Manzoni.

Pourquoi tairais-je combien il me plaît que ce beau poème soit un poème de France²? Il est de nature à inspirer confiance et il fait honneur à ce cher pays, si riche de nobles souvenirs et qui paraît avoir encore à remplir dans le monde un rôle supérieurement bienfaisant. Je ne pense pas rétrécir le rayonnement de Thérèse en la marquant

1. *Cantilène pour une Jeune Sainte*, poèmes par Maurice Brillant. Illustrations de Maurice Denis et de M^{lle} Faure, in-4^o, 1923 (librairie Bloud et Gay).

2. Maurice Brillant, dans sa préface, écrit avec charme et justesse — les poètes souvent savent voir — : « C'était une délicieuse petite sainte, fille authentique du sol français, amoureuse des paysages de France, très française par sa grâce, sa finesse et son esprit ».

bien française. C'est précisément l'une des caractéristiques de notre génie national, grâce à sa clarté, son souci des idées générales, sa bonne grâce, d'avoir quelque chose de largement humain et, si j'ose dire, de catholique. Notre peuple prend parfois conscience d'être, à certains égards, un peuple prédestiné pour la diffusion du vrai et les généreux apostolats.

Dès que l'on connaît autrement que d'une connaissance absolument superficielle la Bienheureuse Sœur Thérèse, on se rend compte qu'en la glorifiant tellement et si vite l'Église n'a pas eu tort. C'est ce que je ne crois pas inutile de montrer, même à des croyants qui, parmi mes lecteurs, seront vraisemblablement les plus nombreux. Mais, s'il s'en trouvait aussi de non croyants, qu'ils me laissent leur dire qu'en écrivant ce livre j'ai parfois pensé à eux. Je les supplie de l'accueillir avec ouverture d'intelligence et de cœur. Sans doute, et je le sais trop, il peut y avoir des moments où l'on ne se trouve pas dans de bonnes dispositions pour sympathiser avec une vie de saint. Mais si, en d'autres moments, quelque haute admiration vous soulève, de grâce, laissez-la faire et monter. Quant à ceux dont la couche de vulgarité serait si épaisse, si impénétrable, qu'elle les fit insensibles, perpétuellement et obstinément, à tout ce qui est beauté spirituelle, non seulement je consens, mais je souhaite qu'ils se détournent. Ils n'ont

rien à voir dans ce qui va nous occuper. La sagesse du vieux fabuliste latin déconseille, non moins que l'Évangile, de jeter des perles aux pourceaux, *Margaritas ante porcos*.

Les rayons du soleil d'automne qui, triomphant laborieusement des nuages et de la brume, réjouissent de leurs éclaircies le grave paysage, ont une douceur particulière. Il en est ainsi, en des temps troublés, tristes et durs, de certaines visions qui ont quelque chose de céleste. Élever à elles les regards est bienfaisant, elles aident à vivre. Les belles âmes sont la raison d'être de la création, et la justification du Créateur.

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE AIMANTE

I

Le jeudi 2 janvier 1873, vint au monde une petite Française que, cinquante ans plus tard, le Pape Pie XI devait solennellement proclamer Bienheureuse, sous le nom de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. Il passait, en ce temps-là, comme un renouveau de ferveur religieuse sur le pays. L'année 1873, c'est l'année où la France, reconnaissante de son prompt relèvement des désastres de 1870-1871, glorifie le Sacré-Cœur de Jésus par le pèlerinage vraiment national du 29 juin à Paray-le-Monial et par le vote de la loi du 24 juillet, déclarant d'utilité publique l'église que l'archevêque de Paris proposait d'élever sur la colline de Montmartre. Mais l'enfant naquit modestement, pourrait-on dire, en province, chez des parents de moyenne condition.

Sa cité natale, Alençon, n'est pas, malgré son

titre de chef-lieu du département de l'Orne, une bien forte agglomération, avec ses quelque 16.000 habitants. Mais c'est une agréable ville, et d'ancien renom. Au xvi^e siècle, sa glorieuse et bienfaisante duchesse, la Bienheureuse Marguerite de Lorraine, y donna l'exemple des plus hautes vertus. L'hôtel où logent ses préfets servait, au xviii^e siècle, de résidence aux intendants, et dans la vieille France, un chef-lieu de généralité faisait figure de petite capitale. Précisément en face de ce grand logis Louis XIII, rue Saint-Blaise, se voyait alors et se voit encore la maison¹ que les parents de Thérèse habitaient depuis 1871, une gentille maison, de bourgeois aisés sans prétention, à deux étages, avec un petit balcon, sur lequel ouvrent trois fenêtres cintrées.

C'était vraiment de très bon monde, comme on dit familièrement chez nous, que M. et M^{me} L. Martin. Dans leur simplicité, ils édifiaient les pieuses gens d'Alençon, où ils s'étaient mariés le 13 juillet 1858, en l'église Notre-Dame. Ils avaient vu naître, avant Thérèse, huit enfants, dont quatre étaient morts en bas âge. Il leur restait Marie, née le 22 février 1860, Pauline, née le 7 septembre

1. En cette maison, qui porte aujourd'hui le n° 42 et sur laquelle une plaque commémorative a été apposée, viennent de nombreux pèlerins, M^{sr} Bardel, évêque de Séez, a célébré, pour la première fois, la messe dans la chambre natale de la Bienheureuse, le 29 août 1923.

1861, Céline, née le 28 avril 1869, qui s'appellent maintenant, au Carmel de Lisieux, Sœur Marie du Sacré-Cœur, Mère Agnès de Jésus, Sœur Geneviève de la Sainte Face, et Léonie, née le 3 juin 1863, qui est aujourd'hui Visitandine à Caen, sous le nom de Sœur Françoise-Thérèse. Déjà quatre filles. La cinquième pourtant fut fort bien accueillie. Ils sortaient tout à fait du commun, ces parents-là, religieux à un degré rare, personnellement, et, j'ajouterai, héréditairement, issus de ces lignées profondément chrétiennes d'ancienne date, qui ne sont pas introuvables dans la patrie du Père Eudes et de nombreux missionnaires.

C'est d'une famille honorablement représentée dans le clergé Sagien¹ qu'était née, le 23 décembre 1823, la future madame Martin, Zélie-Marie Guérin, à Gandelain où son père était gendarme². Elle avait été baptisée, le lendemain,

1. Par Guillaume-Marin Guérin qui mourut le 6 janvier 1835, curé de Boucé. C'est lui, sans doute que son neveu tout enfant, le futur père de M^{me} Martin, aidait à se cacher pendant la tourmente révolutionnaire, selon une tradition orale, recueillie dans l'aimable récit du P. Carbonel S. J. *Pour les enfants. La petite Thérèse.*

2. Né en juillet 1789, il avait fait, à vingt ans juste, ses premières armes à Wagram. Il servit en Espagne jusqu'en 1813. Il reprit du service aux Cent jours. Entré dans la gendarmerie à pied en 1816, il passa dans la gendarmerie à cheval à Saint-Denis-sur-Sarthon, qu'il ne voulut pas quitter

dans l'église toute proche de Saint-Denis-sur-Sarthon. Son frère cadet fit ses études au collège d'Alençon et devint pharmacien à Lisieux : nous l'y retrouverons. Elle avait une sœur aînée, qui devait la précéder de six mois dans la tombe, après avoir été une Visitandine exemplaire au Mans. Elle-même eut quelque velléité d'entrer en religion dans un ordre actif. Elle demanda d'être Fille de la Charité à l'Hôtel-Dieu d'Alençon. Sans hésiter, on lui dit que ce n'était pas sa voie, et elle n'insista pas. Elle n'avait pas non plus la vocation de rester désœuvrée. Femme de tête et travailleuse, elle sut gouverner très bien son ménage, et lui assurer une large aisance, qui lui permit de faire donner une éducation fort soignée à ses filles : les aînées furent élevées à la Visitation du Mans. Qualifiée, dans les actes, de fabricante de point d'Alençon, elle en choisissait les dessins avec un goût très sûr, les faisant exécuter au dehors par des ouvrières spécialisées dans ce genre de travail qu'elle-même connaissait à fond. Dans son activité, nulle agitation, nul affairément. Plus d'un devait songer à elle, en lisant, dans l'épître de la sainte Anne, les belles louanges données à la femme forte par le Livre de la Sagesse.

dans la suite, même pour être promu au grade de capitaine qui lui fut offert.

En absolue conformité de sentiments religieux avec elle, Louis Martin, quoique né à Bordeaux le 22 août 1823, était, lui aussi, de souche bien normande. Son père, qui, comme capitaine au 19^e léger, faisait alors la guerre d'Espagne et qui, peu après, reçut la croix de chevalier de Saint-Louis était originaire du Bocage¹. Bien qu'il eût fait plusieurs des campagnes de la première République et de l'Empire, notamment celle de la Grande Armée (1807), il s'affirmait très royaliste. Les prénoms choisis pour son enfant *Louis-Joseph-Aloys-Stanislas*, en témoignent². Il n'était pas moins fervent catholique. Sûrement son fils ne fut pas élevé dans l'indifférence religieuse, puisqu'en septembre 1843, à vingt ans, il se rendit au monastère du Grand Saint-Bernard, et tenta

1. Né à Athis (Orne) le 16 avril 1777. Ayant pris sa retraite tout à la fin du règne de Charles X, le capitaine Pierre-François Martin vécut encore longtemps à Alençon, puisqu'il y mourut seulement le 26 juin 1865.

2. Faut-il rappeler que Louis XVIII s'appelait *Louis Stanislas-Xavier*? — Tous les prénoms donnés plus haut ne figurent qu'à l'acte de baptême, que l'enfant reçut le 28 octobre dans l'église Sainte-Eulalie. — Il y a d'autres témoignages du loyalisme monarchique du capitaine Martin. M. de la Sicotière, dans son *Louis de Frotté* (t. II, p. 709), le cite parmi les rares officiers de l'ancienne armée impériale, qui, pendant les Cent jours, prirent du service dans les troupes royalistes. Dans les pièces conservées aux archives du Ministère de la Guerre, on le porte comme ayant servi, en juillet 1815, dans l'armée royale du Morbihan.

de s'y faire admettre. Le Prieur, bien que touché de ses juvéniles ardeurs, le renvoya poursuivre ses études dans son pays. Redevenu Alençonnais, Louis Martin en vint à s'établir horloger-bijoutier rue du Pont-Neuf¹, en face des grands magasins du *Gagne-Petit*, et puis, au moment d'entrer dans sa trente-sixième année, à se marier. Mais il demeura un chrétien hors pair, d'une droiture que jamais le respect humain ne faisait fléchir, et que je dirais superbe, si elle ne se fût alliée à beaucoup de simplicité. Il se faisait remarquer par une bienveillance constante, inaltérable. Non seulement il répugnait pour lui-même aux médisances : il souffrait rien qu'à les entendre. Une telle bonté n'est-elle pas le plus sûr indice d'un christianisme foncier?

Au cimetière de Lisieux, non loin de l'enclos des Carmélites, un monument de granit porte cette inscription : *Famille Martin. Ici reposent les parents de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus.* Des époux ainsi réunis, on peut dire qu'il y en eut rarement de mieux accordés dans la vie. Même foi et mêmes habitudes religieuses : messe quotidienne très matinale, à cinq heures et demie souvent, communions très fréquentes, quatre ou cinq fois par semaine, observation stricte des jeûnes et abstinences prescrits tradition-

1. Il céda ce fonds, en 1871, à son neveu.

nellement par l'Église, sans même user des adoucissements qu'elle accorde maintenant et que ces croyants pas du tout nouveau jeu déclaraient ne pas être faits pour de bons chrétiens. Et dans ce foyer, où l'on menait une vie simple et cordiale, on se trouvait bien : on aimait à y rester entre soi.

Là, il y eut grande joie le jour où naquit celle que l'on nomma Marie-Françoise-Thérèse, et surtout le jour de son baptême, bien que sa mère fût un peu peinée, que, pour attendre l'arrivée du parrain, on l'eût différé jusqu'au samedi 4 janvier. A Notre-Dame d'Alençon, la chapelle des fonts baptismaux, où fut faite chrétienne¹ la future Bienheureuse attire maintenant de nombreux pèlerins. On aimerait à imaginer une légende racontant que les anges de la nuit de Noël accompagnèrent de célestes mélodies les sonneries de ce baptême, lorsque le modeste cortège sortit par le porche à trois faces, où le gothique flamboyant s'épanouit en une luxuriante frondaison d'aiguilles, de balustrades et de clochetons. Mais les assistants ne s'aperçurent de rien d'extraordinaire. Seule la mère aurait, avant la naissance de l'enfant, éprouvé la sensation d'une griffe de bête féroce s'abattant sur son épaule, comme si le

1. Par l'abbé L.-V. Dumaine, prêtre très distingué, pieux et savant, qui plus tard fut curé de Montsort, puis archiprêtre de la cathédrale de Séez et enfin vicaire général. Il mourut le 4 octobre 1916.

diable manifestait son dépit. Mais par contre, un autre jour, alors qu'elle chantait, elle avait cru entendre chanter aussi son enfant. Le présage était juste. C'était vraiment une âme chanteuse qui arrivait en notre triste monde.

Il dut en coûter aux parents d'envoyer à la campagne leur enfant de deux mois ; mais c'était nécessaire pour fortifier sa frêle santé, et on avait trouvé, aux environs d'Alençon, à Semallé, une excellente femme de nourrice que tout le monde appelait *petite Rose*. On se hâta, en avril 1874, de reprendre Thérèse au foyer, et dès lors sa mère ne la quitta plus, ne perdant rien du peu de temps qui lui restait à vivre auprès d'elle. Et très vite l'âme de l'enfant s'éveilla, s'ouvrant avec une précocité surprenante. Aux premières avances divines nulle résistance, mais au contraire une candide, aimante et généreuse docilité. Elle s'en souvenait en sa dernière maladie, sur son lit de mort, et pouvait alors confier à ses sœurs : « Depuis l'âge de trois ans, n'ai rien refusé à Dieu. »

Laissons-la nous parler elle-même de cette première enfance, *années ensoleillées*, dit-elle joliment, dont la mémoire lui resta toujours si présente et si chère. « Le bon Dieu, m'a fait la grâce d'ouvrir mon intelligence de très bonne heure ». Et puis il lui avait donné un petit cœur affectueux et sensible. « On ne peut se figurer,

continue-t-elle, combien je chérissais papa et maman : je leur témoignais ma tendresse de mille manières... j'étais très expansive... Que j'étais heureuse!... Tout me souriait sur la terre ». Elle rappelle, tantôt un rêve dans lequel, bébé de trois ou quatre ans, elle avait vu deux vilains diabolotins gambader dans le jardin et puis fuir apeurés devant elle, tantôt ses premières promenades dans la campagne ou bien dans le grand jardin que possédait son père avec un pavillon ¹. C'est elle que l'on chargeait, si l'on rencontrait un pauvre, de lui remettre une aumône. Lorsqu'il fallait la ramener la première, la course étant trop longue, Céline, pour la consoler, remplissait son petit panier de pâquerettes. Leur mère venait toujours aux promenades du dimanche, dont Thérèse se souvient particulièrement. Écoutez comme elle en parle : « Je sens encore les impressions profondes et poétiques qui naissaient dans mon cœur à la vue des champs de blé émaillés de coquelicots, de bleuets et de pâquerettes. Déjà j'aimais les lointains, l'espace, les grands arbres... La belle nature me ravissait et transportait mon âme dans les cieux. »

Elle s'accuse d'avoir donné alors dans l'entêtement et l'amour-propre. Mais c'était à l'âge où

1. Il se voit encore, non loin de l'ancienne Sénatorerie, rue des Lavois, n° 4, et servait de pied à terre à M. Martin, lorsqu'il revenait de Lisieux à Alençon.

la mère écrivait de son *petit furet* : « C'est si petit, si étourdi ! » Vraiment si jamais paraît le livre que l'on pourrait écrire sur les défauts des saints, je ne vois pas comment on arriverait honnêtement y faire place à Thérèse de l'Enfant Jésus. Elle reconnaît, que, dès ses plus tendres années, elle s'exerça aux actes de vertu, qu'elle avait déjà grand empire sur elle-même. « Ainsi, explique-t-elle, j'avais pris l'habitude de ne jamais me plaindre, quand on m'enlevait ce qui était à moi, ou bien, lorsque j'étais accusée à tort, je préférais me taire que de m'excuser. » Désirant assister aux leçons que prenaient ses sœurs, elle parvenait à s'y tenir silencieuse deux heures durant. Dès 1876, elle se mit à marquer ses sacrifices, ses *pratiques* de vertu, sur une sorte de petit chapelet fait exprès. C'est curieux, écrivait sa mère, « de voir Thérèse mettre la main cent fois par jour dans sa petite poche, pour tirer une perle à son chapelet. »

Et ce devait être une fillette délicieuse, avec ses traits délicats, sa physionomie animée, ses yeux pers, ses cheveux blond doré, vraiment une fine enfant de France, enjouée, vive, gracieuse et avec un cœur d'or. Et dans sa candeur se révélait déjà une âme profonde, ardemment aimante. Pressée de confesser ses moindres peccadilles, prompte à les pleurer, elle se montrait, par moments, très réfléchie et grave. Elle se distinguait par une franchise extraordinaire. « La pe-

tite, déclarait sa mère, ne mentirait pas pour tout l'or du monde ». On entendait dire d'elle : « Cette enfant a du ciel dans les yeux ».

Comment s'étonner que son père en raffolât ? La mère lui disait en riant qu'il faisait toutes les volontés de l'enfant, et les sottes gens ne devaient pas manquer de déclarer doctoralement qu'il la gâtait. Nullement : il n'admettait pas que, même en badinant, elle le traitât cavalièrement ; mais il la chérissait tendrement, et il savait goûter le bonheur que lui envoyait la Providence. Il était fier comme un roi, lorsqu'il pouvait emmener avec lui celle qu'il appelait sa *petite reine*, ou même *reine de France et de Navarre*. Bien qu'il eût dépassé la cinquantaine, j'imagine qu'il connut alors comme un regain de jeunesse. Il dut être plus charitable encore pour ses pauvres, qu'il visitait régulièrement, en membre exemplaire de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, d'un plus cordial entrain avec ses bons amis ¹, et dans ses fréquentes excursions de pêche, plus content encore que de coutume, je n'ose dire plus chanceux : car il prenait souvent du

1. Entre lesquels je me reprocherais de ne pas nommer M. Vital Romet, un grand homme de bien, avec des dehors simples. Il mourut le 21 juillet 1916. Dans *la Croix* du 25 août suivant, Myriam Thelen l'a bien présenté en une jolie page intitulée *Monsieur Vital*. Il fut le parrain de Céline Martin.

poisson, et souvent les Clarisses d'Alençon en profitaient. La pêche était l'innocente passion de ce saint homme, si notoirement que certains s'amusaient à l'appeler, tantôt saint Martin, tantôt martin pêcheur.

Lorsque l'on fêta, en janvier 1877, les quatre ans de Thérèse, ce fut sans doute, dans la maison de la rue Saint-Blaise, la dernière fête de famille. La santé de M^{me} Martin donnait de sérieuses inquiétudes. En vain fit-on un pèlerinage à Lourdes. L'état s'aggrava en juin. L'heure de la séparation, qui arriva le mardi 28 août, approchait, avec ses déchirements, son mystère, et tout ce que les rites catholiques y mettent d'auguste. Tout fut observé et senti vivement par l'aimante enfant. Elle n'en devait jamais perdre mémoire. Elle regarda, sans doute, le prêtre apporter le saint Viatique, dans un ciboire, suivant l'usage Alençonnais, et son père partir, un cierge à la main pour accompagner le saint Sacrement au retour jusqu'à l'église. On lui permit d'assister à la cérémonie de l'Extrême-Onction. « Je vois encore, écrit-elle au Carmel, l'endroit où l'on me fit agenouiller; j'entends les sanglots de notre pauvre père. Le lendemain de la mort, il me prit dans ses bras. — Viens, me dit-il, embrasser une dernière fois ta chère petite mère. — Et moi, sans prononcer un seul mot, j'approchai mes lèvres du front glacé... Je ne me souviens

pas d'avoir beaucoup pleuré. Je ne parlais à personne des sentiments profonds qui remplissaient mon cœur; je regardais et j'écoutais en silence. Je voyais aussi bien des choses qu'on aurait voulu me cacher : un moment je me trouvais seule en face du cercueil, placé debout dans le corridor; je m'arrêtais longtemps à le considérer; jamais je n'en avais vu, cependant je comprenais. J'étais si petite alors qu'il me fallait lever la tête pour le voir tout entier. »

A quelle profondeur la pauvre petite était frappée, ses sœurs s'en doutaient bien, mais ne voulaient pas la faire parler de ses impressions, craignant de les aviver encore. Le jour de l'enterrement, les cinq orphelines se trouvant réunies, leur bonne apitoyée dit à Céline et à Thérèse, les deux plus jeunes : « Pauvres petites, vous n'avez plus de mère ! » — Alors Céline se jeta dans les bras de Marie en s'écriant : « Eh bien, c'est toi qui seras maman. » Et, poursuit Thérèse, en s'adressant à celle qui était devenue sa Prieure, « moi toujours habituée à suivre Céline, j'aurais bien dû l'imiter... mais je pensai que Pauline allait peut-être avoir du chagrin de se sentir délaissée, n'ayant pas de petite fille... Je vous regardai avec tendresse, et cachant ma tête sur votre cœur, je dis à mon tour : Pour moi, c'est Pauline qui sera maman. »

II

En novembre 1877, M. Louis Martin, moins préoccupé probablement de la grande bataille électorale, qui venait d'être livrée, que de ses cinq orphelines, vint s'installer avec elles, à Lisieux, où il savait qu'il serait bien aidé pour achever leur éducation. Là encore l'enfance de Thérèse allait ressentir vivement peines et joies.

On ne devait pas s'y sentir bien dépaysé, en venant d'Alençon. Chiffre égal de population, à très peu près; et ce n'est pas non plus une ville sans passé que la cité Lexovienne. Ses églises et nombre de ses pittoresques maisons de bois en témoignent. De plus, il n'y a pas besoin d'être grand érudit pour savoir qu'elle ressortissait naguère de la généralité d'Alençon. C'est même dans son hôtel de ville XVIII^e siècle, et sous la présidence de son dernier évêque, le bon et pieux M^{sr} de la Ferronnays, que se réunir, en 1787, l'assemblée provinciale de Moyenne Normandie, au grand déplaisir de l'intendant alençonnais. Mais de ces curiosités rétrospectives M. Martin et ses filles eurent sans doute médiocrement souci. Ce qu'ils venaient chercher, et ce qu'ils trouvèrent au delà de ce qu'ils pouvaient espérer, c'était de quoi se refaire; élargie, une vie de famille douce et chaude. M. Guérin,

le frère de M^{me} Martin, tenait à Lisieux une importante pharmacie, installée dans une haute maison, à l'angle de la Grande-Rue et de la place appelée maintenant place Thiers. Vif d'esprit et de cœur très généreux, il avait épousé une femme distinguée, Céline Fournet, parente de l'un¹ de ces prêtres normands qui furent assez nombreux parmi les martyrs de septembre 1792 à Paris. C'était un foyer très chrétien, où il y avait deux filles², bien rapprochées d'âge de leurs cousines, et qui allaient devenir pour elles de vraies sœurs.

Plusieurs fois et sans déplaisir, Thérèse devait revenir à Alençon³. Elle était pourtant partie

1. Thomas-Jean Monsaint, né à Villerville, ancien diocèse de Lisieux, le 18 décembre 1725. Il fit ses études théologiques à Caen, et desservit, comme vicaire, Orbec en Auge. Il était vicaire à Paris (paroisse de Saint-Roch) lorsqu'il refusa le serment de 1791. Massacré à l'Abbaye le dimanche 2 septembre 1792, il aurait, d'après la tradition de la famille, dit au moment de mourir : « Mon âme est à moi, mon cœur est à Dieu, et mon corps aux bourreaux. » — Voir *Les Martyrs de septembre 1792 à Paris*, par l'abbé Joseph Grente.

2. Jeanne l'aînée, qui épousa en 1890 le docteur La Néele, et Marie (1871-1905) qui prit le nom de Sœur Marie de l'Eucharistie, au Carmel de Lisieux, où elle était entrée le 5 août 1895.

3. Elle logeait avec ses sœurs soit chez M. Vital Romet et M^{lle} Pauline Romet, soit chez M^{me} Tifenne, rue du Plénitre. On allait passer de bonnes heures dans d'agréables résidences des environs, soit à Lanchal, en Semallé, soit à

sans regret, elle l'avoue franchement, ajoutant, comme si, avec sa gentille délicatesse, elle voulait s'excuser : « Les enfants aiment le changement. » A Lisieux, leur nouvelle maison lui parut charmante, et les nombreux pèlerins qui viennent maintenant la visiter constatent qu'elle est fort bien située, sur la colline à laquelle, au levant, s'accote la ville. Dans ce quartier, la verdure abonde. Près du parc planté de beaux arbres que l'on appelle le *jardin de l'étoile*, en quittant la grande route qui mène à Pont-l'Évêque et à Trouville, c'est par un véritable raidillon que l'on monte à cette villa des *Buissonnets* qui, entre deux jardins en pente, apparaît propre et confortable, bâtie en briques et pierre blanche, avec un toit couvert de vieilles tuiles, que coupe le large vitrage d'un belvédère. Par devant, une pelouse avec des arbres; de l'autre côté de la maison, il y avait alors une sorte de jardin potager, avec des carrés de légumes bordés de plates-bandes fleuries. De la façade et surtout du belvédère, l'horizon est étendu. On découvre une bonne partie de la vieille cité, que domine la tour centrale de la cathédrale, le coteau d'en face, où pointe le clocheton de Notre-Dame de la Miséricorde, maison de refuge pour filles

Saint-Denis-sur-Sarthon. Deson séjour d'août 1883, Thérèse parle elle-même, et j'en dirai quelques mots un peu plus loin. On la revit à Alençon en 1886 et en 1887.

repenties, et puis fuyante, la fraîche vallée de la Touques. On comprend que la petite orpheline, qui, partout ailleurs, avait envie de pleurer, se trouvât bien en cet abri. Elle y sentait la vie lui sourire encore, et s'amusait, dans son nouveau royaume, à dresser de petits autels ou bien à faire pousser des fleurs.

Elle aimait toutes les fleurs, mais spécialement les fleurs champêtres. Et l'on n'était guère séparé de la campagne. Quelle joie, au printemps¹, d'y aller chercher ces primevères qu'elle appelait des *pomerolles*, et ces anémones des bois, qu'elle appelait des *syloies*, et les coucous et les muguets, et les *porgeons* (jonquilles jaunes) et les *pentecôtes* (orchidées sauvages)! Aux temps où montent les moissons, quel plaisir elle prenait à rapporter des gerbes de grandes pâquerettes, de sainfoins, de coquelicots, de bleuets, de nielles des blés!

Et la rivière toute proche était bien attirante pour un pêcheur comme M. Martin. Beaux jours pour Thérèse ceux où son *roi chéri* l'emmenait avec lui. « Quelquefois, dit-elle, j'essayais moi-même de pêcher avec ma petite ligne; plus souvent je préférais m'asseoir à l'écart sur l'herbe

1. Elle en garde bien souvenance. au Carmel, lorsqu'elle écrit : « En me faisant prisonnière à quinze ans, je renonçai pour toujours au bonheur de courir dans les campagnes émaillées des trésors du printemps. »

fleurie. Alors mes pensées devenaient bien profondes et, sans savoir ce que c'était que méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison. J'écoutais les bruits lointains, le murmure du vent. Parfois la musique militaire m'envoyait de la ville quelques notes indécises et *mélancolisait* doucement mon cœur. La terre me semblait un lieu d'exil et je rêvais le ciel. » Mêmes ravissements, lorsque après avoir passé la soirée chez son oncle Guérin et revenant, la nuit, avec son père elle admirait au firmament profond le scintillement des étoiles. Elle se plaisait à découvrir un T dans la constellation d'Orion. « Papa, disait-elle, mon nom est écrit dans le ciel¹. » Et se laissant absolument conduire, sans abaisser les yeux sur la vilaine terre, elle ne regardait plus que le ciel. Ainsi l'on pourrait dire que la campagne normande fut, avec le firmament étoilé, son premier livre d'oraison.

De Lisieux il n'y a pas à descendre longtemps la vallée de la Touques pour trouver la mer. Il serait surprenant que l'on eût tardé beaucoup pour y mener Thérèse. Elle fut conduite, dès l'été 1878, à Trouville. Elle y revint ensuite à plusieurs reprises, mais de sa première rencontre avec la majesté des flots mouvants à perte de vue

1. Elle se rappelait que le mot *cieux* fut le premier qu'elle put lire seule.

elle devait garder un souvenir ineffaçable. « Ce spectacle, écrit-elle, me causa une impression profonde. Je ne pouvais en détacher les yeux. » Et au déclin du jour, assise avec Pauline sur un rocher désert, elle ne se lassait pas de contempler sur l'océan le sillon d'or qu'y traçait le soleil couchant. La mer et les navires lui restèrent des visions familières, auxquelles toujours elle se complut. Était-ce un réveil, en cette Normandie, des vieux instincts de sa race ? Je ne pense pas. Mais elle était poète dans l'âme. Des vers de Lamartine qu'elle avait entendu son père leur réciter elle se rappelait volontiers celui-ci :

La terre est ton navire, et non pas ta demeure¹.

« Malgré les années qui font disparaître tant d'impressions de piété enfantine, écrit-elle, l'image du navire charme toujours mon âme. » Lorsqu'elle voulut offrir à un missionnaire qu'elle assistait particulièrement de ses prières une pale dont il se servirait pour célébrer la Messe, elle peignit une sorte de miniature, que j'ai eu la faveur de voir : sans prétention au grand art, c'est gracieux et touchant d'intention : au pied d'un rocher sur lequel une colombe blanche est posée, s'ouvre une perspective de mer, sur laquelle s'engage une petite nef.

Cependant la religion de cette enfant si sensible

1. Dans *Recueils poétiques*, etc., XXVI.

à la beauté du monde était tout autre chose qu'une religiosité vague. « En grandissant, écrit-elle, j'aimais le bon Dieu de plus en plus, et je lui donnais bien souvent mon cœur, me servant de la formule que maman m'avait apprise ; je m'efforçais de plaire à Jésus en toutes mes actions, et je faisais grande attention à ne l'offenser jamais. » Lorsqu'elle fit sa première confession, vers six ans et demi, Pauline sa sœur, en la préparant, se trouva dans un certain embarras. L'aidant à s'examiner, elle n'arrivait à lui découvrir aucun péché. Elle l'exhorta surtout à l'amour et à la reconnaissance. L'enfant était si petite que le prêtre ouvrant son guichet ne vit personne, et dut la faire tenir debout. Elle reçut sa bénédiction avec grand esprit de foi, et il l'exhorta principalement à la dévotion envers la Sainte Vierge.

Que de souvenirs pieux mêlés à ceux qu'elle devait garder de sa vie d'alors au foyer, depuis le minuscule autel qu'elle arrangeait pour son mois de Marie, jusqu'à la prière en commun, après les bonnes soirées, où souvent son père chantait pour lui faire plaisir ! On jouait aux dames : on faisait des lectures, pas toutes aussi graves que celles de l'*Année liturgique*, dont personne pourtant n'était incapable de goûter la moelle substantielle et parfois savoureuse. Le dimanche, on se rendait à Saint-Pierre, la haute cathédrale, dont la nef remonte au XII^e siècle et inaugura le style gothique

en Normandie, « chef-d'œuvre de simplicité harmonieuse¹, » où l'élévation intérieure, la pureté des lignes, la sobriété du décor donnent une impression pénétrante de puissance ordonnée et de gravité méditative. Les offices n'y paraissaient pas trop longs. Et lorsque, de la chapelle latérale où la famille Martin avait ses chaises, Thérèse et son père avançaient dans la nef pour entendre le prône, l'oncle Guérin, au banc d'œuvre était tout content de voir arriver, comme il disait, *son petit rayon de soleil*. En semaine, au cours de la promenade de l'après-midi, l'enfant et son père avaient l'habitude de faire une visite au Saint-Sacrement, tantôt dans une église, tantôt dans une autre. Une fois même, en passant dans la rue de Livarot, on entra dans la chapelle, d'aspect assez pauvre alors, du Carmel. — Et puis il y avait *les fêtes*. « Que de souvenirs embaumés, écrira plus tard la Carmélite, ce simple mot me rappelle!.. J'aimais surtout les processions du Saint-Sacrement. » Et parlant des fleurs qu'elle jetait, elle continue : « Je n'étais jamais aussi heureuse qu'en voyant mes

1. Comme le dit si bien l'abbé Hardy dans son ouvrage *La cathédrale de Lisieux* (1917). La chapelle dans laquelle M. Martin avait ses chaises se trouve, en entrant par le portail du Paradis, à droite dans l'abside. On aime à rappeler que cette cathédrale donna jadis à l'artiste Alexandre Piel des impressions religieuses si profondes qu'il ne tarda pas à se convertir, et même à revêtir la robe des Dominicains, au temps de Lacordaire.

roses effeuillées toucher l'ostensoir sacré ».

Si cette enfance fut privilégiée, ce ne fut pas pour avoir échappé à toute souffrance. Les heures notamment qu'elle dut passer au pensionnat, où elle fit une partie de ses études, d'octobre 1881 à janvier 1886, ne furent pas constamment couleur de rose. Très recommandable maison d'éducation sans doute et bien fréquentée, celle que tenaient alors les Bénédictines, dans ce qui leur restait de la fastueuse abbaye édifiée au XVIII^e siècle, en briques et pierre, comme leur grande chapelle, qui est maintenant une église paroissiale, Saint-Désir. Insinuer que la petite Thérèse y fut traitée mal serait calomnier ses compagnes, qui n'avaient sans doute ni la liberté, ni le goût de faire les méchants démons, et surtout les bonnes religieuses qui aimèrent beaucoup cette enfant d'élite et se firent aimer d'elle. Mais c'était une fillette de huit ans et demi quand elle y débuta, très timide, très sensible, habituée à une atmosphère exceptionnelle d'affection et de douceur. Ses succès mêmes lui attiraient de la part de telle élève plus âgée, mais moins intelligente, des taquineries jalouses. Sans doute elle n'était que demi-pensionnaire, et elle faisait route pour aller et venir, avec sa sœur Céline, et aussi avec ses cousines Guérin, que l'on allait prendre à la pharmacie, au coin de la Grande-Rue. Mais n'importe, elle connut des moments cruels. Que les grandes per-

sonnes ne se hâtent pas de déclarer : peines d'enfant, peines légères. Dites plutôt, souffrances de l'être délicat que blessent et offensent les petites duretés, sottises et vilenies de ce « monde en raccourci » qu'est parfois la gent enfantine.

C'était une élève exemplaire toujours par sa douceur et sa conscience, mais point une bonne enfant banale et quelconque. Elle ne se distinguait pas seulement au catéchisme, où son aumônier l'appelait son *petit docteur*. Elle réussissait supérieurement en littérature et en histoire, études qui l'intéressaient : par contre, la grammaire et le calcul lui paraissaient extrêmement arides. Elle avait toutes les peines du monde à se mettre dans la tête un texte mot à mot, ne retenant facilement que le sens. En récréation, elle avait peu de goût pour les jeux ordinaires et bruyants : elle en inventait d'originaux, ensevelissant *honorablement*, sous le même gazon, les petits oiseaux tombés morts sous les grands arbres, ou bien racontant des histoires, jusqu'à ce qu'une sage maîtresse vînt disperser les auditrices, disant qu'elle voulait les voir *courir* et non pas *discourir*. Lorsque n'étant plus pensionnaire, elle revint à l'Abbaye deux fois par semaine, ce qui lui coûtait un peu, pour suivre les exercices des Enfants de Marie, elle restait souvent silencieuse durant la leçon d'ouvrage. La leçon finie, personne ne faisant attention à elle, c'est à la tribune de la chapelle qu'elle s'empres-

sait de monter, et elle y restait jusqu'à l'heure où son père arrivait pour la ramener. Elle ne trouvait pas de meilleure consolation que cette visite à Jésus, son unique ami. « Je ne savais parler qu'à lui seul », dit-elle : les autres conversations, même pieuses, lui fatiguaient l'âme.

Même au cher foyer des Buissonnets, où elle était si joyeuse de s'abriter au retour de ses classes de l'Abbaye, il lui vint de la souffrance, une souffrance tout autre que les heurts avec les méchancetés du prochain, et qui était comme une blessure pénétrante faite par Dieu même. A neuf ans et demi, quelque chose se renouvela pour Thérèse du déchirement qu'elle avait éprouvé, cinq ans plus tôt, en perdant sa mère. Pauline, sa seconde mère, entra au Carmel le 2 octobre 1882. Sans doute, on avait bien fait le projet de s'en aller ensemble, plus tard, dans un désert lointain. Mais la petite sœur comptait que l'on attendrait qu'elle fût assez grande pour partir. Comme il était dur de se séparer ! Et après le douloureux après-midi du 2 octobre, il lui sembla plus douloureux encore, plus poignant, aux parloirs, de ne plus obtenir à grand'peine que si peu de paroles de sa mère vraiment perdue. La pauvre enfant souffrait tant que sa santé n'y résista pas. Elle fut prise, à la fin de cette année-là, de maux de tête continuels. C'était la préparation d'une

crise violente, qui éclata au printemps suivant, quelques jours avant Pâques, qui, en 1883, tombait le 25 mars. Thérèse se trouvait avec Céline chez son oncle M. Guérin, pendant un court voyage de son père et de ses autres sœurs à Paris, lorsqu'un soir, ses douleurs de tête ayant redoublé, elle fut prise de tremblements, qui durèrent toute la nuit. M. Martin, revenu en hâte, ramena aux Buissonnets la petite malade. Elle était véritablement à bas. Il parut extraordinaire qu'elle pût assister, comme elle y comptait, à la prise d'habit de Pauline au début d'avril. Mais ramenée aux Buissonnets, elle tomba, dès le lendemain 7 avril, dans l'état le plus navrant, tantôt prostration absolue, tantôt hallucinations terrifiantes, agitation désordonnée, qui lui faisait se frapper la tête contre le bois de son grand lit ou même se jeter dehors, sans se blesser d'ailleurs, bien que la chambre fût carrelée. Elle affirme qu'elle entendait tout ce qui se disait autour d'elle, et qu'elle ne perdit jamais connaissance, à proprement parler. Mais les médecins étaient aux abois; ses proches étaient consternés. Et, bien que les objets de piété ne lui inspirassent nulle répulsion, au contraire, on se demandait si vraiment ce frêle organisme, naturellement exténué et démonté, ne subissait pas l'obsession extra-naturelle de quelque puissance mauvaise, ennemie du genre humain et spécia-

lement des saints. C'est bien difficile à savoir. Ce qui est certain, c'est que de ces troubles nerveux rien ne reparut après mai 1883, et que Thérèse ne devint pas ce que l'on appelle une névrosée, oh ! mais aucunement.

Si Dieu permettait que la pauvre petite nef désemparée semblât ainsi en perdition, n'était-ce pas pour que manifestement le salut lui vînt bientôt de Celle que les marins invoquent sous le nom d'Étoile de la mer ? On avait demandé à Paris, au sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, une neuvaine de Messes au cours de laquelle, le 13 mai, la situation devint atroce. La malade appelait désespérément et ne reconnaissait pas sa sœur Marie, qui était à ses côtés. Comme on lui offrait à boire elle se détourna avec horreur criant : « Ils veulent m'empoisonner. » Il y avait, près du lit, une statue de la Sainte Vierge, qui depuis longtemps était honorée et aimée dans la famille¹. Marie eut l'idée de se jeter à ses pieds, demandant instamment pitié. Léonie et Céline l'imitèrent. Elles renouvelèrent leur supplication à trois reprises. Thérèse, à la troisième, fixa, elle aussi,

1. Cette statue se voit maintenant, au-dessus de la chaise de la Bienheureuse, au Carmel de Lisieux. C'est la reproduction d'une œuvre de Bouchardon, jadis exécutée en argent pour l'église de Saint-Sulpice à Paris, et qui a disparu pendant la Révolution.

la statue; et ses yeux demeurèrent comme extasiés pendant quatre ou cinq minutes. Alors deux larmes en coulèrent, et son regard se tourna tranquille et tendre sur sa sœur Marie retrouvée. L'enfant était guérie par un sourire de la Sainte Vierge, le jour de la Pentecôte.

III

L'enfant à laquelle la Sainte Vierge avait souri reprit très simplement sa vie ordinaire, gardant de son mieux la délicieuse image, en son cœur reconnaissant; mais, pour avoir permis à Marie de livrer son secret au Carmel, pour s'être laissé questionner à ce sujet, elle sentit ce souvenir se voiler d'une sorte de trouble pénible, dont elle ne fut délivrée que quatre ans plus tard, à Notre-Dame des Victoires. M. Martin tout heureux voulut, en août, conduire sa petite reine ressuscitée chez ses bons amis d'Alençon, et lui faire faire, en quelque manière, son entrée dans le monde. Toute gracieuse, elle y fut accueillie à souhait, choyée et fêtée. On passait parfois l'après-midi dans d'agréables résidences aux environs. « Tout était joie autour de moi, raconte Thérèse... Ma vie pendant quinze jours ne fut semée que de fleurs ». La rentrée à l'automne ne dut pas être trop sombre avec la perspective de la première communion bien proche.

Thérèse n'eut ses onze ans, l'âge rigoureusement requis alors pour être admis à la sainte Table que le 2 janvier 1884. Elle trouvait dur d'être retardée d'une année pour être venue au monde deux jours trop tard. Elle confiait volontiers son impatience à ses sœurs. On eut grand'peine à la retenir un jour, que rencontrant sur le chemin de la gare, M^{gr} Hugonin, évêque de Bayeux, elle voulait courir à lui, pour implorer une dispense d'âge. Voyant sa sœur Marie partir pour la messe de minuit, elle lui demandait de l'emmener et de la laisser se mêler aux communiantes. Ayant appris qu'aux premiers temps du christianisme les petits enfants recevaient la Sainte Eucharistie : « Pourquoi, disait-elle, n'est-ce plus comme cela maintenant ? » Enfin fut fixée la date du grand jour — jeudi 8 mai. Quelle attentive et généreuse préparation, spécialement depuis le carême qui commençait le 27 février ! Durant ces deux mois et neuf jours, l'ardente enfant marqua 818 petits sacrifices et 2173 actes d'amour sur un carnet que sa sœur au Carmel lui avait préparé pour y tenir cette précieuse comptabilité, jour par jour, et fleur par fleur, chaque jour ayant sa fleur qui symbolisait une vertu. « Tantôt, se rappelle Thérèse, c'étaient des violettes, une autre fois des roses ; puis des bleuets, des pâquerettes, des myosotis... Toutes les fleurs de la nature devaient former en moi le berceau de Jésus ». Elle fut tout à fait pensionnaire aux

Bénédictines pendant la retraite finale, et entourée de la plus délicate sollicitude. Elle n'oublia jamais la bonté maternelle avec laquelle, le soir, certaine maîtresse, une petite lanterne à la main, venait entr'ouvrir les rideaux de son lit et lui baiser le front : l'enfant s'était enhardie, un de ces soirs-là, à montrer son précieux livret, venu du Carmel.

De sa journée du 8 mai, de l'union totale de sa faiblesse d'enfant à la Force divine, elle a écrit : « Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan. Jésus restait seul ; Il était le Maître, le Roi. » Au retour de la communion, qui lui fut donnée, suivant l'usage, à la grille de clôture des religieuses, elle étonna ses compagnes par l'abondance de ses larmes. Très simples cependant, et toutes pénétrées d'humilité furent les résolutions qu'elle inscrivit sur une petite note : « 1° Je ne me découragerai jamais. — 2° Je dirai tous les jours un *Souvenez-vous*. — 3° J'essaierai d'humilier mon orgueil. »

Dans l'après-midi, ce fut elle qui prononça, au nom des communiantes, l'acte de consécration à la Sainte Vierge. A la fin du jour, son père la conduisit voir sa sœur Pauline au Carmel. Et de retour aux Buissonnets, il lui remit une jolie montre. Ce furent des heures douces, dont rien ne vint troubler la paix intime. Et le 22 mai, fête de l'Ascension, elle fit sa seconde communion entre son père et Marie.

Le 14 juin, elle reçut la Confirmation, un sacrement auquel il lui semblait étrange que l'on prêtât généralement médiocre attention, et qui pourrait être appelé, maintenant que la Première Communion est souvent privée, à devenir, pour l'enfance chrétienne, la solennité marquante. Thérèse, elle, si dévote à l'Esprit-Saint, si docile à ses inspirations, et pour qui la Pentecôte marqua deux dates inoubliables en sa vie, eut pleinement conscience de la mystérieuse prise de possession à laquelle son âme se prêtait sans réserve. « En ce jour, écrit-elle, je reçus la force de souffrir ». Durant sa retraite préparatoire, sa ferveur avait frappé ses sœurs. Il y avait dans ses paroles une telle véhémence, dans ses regards un tel feu, dans toute son expression un tel enthousiasme qu'elle ne paraissait plus la même, elle si calme à l'ordinaire.

Dès lors, Thérèse alla se développant visiblement, poursuivant ses études avec des succès croissants, et faisant, de plus en plus, la joie de la vie de famille. Lorsqu'elle fut arrivée, en janvier 1886, à ses treize ans, était-il encore permis de dire qu'elle fût enfant ? Peut-être par son impressionnabilité très vive, qui la faisait pleurer pour pas grand'chose, et puis s'en étant rendu compte, pleurer d'avoir pleuré. Pas du tout, à bien des égards. Rien certes de puéril dans son ouverture d'intelligence, sa sûreté de jugement, sa force de

volonté. Elle souffrit, à partir du renouvellement de sa Première Communion, en mai 1885, d'une crise de scrupules, dont elle fut si éprouvée que cela contribua beaucoup à décider son père à la retirer du pensionnat, dès le début de 1886. Mais à ceux qui traiteraient ce mal d'enfantillage, tous les directeurs spirituels ayant un peu d'expérience opposeraient un démenti formel, et ils déclareraient que ces troubles-là ne sont pas exclusivement une maladie d'enfant. Thérèse parut assez grande personne, en octobre 1886, à Marie, le soutien de son âme, sa seconde mère d'adoption, pour que celle-ci ne craignît pas de la quitter et d'aller rejoindre Pauline au Carmel. Qui donc d'ailleurs aurait la prétention de fixer, d'une manière générale, à quel âge exactement finit l'enfance? Elle dure, tantôt plus, tantôt moins, suivant les personnes, sans parler de celles qui vraiment n'en sortent jamais de leur vie.

Pour Thérèse, la sortie définitive de l'enfance est marquée d'un trait net et sûr, à la nuit de Noël 1886. Elle avait encore mis, comme d'habitude, ses souliers dans la cheminée, pour les retrouver remplis de gâteries. Son père, la jugeant trop grande fille pour jouer encore à ce jeu-là, éprouva un agacement qu'il ne sut taire, et Thérèse l'entendit déclarer qu'il espérait bien que ce serait la dernière fois. Céline, qui connaissait à fond sa chère petite sœur, redoutait une crise de

larmes, au moment de sortir des souliers ces surprises données avec si peu d'enthousiasme. Le réveillon au contraire fut tout à fait joyeux. En face du bon père, très souriant d'ailleurs, nulle trace de contrariété sur le visage de sa petite reine, qui, en vérité, n'était plus une enfant.

Voilà un bien menu fait, pensera-t-on ; mais il est tout de même révélateur de quelque chose de grand. Pendant cette messe de Noël, il s'était opéré dans l'âme de Thérèse une transformation si profonde qu'elle la qualifie elle-même de conversion, de miracle inoubliable. « En cette fête, écrit-elle, Jésus me rendit forte et courageuse ; Il me revêtit de ses armes et depuis je marchai de victoire en victoire... La source de mes larmes fut tarie, et ne s'ouvrit plus que rarement et difficilement ». De ce qu'elle appelle ce « jour de grâce entre tous », elle écrit encore¹ : « En cette nuit bénie, Jésus, qui se faisait enfant par amour pour moi, daigna me faire sortir des langes et des imperfections de l'enfance. Il me transforma de telle sorte que je ne me reconnaissais plus moi-même ». Arrivant à cette pleine maîtrise d'elle-même, devint-elle insensible, impassible ? Non, jamais, heureusement. Mais elle eut conscience de commencer une nouvelle période de sa vie, la meilleure et la plus belle. C'était comme sa vraie

1. Lettre inédite du 1^{er} novembre 1896 au P. Roulland.

naissance. N'en témoigna-t-elle point par le nom qu'elle prit au cloître, et qui la désigne comme une petite filleule du divin Enfant? Faut-il s'étonner, si, dans la liturgie du temps de Noël, nombre de textes conviennent bien à sa spiritualité?

Son enfance finie, Thérèse se garda bien de la renier ou de l'oublier. Au Carmel, en avril 1895, elle chante :

Oh! que j'aime la souvenance
Des jours bénis de mon enfance!...

J'aimais les champs de blé, la plaine,
J'aimais la colline lointaine...

J'aimais la pâquerette blanche,
Les promenades du dimanche,
L'oiseau léger gazouillant sur la branche
Et l'azur toujours radieux
Des cieux.

O souvenir, tu me reposes...
Tu me rappelles bien des choses...
Les repas du soir, le parfum des roses,
Les Buissonnets pleins de gaîté
L'été.

Elle ne rompt pas davantage avec ses premières et inaltérables affections. C'est le mois même de sa mort, en septembre 1897, à propos du Bienheureux Théophane Vénard, qu'elle déclare ne pas comprendre les saints qui n'aiment pas leur famille. Elle conçoit le ciel comme le rassemblement définitif, sous le toit paternel, comme le lieu

où l'on goûte à jamais les joies de la famille comme la vraie, l'éternelle vie de famille.

Voilà une douce enfance, direz-vous. — Oui, sans doute, parce qu'elle fut entourée d'affections délicates, abritée des tristes laideurs et de la brutalité, initiée vite à la beauté des âmes et des choses; mais non pas enfance sans nuages, sans épreuves, sans larmes. Dites, avant tout et surtout, enfance aimante. N'est-ce pas celle qui convient à une grande sainte? Il y a moyen sans doute d'entendre sagement le proverbe courant : *Charité bien ordonnée commence par soi-même*, quoique trop souvent il soit invoqué par une sagesse un peu terre à terre. Mais combien supérieur et plus profondément vrai me paraît le proverbe anglais, que la petite Thérèse eût certainement aimé : *Charity begins at home*. — *Charité commence au foyer !*

CHAPITRE II

L'ATTIRANCE DU CARMEL

I

Lorsque, le lundi 31 octobre 1887, la petite Thérèse, accompagnée de son père, vint à l'évêché de Bayeux supplier M^{gr} Hugonin de l'autoriser à entrer au Carmel dès la Noël prochaine, c'est-à-dire quelques jours avant ses quinze ans, le prélat lui demanda si elle y songeait depuis longtemps. — « Oh ! il y a bien longtemps, répondit-elle. — Il ne peut toujours pas y avoir quinze ans de cela, observa en souriant le Vicaire général, l'abbé Révérony. » — Alors cette candide adolescente, qui jamais ne trahit ni ne faussa la vérité, reprit hardiment : « Il n'y a pas beaucoup à retrancher. J'ai désiré me donner au bon Dieu dès l'âge de trois ans. »

Elle raconte très simplement que, dans son âge le plus tendre, elle entendait dire que Pauline serait religieuse, et qu'alors, sans trop savoir ce

que c'était, elle pensait : « Moi aussi, je serai religieuse... C'est là, continue-t-elle, un de mes premiers souvenirs; et depuis, je n'ai jamais changé de résolution. » Elle ne cacha pas son idée à sa mère. Un peu plus tard, elle disait à Pauline vouloir s'en aller avec elle dans un désert lointain; et celle-ci répondait qu'elle avait même désir, mais qu'elle attendait que Thérèse fût assez grande pour partir. Elle n'avait que sept ans, lorsqu'elle fit part de son dessein à un Jésuite qui était venu à Lisieux, et qui s'était lié avec la famille Martin, le P. Pichon¹ : il ne la découragea pas.

A pareil âge, comment, dira-t-on, disposer raisonnablement de sa vie? Mais au v^e siècle la petite Geneviève, à Nanterre, n'était pas plus âgée, lorsque Germain, l'évêque d'Auxerre, lui posa cette question : « Voudrais-tu être consacrée au Christ, dans une pureté sans tache comme son épouse? » — Et l'enfant répondit : « Ce que vous me demandez est le plus cher désir de mon cœur. C'est tout ce que je veux. » On sait ce que devint cette vierge fondatrice de la France, qui apparaît, au début de notre histoire, comme une première Jeanne d'Arc. Il y a trop de gens disposés à croire que, dans les âmes d'enfants, il ne peut se passer rien de vraiment sérieux,

1. Voir Introduction, p 15.

de vraiment grand. C'est précisément à propos de sainte Geneviève que le grand poète latin du moyen âge, Adam de Saint-Victor a écrit :

*Operatur in parvulis
Christi virtus magnalia.*

Pour Thérèse donc, la vocation religieuse semble n'avoir jamais fait question. Le problème ne s'est pas posé ¹. Dès le premier éveil de sa pensée, elle a clairement aperçu sa voie providentielle, du moins dans sa direction générale. Il restait sans doute à préciser : car Jésus remarque-t-elle, « n'aime pas à tout montrer aux âmes en même temps : Il ne donne ordinairement sa lumière que petit à petit ». Mais, dès le seuil de cette vie, son orientation se trouva fixée.

Dans une vocation aussi précoce, certains ne voudront voir que la suggestion de la famille et de l'entourage. Que ces influences-là se soient exercées, ce n'est pas contestable ; mais elles n'ont pas fait tout l'ouvrage. Nulle pression humaine ne saurait suppléer l'invitation du Maître qui, dans sa souveraine indépendance, élit seul celles qu'il réserve à son service exclusif. Ceux qui l'oublieraient et se substitueraient à Dieu

1. Sinon très tardivement et très passagèrement. Au Carmel elle fut, pendant quelques heures, obsédée de doutes sur sa vocation, à la veille du jour de sa profession. Ce ne fut qu'une très courte épreuve.

pour envoyer quelqu'un au cloître commettraient une présomptueuse et périlleuse imprudence. Rien de pareil pour Thérèse. C'est bien elle qui entend l'appel divin : c'est elle qui, précocement lucide et réfléchie, s'empresse d'y acquiescer sans réserve. Que, dans sa marche généreuse, elle ait été aidée et soutenue par toute l'ambiance du foyer, je ne le nie pas ; j'aime au contraire à le constater. Une telle collaboration me paraît dans l'ordre providentiel, et on peut l'observer aussi lorsque, n'ayant encore que neuf années, cette enfant fait choix d'une forme déterminée de vie religieuse.

Écoutons-la raconter, avec sa clairvoyance et sa loyauté coutumières, comment se fit cette élection du Carmel. Pauline se préparait à entrer au monastère le 2 octobre 1882, et s'efforçait de consoler sa petite sœur qui avait le cœur brisé. « Elle m'expliqua, écrit celle-ci, la vie du cloître, et voilà qu'un soir, en repassant, toute seule, dans mon cœur le tableau qu'elle m'en avait tracé, je sentis que le Carmel était le désert où le bon Dieu voulait aussi me cacher. Je le sentis avec tant de force qu'il n'y eut pas le moindre doute dans mon esprit ; ce ne fut pas un rêve d'enfant, qui se laisse entraîner, mais la certitude de l'appel divin. Cette impression, que je ne puis rendre, me laissa dans une grande paix. Le lendemain je confiai mes désirs à Pauline qui, les

regardant comme la volonté du ciel, me promit de m'emmener bientôt au Carmel, pour voir la Mère Prieure à qui je pourrais dire mon secret. » Et donc, un dimanche de septembre, Thérèse fut conduite à la Mère Marie de Gonzague, qui crut à sa vocation, mais déclara qu'on ne recevait pas de postulantes de neuf ans.

D'où venait un tel attrait, et qui alla se fortifiant de plus en plus, chez une enfant si vivante et si aimante? Oh! certes, il y avait en elle de quoi fournir d'autres carrières que celle de recluse et de contemplative. Elle déclare, étant Carmélite, qu'elle se sent encore « la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr ». Elle n'avait nullement le dédain ni le dégoût de la vie active. Pendant son voyage en Italie, elle se retint pour ne pas lire des annales qu'on lui offrait de religieuses missionnaires, craignant de céder au désir, déjà trop vivement éprouvé, de se consacrer aux œuvres de zèle. Pourquoi donc se pressa-t-elle de choisir la clôture et les rigueurs du Carmel? Elle-même nous répond : *Pour me donner plus totalement au bon Dieu.* Elle a pris au sérieux la sentence de saint Jean de la Croix : « Le plus petit mouvement de pur amour est plus utile à l'Eglise que toutes les œuvres réunies. » Elle a voulu aller là où elle pourrait donner le plus, d'abord à Dieu, et puis, indirectement mais réellement, au prochain.

L'idéal des Carmélites peut, au premier abord, déconcerter, avec les austérités auxquelles il conduit. Mais on doit pourtant essayer de le comprendre. Victor Hugo, qui n'était pas un mystique, s'efforce, dans *La prière pour tous*, d'expliquer à sa fille qu'elle peut donner au Très-Haut, parce qu'Il nous demande quelque chose : les âmes généreuses et pures peuvent offrir de quoi étancher

Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu.

C'est tout à fait ce que pense et ce que sent la petite Thérèse. « Dieu, explique-t-elle à son tour, n'a pas craint de mendier un peu d'eau à la Samaritaine... Il avait soif... En disant : *Donne-moi à boire*, c'était l'amour de sa pauvre créature que le Créateur de l'univers réclamait. Il avait soif d'amour. » Et certes, en nous commandant de L'aimer, Dieu nous fait une charité suprême, nous associant ainsi, en quelque manière, à l'intime de sa vie de rayonnante bonté. Mais où trouver un meilleur témoignage et un plus sûr exercice d'amour que dans les sacrifices, généreusement acceptés ou recherchés ? Si l'on se place à ce point de vue, qui est celui des Carmélites, leur vie ne paraît plus une folie. Il n'est pas question d'aimer la douleur directement et presque sensiblement. Ce serait entreprise vaine,

avertit sagement M^{gr} Gay ¹, et je suis tenté d'ajouter entreprise presque morbide. — « Mais que la Croix devienne le Crucifié... Tout est changé... L'amour de la croix est le saint et fervent amour de Jésus mis en croix. » Scrutez un cœur de Carmélite. « Vous n'y trouverez rien qui ressemble à cette chimère d'une âme simplement passionnée pour souffrir; mais vous y trouverez cette réalité concevable et très sainte d'une créature intelligente, à qui la grâce a révélé Dieu et Jésus-Christ, la sainteté de l'un, la charité de l'autre, le mystère du ciel et le mystère du Calvaire, et qui émue, vaincue, éperdue, enivrée, a conclu légitimement que, le péché une fois entré dans le monde, la paix, la loi, la vie, la joie et la gloire de l'amour, c'est la douleur. »

Cette flamme d'immolation et d'apostolat est bien celle qui brûle en Thérèse. Il suffit, pour l'aviver, du plus petit incident fortuit. Vers quatorze ans, je pense, ayant mal fermé son livre à la fin de la messe, elle a, par mégarde, laissé dépasser une image, sur laquelle apparaît la main sanglante du divin crucifié. « Mon cœur, raconte-t-elle, se fendit de douleur à la vue de ce sang précieux qui tombait à terre, sans que personne s'empressât de le recueillir; et je résolus de me

1. *De la douleur chrétienne*, dans son traité *De la Vie et des vertus chrétiennes*.

tenir continuellement en esprit au pied de la Croix pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes. »

Mais il y a Carmel et Carmel. Celui d'Alençon, que la tourmente révolutionnaire avait détruit une quinzaine d'années après sa fondation, obtenue grâce à Madame Louise de France, n'avait pas encore été reconstitué¹. Le plus voisin, et donc le mieux connu de la famille Martin, était celui de Lisieux. Thérèse n'avait pas à en chercher d'autre. Vraiment c'est la Providence qui le lui choisit.

On a naturellement la curiosité de se demander ce qu'était ce Carmel avant la venue de celle qui devait le caractériser si glorieusement. Bien qu'il n'eût, datant seulement de 1838, ni longues annales, ni très grand renom, il avait déjà envoyé, de-ci de-là, de vaillants essaims, à Saïgon en 1860, à Coutances en 1866, à Caen² en 1868. Le Carmel d'Hanoï se constituait, lorsque Thérèse mourante demanda généreusement à y être envoyée. Celui de Saïgon fut le premier de ceux qui se sont fondés en Extrême Orient, et c'est une Carmélite de Lisieux, que la R. Mère Philomène y avait em-

1. C'est seulement en février 1888 qu'y arrivèrent des Carmélites venant du Mans.

2. C'est du Carmel de Caen qu'est sortie l'*Histoire de sainte Thérèse*, en deux volumes, ouvrage de haute valeur dont la première édition date de 1882.

menée, c'est la Mère Xavier du Cœur de Jésus qui, en 1874, alla fonder le Carmel du *Pater* à Jérusalem.

C'est bien pauvrement qu'en 1838 s'étaient installées, à Lisieux, rue de Livarot, les deux premières Mères envoyées par le monastère de Poitiers, accompagnées de quatre postulantes¹. Il y eut des jours de dure pénurie. Le développement de la fondation fut assez lent et laborieux. La chapelle, dont on posa la première pierre en 1845, fut bénite en 1852. Elle n'avait rien de somptueux avec sa façade style jésuite, sa coupole centrale, et deux colonnes à l'entrée du chœur. Le monastère régulier ne fut complet qu'en 1877. Son achèvement fut dû à une Prieure qui n'avait qu'une quarantaine d'années lorsque, en 1874, elle fut promue à cette charge qu'elle devait occuper, vingt et un ans², la Mère Marie de Gonzague.

1. Dont deux, M^{lles} Gosselin, étaient de pieuses filles qui avaient pris l'initiative de cette fondation. Elles avaient été élevées au Carmel de Pont-Audemer qui, rétabli en 1803, avait dû alors, pour obtenir l'autorisation gouvernementale, ouvrir un pensionnat. L'une d'elles, la cadette, Sœur Marie de la Croix, ayant fait le vœu héroïque de s'offrir en victime pour obtenir la définition solennelle du dogme de l'Immaculée Conception, fut éprouvée, de 1849 jusqu'à sa mort en janvier 1882 d'une épreuve atroce, constamment malade et obsédée de l'idée fixe que jamais elle ne serait admise dans le ciel. — Voir l'ouvrage paru en 1912 sous ce titre; *La fondation du Carmel de Lisieux et sa Fondatrice la R. M. Geneviève de Sainte-Thérèse*.

2. Pas vingt et une années consécutives, la Prieure n'é-

Aimable et sachant se faire aimer, appartenant à une bonne famille de vieille noblesse normande, elle ne manquait ni de cœur, ni de capacités, ni d'ascendant. Joignez à cela une foi profonde et un sincère désir du bien : voilà, certes, une large part des qualités requises pour gouverner utilement. Elle eût gouverné mieux encore, n'eussent été quelques lacunes de son tempérament. Assez impérieuse et parfois versatile, avec des vivacités que nos médecins d'aujourd'hui attribueraient sans doute à une trace d'intermittente neurasthénie, elle n'évitait pas toujours, dans son action sur la communauté, ces à-coups qui provoquent les murmures. Mais celle qui, jusqu'à sa très pieuse mort survenue le 5 décembre 1891, demeura l'âme profonde et l'ange gardien de ce Carmel, dont à juste titre on la considérait comme la fondatrice spirituelle, était une vieille Carmélite, venue de Poitiers, maîtresse des novices, et appelée au priorat dès 1842, la Mère Geneviève de Sainte-Thérèse. Admirable de simplicité, de foi vaillante, de bonté patiente, elle fut profondément vénérée par la petite Thérèse, qui

tant élue que pour trois ans et ne pouvant être réélue de suite qu'une fois. La M. Marie de Gonzague mourut le 17 décembre 1904, à soixante et onze ans, dans des sentiments édifiants de profonde humilité, mettant toute sa confiance dans la protection de Thérèse, qu'elle avait toujours considérée comme un trésor pour le Carmel.

recueillit pieusement sa dernière larme, et qui avait reçu d'elle, un dimanche, à l'infirmerie, ce gracieux bouquet spirituel : « Servez Dieu avec paix et avec joie ; rappelez-vous, mon enfant, que notre Dieu est le Dieu de la paix. »

Vers ce Carmel dont elle avait fait choix dès neuf ans, la petite Thérèse résolut, en la nuit de Noël 1886 qui mit fin à son enfance, de marcher d'un pas ferme et prompt. Mais cette perspective n'empêchait nullement son intelligence de s'ouvrir, son âme de s'épanouir. Sortie du pensionnat en janvier 1886, elle poursuivait ses études, en allant, plusieurs fois par semaine, prendre des leçons chez une institutrice. Et cela ne lui suffisait pas. « Dégagé de ses scrupules, de sa sensibilité excessive, mon esprit, écrit-elle, se développa. J'avais toujours aimé le grand, le beau ; à cette époque, je fus prise d'un désir extrême de savoir. Ne me contentant pas des leçons de ma maîtresse, je m'appliquais à des sciences spéciales, et par ce moyen, j'acquis plus de connaissances en quelques mois seulement que pendant toutes mes années d'études. » En fait de lecture spirituelle, elle ne goûtait guère que *l'Imitation* ; mais elle possédait à fond ce petit livre. On s'amusa, dans la famille, à lui faire réciter au hasard tel ou tel chapitre. Et volontiers elle confiait ses pensées à Céline. Les deux sœurs de naissance se faisaient sœurs d'âmes. Écoutez-la rappeler la

douceur de leurs conversations d'alors. « Chaque soir, au belvédère, nous plongeions ensemble nos regards dans l'azur profond semé d'étoiles d'or. Il me semble que nous recevions de bien grandes grâces. » On devisait sur l'éternité.

Thérèse à cette époque allait ordinairement entendre la Messe, et communiait aussi souvent qu'il lui était permis, en la chapelle Notre-Dame, ce joyau architectural du xv^e siècle, qui forme le chevet de la cathédrale. J'imagine qu'elle y pensait quelquefois à Jeanne d'Arc. On avait dû lui raconter que, lorsque l'évêque Cauchon édifia cette chapelle où il se fit inhumer, c'était en expiation de la part qu'il avait prise à l'inique condamnation prononcée à Rouen. Les érudits contestent cette tradition, mais il y a tout de même là, depuis 1912, un monument expiatoire à Jeanne d'Arc, puisque l'on a dressé alors sa statue sur l'emplacement de la sépulture de Cauchon. A peine au sortir de l'enfance, la vaillante paysanne de Domrémy avait entendu les voix d'en haut qui lui disaient d'aller au secours de la France. Et Agnès n'avait que treize ans lorsqu'elle affronta le martyr. Thérèse était leur sœur lointaine. Que lui importait de n'avoir encore que quatorze ans? Un grand désir lui était venu d'entrer au Carmel dès Noël 1887. Qui sait, si, dans la nuit de Noël 1886, elle n'avait pas promis à l'Enfant Jésus de lui faire, ce jour-là, l'offrande

d'elle-même? « J'étais résolue, dit-elle, d'entrer au Carmel à l'heure même où, l'année précédente, j'avais reçu ma grâce de conversion. »

II

Si ferme que fût le propos de Thérèse d'entrer vite au Carmel, elle ne pouvait se dissimuler qu'elle avait encore de forts obstacles à surmonter. Elle était arrivée à persuader sa chère et généreuse Céline, décidée elle aussi à se faire religieuse, qu'il fallait la laisser, bien que cadette, partir la première. Mais du Carmel ne lui venaient pas uniquement des encouragements. Sa sœur aînée Marie la trouvait beaucoup trop jeune, et, par sa vive opposition, arrivait à impressionner Pauline, qui pourtant avait été et demeura le principal soutien de l'héroïque enfant. Il faut rendre cette justice à la Prieure, la Mère Marie de Gonzague, qu'elle désira grandement et fit ce qui dépendait d'elle, pour faciliter la prompt admission de la petite Thérèse. Mais il restait encore bien d'autres autorités à convaincre.

La première autorisation à obtenir, c'était celle de son père. Ne vous hâtez pas de dire qu'elle allait de soi, que du sacrifice qui lui était demandé M. Martin n'était pas homme à souffrir

beaucoup et qu'il devait bien l'avoir un peu prévu. Trop bon chrétien sans doute pour considérer une vocation religieuse comme un malheur, n'avait-il jamais pressenti que son enfant de prédilection pourrait le quitter pour se consacrer à Dieu? Peut-être; mais sûrement il n'avait pas envisagé un départ aussi précipité; et qui a terme, oublie aisément sa dette. Il ne sembla certes pas à Thérèse que la confiance fût facile à lui faire. Il sentait venir la vieillesse, et il avait subi, cette année-là, une attaque de paralysie. Il avait déjà donné Pauline et Marie au Carmel. Comment lui parler d'offrir encore sa petite reine, qui lui avait été miraculeusement rendue, quatre ans plus tôt, en un dimanche de la Pentecôte? Celle-ci choisit la même fête, qui en 1887 tombait le 29 mai, pour faire la grande communication.

Elle avait beaucoup prié depuis le matin. On était rentré des Vêpres. L'après-midi était seraine; les oiseaux gazouillaient, et le soleil déclinant dorait de ses rayons la cime des grands arbres. Pour jouir de toute cette beauté, son père s'était assis dehors. Thérèse vint, les yeux mouillés de larmes, s'asseoir à côté de lui, silencieuse. « Qu'as-tu, ma petite reine, lui dit-il angoissé, confie-moi cela. » On se leva et on chemina lentement dans le jardin, l'enfant appuyée sur le cœur paternel. Elle demandait à entrer bientôt au Carmel. Il ne refusait pas,

pour plus tard, observant que, pour le moment, elle était bien jeune encore. Mais assez rapidement il se laissa convaincre, et alors s'approchant d'un mur bas, il y cueillit une fleur sauvage, pareille à un petit lis blanc, et ayant fait admirer avec quel soin Dieu l'avait fait éclore et conservée jusqu'à ce jour, il la remit, la tige gardant ses frêles racines, à sa fille très aimée ¹, fleur printanière elle aussi, qui, si vite, allait être déracinée de son foyer.

Mais M. Martin n'était pas toute la famille. L'excellent M. Guérin avait lui aussi voix au chapitre, Thérèse sa nièce étant sa pupille et, en fait, comme une fille adoptive. Il manifesta tout d'abord la plus vive opposition. Et, vraiment, on ne peut dire, humainement parlant, que cette opposition fût déraisonnable. Ce serait un scandale public, déclarait-il, un cas unique dans toute la France que l'entrée d'une enfant de quinze ans au Carmel : on ferait tort ainsi à la religion. Il affirmait que, pour le faire changer d'avis, il faudrait un miracle. Si miracle il y eut, il se produisit doucement et discrètement. Au

1. Thérèse colla cette fleur sur une image de Notre-Dame des Victoires. « La Sainte Vierge, écrit-elle, lui sourit et le petit Jésus semble la tenir dans sa main... La tige s'est brisée tout près de la racine. Le bon Dieu sans doute veut me dire par là qu'il brisera bientôt les liens de sa petite fleur. »

bout de peu de jours, les objections parurent être tombées, M. Guérin ayant très sincèrement prié Dieu de l'éclairer.

Beaucoup plus tenace fut l'opposition du Supérieur du Carmel, le chanoine Delatroëtte, curé de Saint-Jacques. Entendant ne pas pécher contre la prudence, il professait que l'on ne doit être admise au Carmel qu'après vingt et un ans. On le froissait en insistant. Un jour de grande fête, vers ce temps-là, étant entré dans la clôture, il visita l'infirmerie, où se trouvait la vénérée fondatrice, la Mère Geneviève de Sainte Thérèse. Celle-ci, à l'instigation de la Prieure, osa lui demander une grâce, celle de laisser accueillir la petite Martin. M. Delatroëtte, fâché, rompit brusquement et déclara qu'il n'admettait pas qu'on lui reparlât de cette affaire. Il avait reçu très froidement Thérèse et son père, lorsque ceux-ci étaient venus le solliciter ; il les avait congédiés par un *non* très arrêté, tempéré seulement par ces quelques mots, qui ne tombèrent pas dans des oreilles sourdes : « Je ne suis que le délégué de Monseigneur : s'il permet cette entrée, je n'aurai plus rien à dire. »

Cependant Thérèse vivait généreusement le peu de temps qui lui restait à vivre au foyer paternel. « J'étudiais, dit-elle, et surtout je grandissais dans l'amour du bon Dieu ». Elle s'occupait tendrement de deux petites filles, dont l'aînée n'avait pas six ans, et dont la pauvre mère était

malade. — Elle s'avisa aussi, afin d'expérimenter, en quelque sorte, l'efficacité de la prière pour le salut des âmes, de prendre sous sa protection l'âme d'un criminel alors fameux, le nommé Pranzini, condamné à mort le 3 juillet, pour avoir assassiné, le 18 mars, deux femmes et une fillette, à Paris, rue Montaigne. Lorsqu'elle apprit qu'il avait demandé à baiser le crucifix au pied de l'échafaud, le 31 août, elle fut toute réconfortée pour ce *signe* de repentir obtenu pour son premier pécheur¹. Elle aurait désormais du courage pour continuer de courir à la conquête des âmes. — En cet été-là, au mois de juillet, elle fit son dernier séjour à Trouville². De quel regard elle dut dire adieu à la plage, aux rochers, à la ligne des côtes, aux voiles fuyantes des barques de pêche, à la perspective illimitée des flots mouvants, à toutes ces visions chères dont, recluse au Carmel, elle ne garderait plus que le souvenir!

Trop longtemps ajourné au gré de Thérèse, le voyage de Bayeux, suggéré par M. Delatroëtte, ne

1. Au Carmel, lorsqu'elle pouvait disposer de quelque argent, elle l'employait volontiers, avec l'autorisation de sa Prieure, à faire dire des messes pour Pranzini. « C'est pour mon enfant, disait-elle; après les tours qu'il a joués, il doit en avoir besoin. »

2. Rue de la Cavée, n° 29, au *Chalet des Lilas*, maintenant appelé *Villa Pluie de Roses*, précise M. l'abbé Lepetit dans un article donné à la *Croix* du 20 décembre 1923, sur ses séjours au bord de la mer.

put se faire que le 31 octobre. M^{gr} Hugonin et son grand vicaire l'abbé Révérony, profondément édifiés par la fille et par le père, se montrèrent d'une grande bonté. On promit d'étudier la question avec le Supérieur du Carmel. Mais bien que Thérèse, le matin même, afin d'avoir l'air moins enfant, se fût relevé les cheveux que d'habitude elle portait flottants, elle ne parut point assez âgée pour obtenir, aussitôt, l'autorisation demandée d'entrer au Carmel dès Noël. Un pèlerinage diocésain se préparait à partir pour Rome. Thérèse en ferait partie, avec son père. Celui-ci avertit que, si la permission désirée n'arrivait pas avant le départ, sa fille serait bien capable de la solliciter du Pape lui-même.

Formant un groupe de deux cents personnes environ venant des deux diocèses de Coutances et de Bayeux, dirigé par M^{gr} Germain et par l'abbé Révérony, le pèlerinage devait quitter Paris le lundi 7 novembre au matin. La veille, rendez-vous avait été donné à Montmartre, dans la crypte de la basilique en construction. La Messe y fut célébrée à la chapelle Saint-Pierre¹, au-dessous du maître-autel de l'église haute. Après un court salut du

1. Mes lecteurs parisiens aimeront à trouver ici ces précisions. Et si, par dévotion à la Bienheureuse, Ms viennent prier devant cet autel, adossé à celui de la chapelle centrale des morts ou des âmes du Purgatoire, ils pourront l'imaginer, orné, le 6 novembre 1887, de lumières et de fleurs,

Saint-Sacrement, on parcourut processionnellement la crypte au chant du *Magnificat*, et l'on se rendit, pour la bénédiction d'une pierre commémorative, dans l'abside supérieure, qui, peu de jours après, devait être très solennellement bénite par le Cardinal Langénieux.

Thérèse était heureuse que le voyage commençât par une consécration au Sacré-Cœur. Mais, avec son père et Céline, elle avait quitté Lisieux, de grand matin, dès le vendredi 4. Ce vendredi-là, je pense, ou bien le samedi, ou plus probablement les deux jours, elle était allée faire ses dévotions à Notre-Dame des Victoires. Ce sanctuaire semblerait devoir être particulièrement cher aux Alençonnais, puisque le fondateur de sa célèbre archiconfrérie, l'abbé Dufriche-Desgenettes (1778-1860), est natif d'Alençon et y fut curé de Saint-Pierre de Montsort. Mais ce n'est pas, je pense, cette réminiscence de la petite patrie qui attirait M. Martin, chaque fois qu'il passait à Paris, dans cette église. Et c'est de tout autre chose que la petite Thérèse s'entretint là avec la Sainte Vierge. « Ce que j'éprouvai dans son sanctuaire, écrit-elle, je ne pourrais le dire. Les grâces qu'elle m'accorda ressemblaient à celles de ma Première Commu-

et faisant songer les pèlerins de Rome à une scène des catacombes, avec l'évêque qui officiait, et l'assemblée des fidèles groupés sur la plate-forme ou disséminés dans les chapelles absidiales.

nion : j'étais remplie de paix et de bonheur. C'est là que ma Mère, la Vierge Marie, me dit clairement que c'était bien elle qui m'avait souri et m'avait guérie. »

Le vrai but de ce voyage d'Italie, que certaines gens supposaient organisé par le père afin de détourner Thérèse de son idée fixe, était au contraire d'en hâter la réalisation. On allait présenter au Pape la requête qui n'avait pas été accueillie par l'évêque de Bayeux. C'est le dimanche 20 novembre que le Saint-Père reçut les pèlerins normands. Chacun d'eux successivement venait s'agenouiller à ses pieds, et lui baiser silencieusement la main. Défense absolue de lui adresser la parole, défense que renouvela l'abbé Révérony, au moment où arrivait le tour de Thérèse.

Alors celle-ci, hardie malgré ses yeux baignés de larmes, osa formuler cette supplication : « Très Saint Père, j'ai une grande grâce à vous demander... En l'honneur de votre jubilé, permettez-moi d'entrer au Carmel à quinze ans. » La réponse du Souverain Pontife fut prudente et telle que l'on devait la prévoir : « Faites ce que les supérieurs décideront... Vous entrerez si le bon Dieu le veut. » Il fallut que deux gardes-nobles enlevassent presque la petite suppliante, que Léon XIII bénissait et qu'il suivit longuement des yeux. Le grand pape, sur lequel pesaient

tant de sollicitudes¹, n'avait certes pas l'habitude d'être importuné de requêtes de ce genre.

Malgré le résultat décevant de l'audience pontificale, cette tournée ne fut pas sans profit ni sans agrément pour Thérèse. Fine observatrice, elle s'amusa du morceau de comédie humaine qui lui était montré, par exemple de la méchante humeur du vieux monsieur, qui est réfractaire à tout enthousiasme, qui grogne toujours, et qui aurait mieux fait de rester chez lui. Elle était trop sensée pour boudier, en quelque sorte, contre tout ce qu'elle rencontrait, chemin faisant, d'intéressant et de beau. Sans doute, elle se complut particulièrement à visiter les lieux où s'évoquent de grands souvenirs chrétiens, le Colisée, les catacombes, l'église de Sainte-Agnès, « une amie d'enfance », la maison de sainte Cécile, qui devint sa sainte de prédilection, la *Santa Casa* de Lorette. Mais les œuvres d'art ne la laissèrent pas non plus indifférente, ni les décors pittoresques, comme la campagne romaine, Venise et Naples.

Elle était ardente à tout voir, intrépide à

1. En novembre 1887, peut-être Léon XIII méditait-il déjà l'encyclique *Libertas*, qui fut promulguée en juin 1888, une semaine avant l'avènement de Guillaume II, et un mois après la réception au Vatican d'un pèlerinage africain, conduit par M^{gr} Lavigerie, qui demandait appui au Pape pour la croisade anti-esclavagiste.

escalader les ruines. Et c'est un itinéraire bien rempli que l'on s'était tracé pour vingt-six jours de voyage. On en avait passé une dizaine à Rome, d'où l'on était allé au Mont-Cassin, à Naples et à Pompéi. On s'était rendu à la Ville éternelle par Belfort, Bâle, Lucerne le Saint-Gothard, Milan, Venise, Bologne et Lorette. On était revenu par Assise, Florence, Gênes, Marseille et Lyon. Quel fut le ravissement de Thérèse devant certains paysages de montagne, devant certains aspects de la côte méditerranéenne ! « Que ces beautés de la nature, répandues ainsi à profusion, écrit-elle, ont fait de bien à mon âme !... Je pressentais les merveilles du ciel... Je me disais : Plus tard... lorsque prisonnière au Carmel je ne pourrai voir qu'un petit coin du ciel, je me souviendrai d'aujourd'hui : ce tableau me donnera du courage. » Par exemple, elle n'était nullement éblouie des vanités mondaines, ni du clinquant des grands hôtels. « La joie, sentait-elle profondément, ne se trouve pas dans les objets qui nous entourent ; elle réside au plus intime de l'âme. »

Un profit inattendu de son voyage fut d'apprendre combien elle ferait œuvre utile en priant pour les prêtres. Pendant un mois, elle en vit beaucoup et de près. Elle se rendit compte que, malgré la sublime dignité dont ils sont revêtus,

ils restent des hommes faibles et fragiles. De saints prêtres, pourtant, dit-elle expressément; mais alors que penser de ceux qui sont tièdes? « Jusque-là, explique-t-elle, je ne pouvais comprendre le but principal de la réforme du Carmel. Prier pour les pécheurs me ravissait : mais prier pour les prêtres... cela me paraissait étonnant. Ah! j'ai compris ma vocation en Italie. »

On rentra, au début de décembre, à Lisieux que jamais plus Thérèse ne devait quitter. En vain son père lui proposa-t-il, si elle voulait retarder son entrée de deux ou trois mois, de la conduire à Jérusalem. « J'étais lasse, dit-elle, des pèlerinages de la terre, je ne désirais plus que les beautés du ciel, et pour les donner aux âmes, je voulais, au plus tôt, devenir prisonnière. » Sa première visite fut pour le Carmel, où Pauline lui conseilla de s'adresser de nouveau à l'évêque de Bayeux. Elle écrivit, gardant encore un peu d'espoir d'entrer dès Noël. Mais le 25 décembre passa, et ce fut seulement le 1^{er} janvier 1888 qu'arriva, en guise d'étrennes, une lettre de la Prieure, annonçant qu'elle avait une réponse de Monseigneur, autorisant l'admission immédiate, mais que pourtant on l'ajournerait jusqu'après le Carême. La Mère Marie de Gonzague imposait ce léger retard, évidemment, bien que ce ne fût pas dit, avec le désir

de ménager la susceptibilité de M. Delatroëtte, dont l'opposition ne désarmait pas, et sans doute aussi afin que la santé de la postulante ne fût pas trop éprouvée en débutant par un temps où le régime du Carmel est particulièrement austère. Mais Pâques ne devait venir que le 1^{er} avril. Ces trois mois d'attente parurent bien éprouvants à Thérèse qui se trouvait désemparée, sortie vraiment du foyer natal et n'ayant trouvé place dans aucun autre. Il lui fallut un effort généreux et mortifiant de volonté pour y pratiquer, de plus en plus, l'abandon et l'humilité.

Au rez-de-chaussée de la maison des Buissonnets, on peut voir, meublée comme elle l'était alors, la salle à manger où Thérèse prit place, pour la dernière fois, au dîner de famille, le dimanche de Quasimodo (8 avril). Et l'on devine ce que son cœur délicat dut ressentir alors. Le lundi matin, un matin printanier, elle jeta un regard d'adieu sur ce qui avait été le nid gracieux et cher de son enfance. Des larmes silencieuses disaient la peine qu'elle éprouvait à quitter son père qu'elle aimait tant, et dont elle consolait la vieillesse. Avec lui et ses deux sœurs, Céline et Léonie, on partit pour le monastère.

Au Carmel on entendit la Messe. Tous pleuraient, au moment de la communion, sauf Thérèse. Mais le cœur lui battait bien fort, et elle se

demandait si elle n'allait pas mourir, lorsqu'elle marcha la première vers la porte de clôture. Avant de la franchir, elle s'agenouilla devant son père, et sollicita sa bénédiction. Le vieillard, s'agenouillant lui-même, la bénit en pleurant. Et alors la porte de clôture se referma sur la postulante de quinze ans, que le Supérieur, M. Delatroëtte accueillait par ces paroles maussades adressées à la Prieure : « Vous pouvez chanter votre *Te Deum*. Comme délégué de Monseigneur, je vous présente cette enfant de quinze ans. C'est vous qui avez voulu son entrée. Je souhaite qu'elle ne trompe pas vos espérances ; mais si vous avez des déceptions, ce ne sera pas à moi qu'il faudra s'en prendre... vous en porterez toute la responsabilité. »

La petite Thérèse, elle, était toute à la joie reconnaissante. Son âme se sentait pénétrée d'une paix douce, intime et profonde. Elle reçut les embrassements de ses deux sœurs, qui lui avaient servi de mère, et de la nouvelle famille dans laquelle elle était admise. Puis elle se retira dans sa pauvre cellule, disant, à plusieurs reprises, avec une expression inoubliable de grave bonheur : « Maintenant je suis ici pour toujours. »

CHAPITRE III

LE TRAVAIL AU MONASTÈRE

I

Il y a des gens disposés à croire que les contemplatives se réfugient au cloître pour échapper aux communs tracas, et avoir plein loisir de cultiver leur moi, dans un paradis de romance, sous un ciel bleu, toujours pur. Ce n'est certes pas ainsi que pendant neuf années Thérèse vécut sa vie de Carmélite.

Celle-ci s'écoula modestement, sans incidents ni emplois marquants. Ce qui en forme l'extérieur, en quelque sorte, peut se relater brièvement. Entrée au monastère le 9 avril 1888, Thérèse ne prit l'habit que le 10 janvier suivant. Son postulat, qui aurait pu régulièrement ne durer que six mois, s'était trouvé allongé, pour ne pas heurter trop le terrible Supérieur. Et puis M. Martin était tombé malade. Se trouvant mieux, pour peu de temps, hélas ! il put assister à la prise d'habit, émouvante cérémonie, à laquelle vrai-

ment rien ne manqua, pas même la neige qui, la veille, était bien inattendue, et dont la blanche parure était tant désirée par la jolie fiancée du bon Dieu : « Ah ! la voilà donc, ma petite reine ! » s'écria son père, dont ce fut le dernier beau jour ici-bas, lorsqu'il la vit venir, laissant encore flotter ses longues boucles de cheveux blonds, et portant la robe de velours blanc, qu'il avait fait garnir de point d'Alençon. Elle resta novice bien plus d'un an. Ce fut seulement le 8 septembre 1890 qu'elle fut admise à faire profession et, le 24, à prendre le voile. Lorsqu'elle mourut, sept années plus tard, elle n'avait jamais été promue à aucune dignité. On l'avait employée à la sacristie, à la lingerie, au réfectoire, à la porterie. L'office d'infirmière, qu'elle désirait, ne lui fut pas confié. Elle fit fonction de maîtresse des novices à partir de 1893, mais sans en avoir jamais obtenu le titre. La Mère Agnès de Jésus, lorsqu'elle fut élue Prieure, en février 1893, avait cru devoir le donner à la Prieure sortante, Mère Marie de Gonzague, qui, lorsqu'elle redevint Prieure, en mars 1896, ne s'en dessaisit pas, se faisant seulement aider dans cette charge par Sœur Thérèse. Celle-ci avait donc un rôle mal défini et malaisé. Il fallait, pour le bien remplir, faire preuve d'un tact et d'une humilité extraordinaires. A aucune époque, on ne la fit siéger au chapitre, sous prétexte que deux de ses sœurs y

avaient déjà séance¹. Toujours elle demeura parmi les novices.

Voilà une carrière bien terne pour les yeux superficiels, et qui ne font attention qu'aux dehors. Mais si l'on regardait d'un œil plus pénétrant, combien émouvant et grand paraîtrait le travail d'une telle âme dans le secret du Carmel ! De cette histoire-là le plus beau nous échappe sans doute, et ne se lira jamais sur la terre. Cependant nous pouvons tout de même entrevoir un peu de l'austère pénitence que la Bienheureuse y pratiqua, de ce qu'elle sut y donner au prochain, de ce qu'elle donnait à Dieu. Les présents qu'elle offrait généreusement à son cher Enfant Jésus rappellent ceux des rois mages, de la myrrhe, de l'or et de l'encens.

II

La myrrhe de la pénitence ne surprendra pas dans une offrande de Carmélite. Sans doute on aurait pu se demander si, entrant au cloître à quinze ans, et y venant si gracieuse, elle n'avait pas chance d'être l'enfant gâtée, le joujou de la communauté. Il n'en fut absolument rien. Elle était trop lucide pour avoir jamais eu l'illusion

1. La Règle exigeait seulement qu'elle n'eût pas voix au chapitre, mais permettait qu'elle y eût séance.

de croire que sa vie au monastère ne serait pas une vie de mortification : c'est même ce qu'elle recherchait et ce qu'elle voulait. Mais les souffrances qu'elle eut à subir furent bien nombreuses et cruelles, prenant des formes, et comme des raffinements, que vraiment elle n'avait pas dû prévoir. Elle ne fléchit pas sous leur poids. Le défaut, qui avec l'orgueil s'oppose le plus à la pénitence, n'est-il pas la mollesse ? Or il est bien difficile de rencontrer une femme, ou même un homme, qui en soit plus dégagé que ne le fut Thérèse. Sa sœur Céline, qui la connaissait bien, a déposé, témoignage caractéristique, qu'avant d'avoir été instruite par le procès canonique à classer en rubriques diverses les vertus de sa petite sœur, elle les groupait toutes dans la force ¹.

Il ne faut pas traiter légèrement les souffrances physiques, comme sont parfois tentés de faire ceux qui en parlent de loin, et surtout par ouï-dire. Sans doute l'attrait de Thérèse ne la portait point spécialement vers les macérations extraordinaires. « Je faisais uniquement consister les miennes, dit-elle pour le temps de son adolescence, à briser ma volonté, à retenir une parole de réplique,

1. La Bienheureuse écrivait le 1^{er} novembre 1896, à l'un de ses frères spirituels le P. Roulland, à propos des grâces reçues la nuit de Noël 1886 : « Sainte Thérèse n'aurait pas voulu me reconnaître pour son enfant, si le bon Dieu ne m'avait pas revêtue de sa force divine. »

à rendre de petits services autour de moi, sans les faire valoir. » Au monastère, elle estimait que les mortifications que l'on ne choisit pas sont particulièrement méritoires. Elle recherchait rarement pour elle-même, elle déconseillait généralement pour autrui, les pénitences corporelles surérogatoires, ayant pu constater, dans la communauté même, que cette méthode n'est pas la plus sûre pour avancer vers la sainteté. D'ailleurs, à qui est affamé des sacrifices de ce genre, l'ordinaire du Carmel offre déjà des satisfactions appréciables. Et ce breuvage amer Thérèse le buvait bravement, jusqu'à la dernière goutte, n'entendant pas faire les choses à moitié. Mais surtout elle s'offrait en toute circonstance, sans se dérober ni se garder, à toutes les souffrances qui venaient comme d'elles-mêmes, et qui crucifièrent son délicat organisme. Au réfectoire, humble postulante ou novice, elle acceptait, avec une facilité dont on abusa, qu'on lui servît les restes et les rebuts, ne se plaignant jamais, ne témoignant aucune répugnance, ne laissant point deviner pour quels mets elle pouvait avoir du goût, quels autres lui pesaient. Le froid lui était une cruelle torture. C'est ce dont, en sa vie religieuse, elle a souffert physiquement le plus. Elle ne craint pas de dire, elle qui est l'exactitude et la véracité mêmes : « J'en ai souffert tellement que je crois qu'il n'est pas possible d'en souffrir davantage... J'en ai souff-

fert jusqu'à en mourir. » Cependant toute recherche pour se garantir de ses morsures lui eût paru de l'immortification. Elle pratiquait sûrement elle-même ce qu'elle recommandait à ses novices : ne pas laisser paraître qu'on a froid, ne pas se courber, ne pas grelotter. Elle accepta jusqu'au bout, sans rechercher le moindre ménagement, des travaux qui, comme ceux de la buanderie, la faisaient beaucoup souffrir. En sa dernière maladie, nous le verrons, lorsqu'elle dut affronter, médiocrement défendue et peu soulagée, les plus atroces douleurs, elle les endura avec l'héroïsme des plus valeureux martyrs.

On sait combien tendrement Thérèse aimait son père, et combien donc elle pouvait souffrir à cause de lui. Elle avait eu jadis, aux Buissonnets, comme un présage sombre à son sujet. Quand elle n'avait encore que sept ans, par un bel après-midi de juin, elle avait effrayé ses sœurs en appelant bien fort : *papa, papa*, alors que l'on savait celui-ci en voyage à Alençon. Elle assurait l'avoir vu, dans le haut du jardin¹ passer tout courbé, vieilli et la tête enveloppée d'un voile épais. Le sens de cette mystérieuse vision lui devint clair assez vite, hélas ! pendant son postulat. Des attaques de paralysie se produisirent

1. Se dirigeant vers un bouquet de sapins qui se trouvait dans le haut de l'allée du milieu.

à plusieurs reprises, donnant d'abord simplement des alarmes pour le cerveau, et puis arrivant à le paralyser pour un temps. Le saint vieillard considéra comme une faveur providentielle d'avoir pu assister, le 10 janvier 1889, à la prise d'habit de sa petite reine. Le mois suivant, on devait l'envoyer dans une maison de santé, où il resta trois années. Revenu très languissant à Lisieux, il fut soigné, avec la plus vigilante sollicitude, par sa fille, la fidèle Céline, et aussi par son beau-frère, d'un rare dévouement, M. Guérin, chez lequel il mourut en 1894¹. Il avait pu revenir une fois au parloir du Carmel le 10 mai 1892. « Au moment de nous séparer, raconte Thérèse, comme nous lui disions au revoir, il leva les yeux, et nous montrant du doigt le ciel, il resta ainsi bien longtemps, n'ayant pour traduire sa pensée que cette seule parole, prononcée d'une voix pleine de larmes : *Au ciel!* »

Sentir baisser et se voiler plus ou moins une âme chère est une épreuve, amère par elle-même, et que souvent rendent plus amère encore les commentaires des bons amis, pressés de vous déclarer fini, dès que vous fléchissez un peu. Pour tous ceux qui auraient à la subir, il est

1. Le 29 juillet 1894, au château de la Musse, près Évreux. En août 1894, Thérèse composa *Prière de l'enfant d'un Saint*, poésie dont l'émotion contenue est mieux sentie lorsque l'on connaît l'épreuve paternelle.

charitable de ne point cacher que Dieu ne l'a pas épargnée à une famille aussi sainte que celle de la petite Thérèse. Celle-ci avait le cœur trop sensible pour qu'il n'ait pas été atrocement meurtri. Mais elle arriva à envisager cette cruelle torture d'un regard tellement surnaturalisé qu'elle eut assez de force pour aider ses sœurs à l'accepter avec elle et que, dans le *memento* de ses jours de grandes grâces, elle inscrivit le 12 février 1889, avec cette mention : « Notre grande richesse ». A cette héroïque générosité on peut bien dire que son admirable père s'était associé de lui-même, par avance. Un jour, au parloir, il avait dit à ses filles : « Mes enfants, je reviens d'Alençon, où j'ai reçu dans l'église Notre-Dame de si grandes grâces, de telles consolations, que j'ai fait cette prière : Mon Dieu... je suis trop heureux, il n'est pas possible d'aller au ciel comme cela, je veux souffrir quelque chose pour vous. Et je me suis offert... — Le mot *victime* expira sur ses lèvres, il n'osa pas le prononcer devant nous, écrit la Bienheureuse, mais nous avons compris. »

Ayant rappelé qu'au Carmel ses premiers pas ont rencontré plus d'épines que de roses, Thérèse continue : « Le Seigneur permit que je fusse traité très sévèrement ». Et dans son dernier cahier, adressé à la Mère Marie de Gonzagne, elle lui dit : « Ma mère, je vous remercie de ne m'avoir pas ménagée. » Sans dire tout, elle ouvre ainsi un

jour très discret sur un ordre de souffrances particulièrement attristantes, celles qui vinrent de son entourage. Ce serait malséant d'insister outre mesure sur ces peines-là. Mais, si on les taisait absolument, on ne ferait pas œuvre probe d'historien, on manquerait un peu à cette véracité, qui fut une des vertus caractéristiques de Thérèse, et l'on porterait préjudice à la gloire de celle-ci, en dissimulant une part notable de ses mérites.

Il serait puéril d'imaginer qu'au cloître tout froissement soit impossible, même dans une maison aussi sainte que l'était déjà le Carmel de Lisieux. Parmi les compagnes de la Bienheureuse, il s'en trouva qui n'avaient pas sa délicatesse. Que penser par exemple de celle qui, la voyant disposer du mieux qu'elle pouvait autour du cercueil de la Mère Geneviève, les bouquets et les couronnes, s'avisa de lui dire : « Ah ! vous savez bien mettre en premier rang les couronnes envoyées par votre famille, et vous mettez en arrière les bouquets des pauvres » ? — Thérèse répondit simplement : « Je vous remercie, ma Sœur, vous avez raison : donnez-moi la croix de mousse envoyée par les ouvriers : je vais la mettre en avant. » Et puis celle qui fut sa Prieure constamment, à part trois années (1893-1896) pendant lesquelles même, comme maîtresse des novices, elle gardait encore une grande autorité, n'avait pas toujours assez d'esprit de suite ni de

patience. La petite Thérèse, reprise sans cesse, — reportez-vous à son autobiographie, — ne savait parfois comment s'y prendre pour contenter Mère Marie de Gonzague. Celle-ci après avoir accueilli d'enthousiasme et Pauline Martin en 1882, et sa sœur Marie en 1886, et leur sœur Thérèse en 1888, auxquelles se joignit en septembre 1894, leur sœur Céline ¹, n'en vint-elle pas à éprouver parfois comme le sentiment mal défini d'un envahissement d'influences, nuisibles à son autorité jusque-là incontestée? Sans doute — il faut le proclamer à son honneur — elle tint toujours Thérèse de l'Enfant Jésus en la plus haute estime, disant aux uns et aux autres qu'elle était un trésor pour le Carmel, la meilleure entre ses bonnes, plus digne qu'aucune autre en la communauté d'être Prieure. Mais on pense bien que celle-ci ne connut pas ces louanges, et elles l'eussent laissée assez indifférente, comme tout ce qui ne touchait qu'elle-même. Ce qui l'affectait profondément, c'était ce qui atteignait ses sœurs et ce qu'elle jugeait fâcheux pour le monastère. Malgré tout, scrupuleusement fidèle à la règle et à l'esprit du Carmel, elle ne faisait la leçon que par les admirables exemples qu'elle donnait, silencieuse et simple. Elle enseignait que ce serait

1. Sans parler de leur cousine germaine Marie Guérin, entrée au Carmel le 5 août 1895, et morte saintement le 14 avril 1905, en religion Sœur Marie de l'Eucharistie.

illusion de penser faire du bien en dehors de l'obéissance, que se soustraire aux directions de l'autorité, c'est s'éloigner des voies de la grâce.

Quel que fût le genre de souffrance qui l'éprouvât, Thérèse répugnait à se plaindre. Elle ne parlait pas spontanément de ses désirs ni de ses peines. Alors qu'elle était angoissée intérieurement et que le Père Godefroy Madelaine s'étonnait de sa souriante sérénité extérieure, elle lui répondit : « Je m'étudie à ne faire porter à personne les épreuves que Dieu m'envoie. » Elle n'importuna jamais le prochain de ses gémissements. Cette silence-là, qu'il ne faut évidemment pas confondre avec le silence maussade, par lequel on témoigne aux autres qu'ils vous sont totalement indifférents, est une vertu méritoire, une des formes de la vertu de courage. Si vous pensez que la Bienheureuse réservait ses plaintes pour le bon Dieu, vous la connaissez mal. Elle mettait en pratique les conseils de générosité vaillante qu'elle donnait à Sœur Marie de la Trinité, sa cadette d'une année, mais entrée seulement en juin 1894 au monastère de Lisieux, une sœur dont elle eut spécialement la charge et fut constituée *l'ange*, comme on dit au Carmel. « Pleurer devant le bon Dieu, lui expliquait Thérèse, gardez-vous-en bien. Vous devez paraître triste devant Lui encore moins que devant les créatures. Comment ! ce bon Maître n'a pour réjouir son cœur que nos monastères. Il vient chez

nous pour se reposer. C'est à nous de consoler Jésus, ce n'est pas à Lui de nous consoler... Jésus aime les cœurs joyeux. Quand donc saurez-vous Lui cacher vos peines, ou Lui dire en chantant que vous êtes heureuse de souffrir pour Lui? » Et Thérèse confie que pour elle, quand elle souffre physiquement, elle s'exerce à sourire. Elle veut que l'on prenne garde à ne pas froncer le front, à ne pas avoir la physionomie contractée, même lorsque l'on est seule, à garder le visage calme et serein, parce que constamment l'on est en spectacle à Dieu et aux anges.

L'horizon d'une cloîtrée est bien limité, et ce fut certainement une des souffrances morales de Thérèse au monastère, une souffrance dont les gens prosaïques auraient tort de sourire, et qui fut vivement ressentie par son âme de poète, de ne plus pouvoir voyager, ni jamais revoir la campagne et la mer. Elle n'était nullement devenue insensible à la beauté du monde. Ce qu'elle pouvait en découvrir encore l'attirait et l'émouvait toujours. Un dimanche de printemps qu'elle se rendait au jardin du Carmel, joyeuse à la pensée qu'elle allait admirer le renouveau, elle eut le cœur serré, parce qu'elle trouva ses chers marronniers émondés : leurs branches, déjà chargées de bourgeons verdoyants, gisaient à terre. Elle dut se raisonner elle-même, pour ne pas se peiner trop de ce petit désastre. Elle ra-

conte que, malade, un soir de juillet, elle s'est penchée pour voir les derniers feux du soleil couchant dorer la cime des arbres, et elle a trouvé là l'image de l'âme qui s'expose au soleil du divin Amour. Elle reste toujours la fidèle et tendre amie des fleurs, non pas des fleurs artificielles, mais de celles qui sont vivantes et odorantes, qu'elle ne se lassera pas d'arranger en bouquets pour orner l'autel et les statues chères ou bien d'effeuiller, de ses doigts de mourante, sur son crucifix. Elle mériterait vraiment d'être appelée Thérèse des fleurs ou la Sainte des fleurs. Quand vint l'été de 1888, son premier été de recluse, elle s'attrista, un jour, en pensant qu'elle ne pourrait pas, comme d'habitude, aller faire ses cueillettes dans les champs, que jamais plus elle ne reverrait des bleuets, de grandes pâquerettes, des coquelicots, de l'avoine, des blés. Et de cette peine, qu'elle n'avait confiée à personne, il semble que le bon Dieu ait voulu gracieusement la consoler. Ce jour-là même, on trouva, déposée par une main inconnue, sur la fenêtre de la portière, une superbe gerbe champêtre, composée des fleurs dont Thérèse avait eu regret. Et celle-ci, avec une émotion reconnaissante, les disposa aux pieds de la statue de l'Enfant Jésus.

III

« Toute la richesse de l'homme, disait le pénétrant abbé Huvelin¹, est dans l'affection. » De cet or-là Thérèse, en son Carmel, fut prodigue au prochain. « Se replier sur soi-même, enseignait-elle aux novices, c'est stériliser l'âme : il faut se hâter de courir aux œuvres de charité. » Dans le jardin du monastère, à l'été de 1897, lorsque sur l'ordre de la Prieure, elle écrivait son dernier cahier, et que sans cesse elle était dérangée par les unes ou les autres, Pauline s'étonnait de sa patience souriante. « J'écris, lui expliqua la malade, sur la charité fraternelle : c'est le cas de la pratiquer. Oh ! la charité fraternelle, c'est tout sur la terre ; on aime le bon Dieu dans la mesure où on la pratique. » Plus malade encore, touchée du soin que prenait une infirmière de choisir du linge très doux, afin de ne pas aviver ses meurtrissures, elle remerciait et ajoutait : « Il faut prendre le même soin des âmes... Souvent on les blesse... Plusieurs sont malades, beaucoup sont faibles, toutes sont souffrantes. » Sa sœur Marie lui ayant dit : « On est bien heureux de mourir après avoir passé sa vie dans l'amour du bon Dieu. — Oui, répondit-elle,

1. *Échos des entretiens de l'abbé Huvelin*, p. 248.

mais pour passer sa vie dans l'amour du bon Dieu, il ne faut pas manquer à la charité envers le prochain. » Toutes les pénitences corporelles lui paraissaient n'être rien en balance de la charité. Elle disait de la charité fraternelle : « C'est la principale des vertus. »

On pense bien qu'elle l'exerça spécialement à l'égard des novices, qui, dans une mesure assez mal déterminée, comme je l'ai indiqué, lui furent confiées. Elle les dirigeait avec un mélange rare de bonne grâce affectueuse et de fermeté. Que de tendresse, s'unissant à une vive foi surnaturelle, dans ce billet à l'une de ses filles qui, toute contrariée d'avoir commis une faute légère, voulait se priver de la communion : « Petite fleur chérie de Jésus, cela suffit bien que, par l'humiliation de votre âme, *vos racines mangent de la terre...* Il faut entr'ouvrir ou plutôt élever bien haut votre corolle, afin que le Pain des Anges vienne, comme une rosée divine, vous fortifier et vous donner ce qui vous manque. Bonsoir, pauvre fleurette. » Mais elle demande beaucoup et n'est accommodante à aucun amoindrissement de la vie religieuse. Très détachée, permettant de dire tout ce que l'on veut contre elle, très discrète, ne questionnant jamais par curiosité, elle dit la vérité toujours, ne cherchant pas à se faire aimer humainement, n'ayant nul souci de plaire, ni peur de déplaire à qui que ce soit. Comme la

grande Thérèse d'Avila, ce sont des âmes viriles qu'elle entend former. Elle ne tolère pas que l'on attache de l'importance à des souffrances puériles. Elle n'encourage pas le goût des larmes, qui est, hélas ! si naturel en certaines heures d'amertume. Pour guérir une novice qui lui paraissait pleurer trop, elle imagine un procédé spirituellement ingénieux. Prenant sur sa table de peinture une coquille de moule, elle se met à y recueillir les larmes de la pleureuse, dont elle a pris les mains pour l'empêcher de s'essuyer les yeux. Celle-ci ne peut s'empêcher de rire. Et Thérèse très sérieusement lui donne, en la congédiant, cette consigne : « Je vous permets de pleurer tant que vous voudrez, pourvu que ce soit dans la coquille. » Il paraît que la prescription dut être renouvelée, que le traitement sembla dur à suivre, mais qu'à la fin il fut efficace.

Cette vigilante maîtresse n'eut-elle jamais à travailler sur des terrains ingrats ? C'est ce qu'elle ne nous confie pas. Mais elle savait très bien distinguer les tempéraments et les qualités d'âme, disant plaisamment : « Il y en a que je suis obligée de prendre par la peau, et d'autres par le bout des ailes ». Afin d'être utile à une de ses filles et de l'entraîner, elle condescendait à reprendre pour elle-même tel procédé de travail spirituel, pour lequel elle n'avait plus le moindre goût, je veux dire ces chapelets à grains mobiles pour

marquer les sacrifices, qu'enfant elle appelait ses *pratiques*. Elle se défendait d'avoir le don de lire dans les cœurs, bien que parfois elle prononçât des paroles qui semblaient vraiment inspirées. Elle avait le sens, qui n'est pas commun, de la diversité des voies dans lesquelles Dieu appelle chacun à cheminer, et de l'humble discrétion avec laquelle il faut essayer d'aider son prochain. « De loin, écrit-elle, il semble aisé de faire du bien aux âmes... de les modeler d'après ses vues et ses pensées. De près, on sent que faire du bien est aussi impossible, sans le secours divin, que ramener sur notre hémisphère le soleil pendant la nuit. On sent qu'il faut absolument oublier ses goûts, ses conceptions personnelles, et guider les âmes non par sa propre voie, par son chemin à soi, mais par le chemin particulier que Dieu leur indique¹. »

De sa bonté gracieuse et qui, comme chez toutes les âmes vraiment bonnes, s'étendait jusqu'aux animaux, de ses aimables prévenances, de son angélique sourire, de cette douce gaieté, qui est une des formes les plus efficaces et non des moins méritoires de la charité, il n'y eut personne au

1. Elle disait à sa sœur Pauline : « Je jette à droite, à gauche, à mes petits oiseaux les bonnes graines que le bon Dieu met dans ma main, puis ça fait comme ça veut, je ne m'en occupe plus. Quelquefois c'est comme si je n'avais rien semé; mais le bon Dieu me dit : Donne, donne toujours, sans t'occuper d'autre chose. »

Carmel qui ne fût appelé à bénéficier, depuis les sœurs du voile blanc — les converses — qu'elle se gardait de traiter en inférieures, jusqu'à une pauvre vieille, parfois bien incommode, et devenue aussi infirme d'esprit que de corps. Si elle semblait manifester des préférences, c'était, non pas pour ses sœurs par le sang, mais pour les moins agréables, les plus propres à exercer la patience. Elle s'offrait généreusement à travailler avec elles et à les aider. Si une telle charité risquait d'être contagieuse, il faudrait avertir les gens de méchant caractère qu'ils n'ont pas lieu d'être bien fiers, bien glorieux, lorsqu'ils sont aimés ainsi, c'est-à-dire comme peut l'être un cilice. Car il ne faudrait pas supposer qu'à ces pointes et à ces épines-là Thérèse, de tempérament, fût insensible. Tout comme bien d'autres, elle éprouvait que se montrer aimable envers quelqu'un qui inspire naturellement de l'antipathie n'est pas aisé. Essayez, et probablement, à la première rencontre, vous échouerez. Pourquoi? « C'est, explique-t-elle, que vous n'adoucisiez pas votre cœur par avance. Quand vous êtes exaspérée contre quelqu'un, le moyen de retrouver la paix, c'est de prier pour cette personne ». Il faut « adoucir son âme par des pensées charitables; après cela... on ne sent plus l'agacement ». Elle était arrivée ainsi à pratiquer supérieurement cette *charité aimable et gracieuse* qu'elle prêche en son

dernier cahier, avec une onction qui fait songer à celle de saint Jean. Et comme on comprend qu'elle fût dans le monastère un ange de joie, mettant la gaité dans les récréations où elle se préoccupait surtout de récréer les autres, plus habile que personne à dérider les visages moroses, faisant goûter, dès qu'elle apparaissait, la paix du bon Dieu ! « Lorsque la charité, dit-elle, a jeté de profondes racines dans l'âme, elle se montre à l'extérieur : il y a une façon si gracieuse de refuser ce qu'on ne peut donner, que le refus fait autant de plaisir que le don... Une parole, un sourire aimable suffisent souvent pour épanouir une âme triste et blessée. »

C'est pour faire plaisir à son entourage que Thérèse a composé une bonne part de ses poésies. Peut-être m'accusera-t-on de les déprécier ainsi, en semblant les rapprocher de ces menus ouvrages de couvent, qui sont moins des œuvres d'art que des œuvres de patience et d'ingénieuse bonne volonté. Mais ce que j'indique est pourtant la vérité, qu'il est toujours préférable de ne pas farder ni fausser. Et puis ces vers, loin de perdre, me semblent au contraire devoir gagner, si l'on sait dans quelles conditions ils ont été composés — souvent sur demande et par complaisance, parfois en des heures de détresse intérieure, généralement de tête, dans la journée, et mis par écrit seulement au temps libre du soir, d'ordi-

naire griffonnés sur de vieilles enveloppes de lettres ou sur des chiffons de papier inutilisables, avec si peu de vanité d'auteur que l'aimable poétesse n'en gardait pas copie, bien que souvent elle eût désiré les retrouver pour chanter en travaillant. — Quel charme alors, quand, dans ces pièces, en dépit parfois d'un certain laisser-aller de style ou d'une facture un peu lâche, il se découvre — et ce n'est pas rare — de beaux vers pénétrants, des strophes d'une grâce que Racine eût goûtée, de vives et fraîches floraisons de poésie vraie ! On n'en trouve pas autant chez certains versificateurs plus habiles à ciseler les phrases et à enchâsser les rimes.

On ne reconnaîtrait plus la petite Thérèse, si, au Carmel, on la trouvait devenue inaffectedueuse à sa famille. Oh ! sans doute, ce n'était pas pour mener la vie de famille que ses sœurs et elle s'y étaient rassemblées : jamais elles ne donnèrent le moindre prétexte à pareil reproche. L'aimable cadette disait qu'il leur fallait se faire pardonner de vivre sous le même toit. Ce ne fut pas toujours facile. Accusée sottement de céder à l'esprit de famille, Thérèse en souffrit, et voulut réagir vivement ¹. Mais, au fond, elle n'aima jamais

1. Plutôt trop que pas assez. Je songe à l'apparence de froideur qu'elle crut une fois, au sortir d'une retraite, devoir garder à l'égard de sa sœur Pauline, et dont celle-ci fut peinée, et que la vénérée Mère Geneviève de Sainte-Thérèse desap-

davantage ceux qui avaient été ses proches au foyer. Elle livrait bien l'intime de son âme lorsqu'elle écrivait : « En se donnant à Dieu, le cœur ne perd pas sa tendresse naturelle : cette tendresse, au contraire, grandit en devenant plus pure et plus divine¹ ». Au cloître, elle n'oubliait pas les fêtes accoutumées, qui avaient été chères à son enfance. Elle témoignait, par des lettres aimantes, qu'elle s'y associait toujours. Elle écrit à sa tante Guérin en novembre 1891 : « Depuis qu'elle est sur la montagne du Carmel, votre petite Thérèse sent encore mieux, s'il est possible, l'affection qu'elle vous porte. Plus elle apprend à aimer Jésus, et plus aussi sa tendresse devient grande pour ses parents chéris² ».

prouva, — et aussi à un propos qu'elle aurait tenu à l'occasion de grappes de raisin envoyées à l'infirmerie en juillet 1897 : Je n'aime pas ce qui vient de ma famille. Elle voulait dire sans doute que, par détachement, elle n'aimait pas à recevoir ce qui lui venait de sa famille, parce que toutes les sœurs ne pouvaient avoir ces soulagements. Et puis rappelez-vous tel propos qu'au sujet de couronnes envoyées par sa famille une sœur de méchante humeur lui avait tenu.

1. « Aimez mieux tous ceux que vous aimiez en montant à la vie religieuse; n'aimez moins qui que ce soit », écrit M^{re} Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. III, *La charité envers le prochain*.

2. J'ai eu la faveur — que M^{me} La Néele en soit très respectueusement remerciée — de feuilleter ces lettres. Beaucoup sont datées de novembre : lettres de fête. Bien que le prénom usuel de M^{me} Guérin fût Céline, comme elle

On se doute bien que pour elle l'horizon de la charité ne se bornait pas à Lisieux, à son monastère, à son cercle familial. Il s'étendait bien au delà. Par le cœur et la prière, elle s'intéressait par exemple à l'œuvre de sauvetage des orphelins apprentis d'Auteuil, œuvre parisienne¹, à laquelle collaborait activement le père de Sœur Marie de la Trinité. A travers le vaste monde, les prêtres sont appelés à faire entendre la parole du Christ et à vivifier les âmes de ses sacrements. Elle suivait leur travail d'un regard d'envie, voulant être de loin leur humble auxiliaresse. Elle songeait aux simples prêtres de campagne ou de ville, dont le ministère, disait-elle, est aussi difficile parfois que celui des apôtres prêchant les infidèles. De sa charité n'était pas exclue cette misère pitoyable entre toutes des prêtres pour que si voile la lumière dont ils avaient voulu éclairer leurs frères, et qui s'expatrient de l'Église dont ils avaient été constitués les ministres. Elle multiplia et prolongea ses prières pour l'un d'entre eux, qui faisait un peu partie de sa famille spirituelle, puisqu'il porta la robe de Carme, pour celui qui fut le fameux

s'appelait aussi Elisabeth, on lui souhaitait sa fête le 19 novembre.

1. On se dispose à y élever la première chapelle parisienne dédiée à la Bienheureuse. C'est sous son vocable aussi qu'on se propose d'élever une nouvelle église à Boulogne-sur-Seine.

Père Hyacinthe ¹. C'est à son intention que, le 19 août 1897, elle offrit sa dernière communion. Mais elle manifestait un attrait spécial pour l'apostolat vaillant et conquérant des missionnaires. L'un de ses saints préférés était un missionnaire martyrisé à trente-deux ans, le 2 février 1861, au Tonkin, le Bienheureux Théophile Vénard. Elle-même s'offrit pour aller souffrir davantage en pays de mission, au Carmel d'Hanoï.

Elle eut charge de soutenir de ses prières et même de ses encouragements deux missionnaires particulièrement. C'est évidemment une collaboration assez délicate et qui expose à certains dangers que cette fraternité spirituelle entre un prêtre et une religieuse. Thérèse, peu avant de mourir, en donna sagement avis et déconseilla de la généraliser. Mais, de sa part, cette mission fut remplie avec autant d'esprit surnaturel que de cœur. Elle ne l'avait jamais sollicitée. En l'acceptant elle faisait acte d'obéissance à sa Prieure. Ce fut en effet la Mère Agnès de Jésus qui la mit en rapports avec

1. Hyacinthe Loyson mourut le 9 février 1912, sans avoir manifesté le désir d'être réconcilié avec l'Église. Mais de pieuses âmes gardent l'espoir qu'un recours suprême à Notre-Seigneur sauva celui pour lequel la Bienheureuse avait tant prié. Il est certain que son dernier acte conscient, le 8 février 1912, veille de sa mort, fut de prendre dans ses doigts la croix d'argent qu'il portait sur lui depuis 1869, et de la baiser en murmurant : « O mon doux Jésus ! »

le B. P. Bellière¹, des Pères Blancs, en 1895, et en juin 1896 ce fut la Mère Marie de Gonzague qui la donna comme aide au P. Roulland², des Missions étrangères.

En lisant les fragments qui ont été publiés de sa correspondance avec ses frères spirituels, on verra qu'elle était vraiment pour eux une ardente porteuse de flamme, avec un mélange de simplicité humble et de fervente sincérité. Mais elle savait aussi quelquefois leur faire l'aumône de sa bonne humeur souriante. Ce n'est pas une formule banale de fin de lettre que celle-ci : « Je vous prie, mon Frère, de bien vouloir envoyer votre bénédiction au petit zéro que le bon Dieu a placé près de vous. » Et au cours de l'épître (9 mai 1897) elle expliquait au P. Roulland que, ne pouvant rien toute seule, elle espérait, à ses côtés, servir à quelque chose, comme le zéro qui est sans valeur par lui-même, mais qui « placé près de l'unité devient puissant, pourvu toutefois qu'il se mette du bon côté, après et non pas avant ». Écoutez avec quelle bonne grâce dénuée de toute pose elle confie (7 mars 1897) au même correspondant son

1. Il est revenu mourir en Normandie (14 juillet 1907), des suites de la maladie du sommeil, dont il avait contracté le germe au Nyassa (Afrique australe).

2. Après avoir passé une douzaine d'années en Chine, au Se Tchouen, il a été rappelé par sa congrégation en France pour y remplir des charges importantes.

rêve héroïque d'expatriation. « Peut-être voulez-vous savoir ce que notre Mère pense de mon désir d'aller au Tonkin. Elle croit à ma vocation, — car vraiment il en faut une à part, et toute Carmélite ne se sent pas appelée à s'exiler, — mais elle ne croit pas que ma vocation puisse être jamais réalisée. Il faudrait pour cela que le fourreau fût aussi solide que l'épée, et peut-être — notre Mère le croit — le fourreau serait-il jeté dans la mer, avant d'arriver au Tonkin. Ce n'est vraiment pas commode d'être composé d'un corps et d'une âme. Ce misérable frère l'âne, comme l'appelle saint François d'Assise, gêne souvent sa noble sœur, et l'empêche de s'élancer là où elle voudrait. Enfin je ne veux pas le maudire malgré ses défauts. Il est encore bon à quelque chose, puisqu'il fait gagner le ciel à sa compagne et le gagne lui-même. »

Dans la chapelle du Carmel de Lisieux, au-dessus de la grille du cloître, on lit cette inscription : « J'aiderai les prêtres, les missionnaires, toute l'Église. » Les paroles de Thérèse révèlent bien quelle était l'ampleur de sa charité. Elle voyait large¹, et non seulement dans l'espace, mais dans

1. Enfant de neuf ans, déjà très pénétrée de l'idée de la Miséricorde divine, ce qui, dans la religion, lui paraissait difficile à comprendre, c'est pourquoi Dieu ne convertit pas tous les pécheurs, et pourquoi Il priverait irrémédiablement de sa vue les enfants morts sans baptême.

le temps. Un héros de l'apostolat tel que saint François Xavier ne pouvait pas la laisser indifférente. Elle s'associa, en mars 1896, à la neuvaine, dite neuvaine de la grâce, qui est pour nombre de bons catholiques une pieuse et ancienne tradition. Mais jamais certainement personne ne s'était encore avisé de demander au grand missionnaire des Indes la grâce qui fut, cette année-là, sollicitée par la Bienheureuse. « J'ai demandé, dit-elle à sa sœur Marie, la grâce de faire du bien après ma mort... Je suis sûre d'être exaucée. » Elle ne douta point de saint François Xavier¹. Elle passerait donc son ciel à faire du bien sur la terre. Si haut que fussent montés les immenses désirs de son âme charitable, Dieu ne se refuserait pas à les satisfaire.

IV

Faire brûler devant Dieu l'encens de sa prière, de sa reconnaissance, de son amour, voilà quelle fut pour Thérèse, au Carmel, la grande tâche, dominant tout le reste, l'unique travail, pour-

1. Lorsque le 12 juillet 1896, elle écrivait à sa sœur la Visitandine : « Je t'assure que le bon Dieu est bien meilleur que tu ne le crois », elle ne songeait sans doute pas qu'elle traduisait à peu près l'une des plus belles et plus profondes sentences du grand apôtre des Indes : *Meliorem habemus Deum quam cogitamus*.

rait-on dire. Comment, en son âme rayonnante, s'aviva de plus en plus le feu intérieur, c'est une histoire dont je me sens bien indigne d'éclaircir le mystère. Elle-même n'en a parlé qu'avec une réserve discrète, étant bien persuadée qu'il n'appartient pas aux paroles humaines de dire les secrets du ciel. Si elle ne s'est pas refusée à quelques confidences, généralement sollicitées d'ailleurs, c'est dans l'espoir de réchauffer les tièdes, et de les encourager à tenter, de si loin que ce puisse être, de la suivre dans sa voie montante.

C'est une voie de simplicité et de sincérité, et qui, avec insistance, est présentée comme telle. On entend bien, j'espère, que simplicité n'implique rien de puéril. Thérèse n'avait pas le moindre goût pour les petites dévotions de bonne femme, qui parfois s'introduisent dans les communautés. Elle ne se plaisait pas davantage aux livres trop subtils de spiritualité. Elle portait, en sa piété, ce souci constant et scrupuleux de la vérité, qui fut toujours si accusé chez elle. Elle n'y admettait rien pour l'effet, rien de factice ni de forcé. Si la crainte lui venait d'avoir, dans un élan d'enthousiasme, un peu excédé la juste mesure, elle s'excusait gentiment, écrivant par exemple : « Les enfants ne réfléchissent pas à la portée de leurs paroles », ou bien : « Quand on aime, on éprouve le besoin

de dire mille folies. » Un des caractères qui la touchent le plus dans l'âme et dans la vie de la Sainte Vierge, c'est la simplicité. Elle n'hésite pas à dire au Maître Divin : « Vous le savez, je cherche la vérité. »

On se méprendrait bien, si, abusé par l'aimable sourire de Thérèse, on s'imaginait qu'elle n'éprouva ni troubles, ni aridité. Elle n'a pas caché qu'en ses débuts au monastère une sécheresse amère fut son pain quotidien. [Le jour de sa profession — 8 septembre 1890 — elle se sentit inondée de paix; mais c'est au sortir d'une retraite bien peu consolée, et la veille même, elle avait subi l'assaut, qu'elle déclare diabolique, d'un doute torturant sur la réalité de sa vocation religieuse, doute dont elle ne fut délivrée qu'après l'avoir confié, avec une humble confusion, à sa maîtresse des novices. Un de ses premiers prédicateurs de retraite, dont elle fit le confident de ses aspirations à la perfection, un religieux très fervent, les traita de téméraires. Le P. Pichon, un autre jésuite, qui l'avait encouragée et semblait devoir lui être un soutien, fut séparée d'elle par son apostolat lointain au Canada. C'est seulement à la retraite de 1892 que la voie de la confiance et de l'amour lui fut ouverte toute large par le P. Alexis, des Récollets de Caen. Est-ce à dire qu'elle navigua dès lors sur mer calme, en pleine lumière? Oh!

nullement. Elle confiait, au terme de sa vie religieuse, l'avoir passée tout entière, pour ainsi dire, dans la sécheresse. Mais elle acceptait courageusement les temps sombres. Loin de se révolter, elle pensait : « Il est doux de servir le bon Dieu dans la nuit et dans l'épreuve : nous n'avons que cette vie pour vivre de foi. » Ou bien elle chantait :

Vivre d'amour, lorsque Jésus sommeille,
C'est le repos sur les flots orageux.
Oh ! ne crains pas, Seigneur, que je t'éveille !
J'attends en paix le rivage des cieux.

Dans la pièce d'où ces vers sont tirés, Thérèse résume bien sa vie profonde, et le titre seul *Vivre d'amour* en révèle le principe animateur. L'Amour miséricordieux du bon Dieu l'a conquise, dès qu'il lui est apparu, c'est-à-dire dès le premier éveil de son âme. Et de la réponse donnée dès lors aux prévenances divines avec sa généreuse spontanéité d'enfant, jamais elle ne s'est dédit. Elle veut, si petite qu'elle se sente, rendre amour pour amour. Elle reconnaît de plus en plus que c'est là sa vocation. Son amour est filial et confiant, comme celui d'un enfant très affectueux. On sait combien elle chérissait son *papa* de la terre. Il lui arriva de dire de son Père céleste *papa le bon Dieu*¹, comme elle disait parfois à la Sainte

1. Le cardinal Touchet, dans son panégyrique du 8 août 1923, a souligné hardiment cette expression.

Vierge *maman* : et, dans sa bouche, ce terme familier n'exprimait que de la tendresse, sans nulle irrévérence. On devine bien que, dans ces conditions, son oraison était tout autre chose qu'une récitation de formules conventionnelles. Elle ne cherche pas dans les livres de belles prières, « toutes plus belles les unes que les autres, dit-elle en souriant à demi. Ne pouvant les réciter toutes, poursuit-elle; et ne sachant lesquelles choisir, je fais comme les enfants qui ne savent pas lire : je dis tout simplement au bon Dieu ce que je veux lui dire, et toujours Il me comprend. Pour moi, la prière c'est un élan du cœur... c'est un cri de reconnaissance et d'amour au milieu de l'épreuve comme au sein de la joie... C'est quelque chose d'élevé, de surnaturel, qui dilate l'âme et l'unit à Dieu. »

Dans son ardent amour n'était-elle jamais portée jusqu'aux degrés supérieurs et proprement mystiques de l'union avec Dieu? Elle n'en parlait guère, ayant toujours été très éloignée de désirer ce qui sort de la simplicité et des voies ordinaires. Mais la contemplation infuse, sorte de mystérieuse prise de contact avec le divin, doit être distinguée nettement, expliquent les théologiens, et des consolations sensibles, et des phénomènes extraordinaires qui peuvent l'accompagner (visions, paroles intérieures, ravissements).

C'est de ces accessoires que Thérèse se souciait peu. Je ne crois pas qu'elle fût dans les mêmes dispositions à l'égard de la contemplation mystique, ni que cette grâce-là lui ait été refusée. Un éminent religieux, qui non seulement lut les manuscrits de la Bienheureuse, mais encore eut avec elle de sérieux entretiens, le P. Godefroy Madelaine, en rend témoignage, et ce témoignage est confirmé par les confidences faites à ses sœurs. Sans parler de *transports d'amour* qu'elle se souvenait d'avoir éprouvés adolescente, elle leur a raconté que durant son noviciat, elle reçut une fois, à la grotte de Sainte-Madeleine, dans le jardin du monastère, des grâces d'ineffable quiétude, qui la firent vivre pendant plusieurs jours comme détachée de la terre. Et plusieurs fois, dans le jardin, à l'heure du grand silence du soir, en été, elle se sentit en un tel recueillement, et si unie au bon Dieu, qu'elle compara elle-même cet état à ce que sainte Thérèse appelle des vols d'esprit. Et peu de temps après son acte d'offrande du 9 juin 1895, il lui arriva au chœur, en commençant l'exercice du chemin de la Croix, de se sentir blessée d'un trait de feu si ardent qu'elle en pensa mourir. Il lui semblait impossible de faire comprendre l'intensité de cette flamme du ciel et sa douceur. Mais, avec sa coutumière et charmante simplicité elle ajoutait aussitôt : « C'est ce que les saints ont éprouvé tant de fois. Moi je ne l'ai

éprouvé que cette seule fois dans toute ma vie, et la sécheresse est revenue. »

Ce que nous connaissons beaucoup mieux de sa vie d'amour, ce sont les fontaines d'eau vive auxquelles, constamment, elle allait l'alimenter et la renouveler. Elle puisait sans cesse à l'Évangile et à l'Eucharistie. Tout ce dont elle avait soif, elle savait le trouver en ces deux sources qu'elle ne séparait pas et qui, vraiment, au fond, communiquent l'une avec l'autre. Elle expérimentait ce qu'enseigne l'abbé Huvelin en de pénétrantes leçons¹, qui l'eussent ravie, je n'en doute pas, que l'on trouve dans l'Eucharistie, devant le saint Sacrement, le commentaire le plus prenant et le plus vivifiant de l'Évangile et des paroles qu'il nous transmet du Christ : « C'est là qu'elles vibrent, c'est là que les choses se lient aux idées, que la réalité profonde agit sur notre cœur. »

Thérèse ne se contentait pas de porter constamment sur son cœur le texte de l'Évangile². Elle avait l'âme toute pénétrée du livre sacré. Elle y cherchait à découvrir, selon son expression, le caractère du bon Dieu. Elle en copiait des passages, pour coordonner les faits d'après les récits divers des Évangélistes. Elle s'affligeait de la diffé-

1. Voir notamment le premier des *Sermons sur l'Eucharistie et sur la Passion*, tome II du recueil intitulé *L'amour de Notre-Seigneur*.

2. Ainsi faisait Sainte Cécile, très aimée de Thérèse.

rence des traductions, et disait que, si elle avait été prêtre, elle aurait appris le grec et l'hébreu, pour connaître exactement la pensée divine, telle qu'elle daigna s'exprimer dans notre langage terrestre. Parmi les quelques livres d'édification qu'elle goûta, on peut signaler, avec ceux de saint Jean de Croix et les *Fondements de la vie spirituelle* du Père Surin, l'ouvrage de ton très simple que le bon M^{re} de Ségur avait intitulé : *La piété et la vie intérieure*. Il expose que le premier moyen de vivre en Jésus c'est la méditation assidue de l'Évangile, que l'Évangile est le miroir divin, où nous devons tous contempler Jésus-Christ. Thérèse comprit, elle qui dans l'histoire de sa vie a écrit : « C'est par-dessus tout l'Évangile qui m'entretient pendant mes oraisons. Là je puise tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. » Dans ses dernières années, c'est là qu'elle cherchait toute la manne substantielle et pure dont elle avait faim.

Avec l'Évangile, et je dirais volontiers à son école, elle apprit à goûter profondément les autres livres de l'Écriture sainte. Et voilà pourquoi elle aima tant la prière liturgique. Dans sa vie spirituelle l'office divin tenait une grande place, faisant à la fois son tourment, à cause du soin scrupuleux qu'elle mettait à le bien réciter, et son bonheur, parce que c'est là qu'elle faisait le plus facilement oraison. Et d'ailleurs, pour y arriver

elle se contentait souvent du *Pater* et de l'*Ave*. « Quelquefois, nous confie-t-elle, lorsque mon esprit est dans une si grande sécheresse que je ne puis en tirer une seule bonne pensée, je récite très lentement un *Pater* ou un *Ave Maria* : ces prières seules me ravissent, elles nourrissent divinement mon âme et lui suffisent¹. »

Avec un profond esprit de foi², elle recourait à la communion aussi souvent qu'elle pouvait. Quotidiennement, penserez-vous, ou à bien peu près. Non pas : alors la communion quotidienne n'était pas généralement permise, même aux Carmélites. A Lisieux spécialement, la Prieure Mère Marie de Gonzague s'y montrait opposée. Thérèse ne put avoir raison de cette résistance, dont elle souffrait, mais au cours de sa dernière maladie elle lui dit : « Ma Mère, quand je serai au ciel, je vous ferai changer d'avis ». C'est ce qui arriva. Si la Bienheureuse avait un tel désir de s'approcher de la table sainte, ce n'est pas qu'elle

1. Voir dans *Le livre des visions et instructions de la B. Angèle de Foligno, seizième pas*, ce qu'elle dit d'une récitation lente et dilatante, de l'*oraison dominicale*.

2. Si vive était sa foi à la Présence du Christ en l'Eucharistie qu'au dire d'une converse, il lui arriva, en un temps où, très passagèrement, les postulantes avaient été autorisées à balayer la chapelle, d'être poussée par un irrésistible élan d'amour, à frapper et s'appuyer la tête au tabernacle en suppliant Jésus de lui répondre. — Son cantique *Vivre d'amour* jaillit d'un seul jet, pendant qu'elle faisait son heure d'adoration devant le Saint Sacrement, le 22 février 1895.

eût coutume d'en rapporter de bien vives satisfactions sensibles. Sans doute, elle pleura de joie en certaines actions de grâces ; mais, dans l'obscurité du chœur, elle en eut beaucoup de si peu consolées que, craignant de les avoir mal faites, elle prenait parfois la résolution de les continuer durant la journée entière. Voici comment elle parle, en toute modestie et toute simplicité, de l'une de ses dernières communions : « C'est comme si on avait mis deux petits enfants ensemble. Les petits enfants ne se disent rien. Pourtant je Lui ai dit quelques petites choses ; mais Il ne m'a pas répondu : sans doute qu'Il dormait ». Avec le sens si juste de la vie spirituelle qu'avait la Bienheureuse, elle réalisait, que l'Eucharistie est bien *le dogme générateur de la piété catholique*, comme disait Gerbet. Elle était avide de communier, non pas pour se contenter personnellement, mais pour être unie davantage au Prêtre par excellence et à son sacrifice, pour que le Christ, prît davantage possession d'elle-même. En son acte d'offrande du 9 juin 1895, elle en arrive à formuler une demande, qui, prise au sens littéral qu'elle lui donnait, est étrangement hardie. « Je ne puis recevoir la sainte communion aussi souvent que je le désire ; mais, Seigneur, n'êtes-vous pas tout-puissant ? Restez en moi, comme au Tabernacle. »

Il me semble que la Bienheureuse trouvait comme un autre sacrement — que les théologiens

me permettent d'employer ce mot sans le prendre en son acception rigoureuse — un sacrement qu'elle était admise à recevoir quotidiennement, celui-là, dans l'immolation, dans la souffrance acceptée. Elle en vint à aimer ce signe sensible de son union et de sa conformité au divin Sacrifié du Calvaire. Son regard intérieur se fixait de plus en plus sur le visage grave et meurtri du Christ de la Passion. Sans doute elle n'était pas devenue insensible à la grâce aimable de l'Enfant Jésus, dont elle se plaisait toujours à fleurir la statue. Mais sa sœur, la Mère Agnès de Jésus, au temps où l'épreuve paternelle brisait leurs cœurs, lui avait appris à se tourner vers la Sainte Face. La leçon fut bien comprise. Thérèse de l'Enfant Jésus voulut que l'on ajoutât à son nom *et de la Sainte Face*. Elle s'associe de plus en plus intimement, et elle participe de tout son effort, aux souffrances du Maître. En nous les rendant comme présentes, n'arrivera-t-elle pas, douce victime innocente, à émouvoir notre égoïste insouciance et notre légèreté? Elle se fait, tant qu'elle peut, à la ressemblance du Christ crucifié, et elle souhaite la garder au ciel, osant demander dans son acte d'offrande, à porter sur son corps ressuscité les stigmates de la Passion. C'est bien en travaillant dans l'esprit de la Bienheureuse — et pourquoi ne pas dire sous son inspiration? — que sa sœur Céline, Sœur Geneviève de la Sainte Face, a res-

titué, avec beaucoup d'art et de piété, d'après les empreintes relevées sur le saint Suaire de Turin, l'image de la Sainte-Face, qui est maintenant en grande vénération au Carmel de Lisieux et dans le monde entier.

Vivre d'amour ne lui parut pas suffisant : elle désira mourir d'amour. C'est une des faveurs singulières qu'elle demande dans son acte d'offrande, daté de la fête de la Trinité (9 juin 1895), et qu'elle porta toujours sur elle, l'ayant placé dans son livre des saints Évangiles. Le texte n'en avait été arrêté qu'après avoir été examiné et très légèrement retouché par un théologien. Mais Thérèse avait reçu de Mère Agnès de Jésus, alors Prieure, la permission de faire cette intime consécration le jour même, où, à la Messe, elle en avait eu l'inspiration. Ayant compris mieux que jamais auparavant combien Jésus désire être aimé, ayant considéré que, de toutes parts, son amour est méconnu et rejeté, elle avait résolu de s'offrir en holocauste à cet Amour miséricordieux. « Aussitôt après ma *donation*¹, vous savez, dit-elle à la Mère Agnès, vous savez les océans de grâces qui vinrent inonder mon âme. » Donation suprême et totale, qu'elle considérait comme un très grand acte ; et que l'on aurait tort de prendre à la légère.

1. De précieuses indulgences viennent d'être accordées à ceux qui récitent cet acte d'offrande, ou simplement sa finale, que voici :

Dieu souvent prend ces choses-là au sérieux, avertit M^{gr} Gay¹. Heureux sans doute, « celui qui livre tout; mais qu'il compte sur des immolations singulières. Ce n'est jamais peu de chose pour une créature que d'être tout à fait dans les mains du Dieu vivant ».

Dix mois ne s'étaient pas écoulés depuis la Trinité 1895 que le Vendredi saint suivant (3 avril 1896), au matin, Thérèse tressaillit d'une joie surnaturelle, se sentant touchée par la mort toute proche, lui semblait-il. Dans sa cellule où elle était remontée à minuit, n'ayant pas obtenu la permission de rester plus longtemps au Tombeau, elle avait souffert cruellement sans rallumer sa petite lampe. A l'aube, s'approchant de la fenêtre, elle vit son mouchoir tout rouge

« Afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme une victime d'holocauste à votre Amour miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne martyre de votre amour, ô mon Dieu!

« Que ce martyre, après m'avoir préparée à paraître devant vous, me fasse enfin mourir, et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrassement de votre miséricordieux amour.

« Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois jusqu'à ce que, les ombres s'étant évanouies, je puisse vous redire mon amour dans un face à face éternel! »

1. *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. III, *De l'abandon à Dieu*.

de sang. « Quelle espérance, s'écrie-t-elle ! J'étais persuadée que mon Bien-Aimé, en ce jour anniversaire de sa mort, me faisait entendre un premier appel, comme un doux et lointain murmure, qui m'annonçait son arrivée. » On la laissa néanmoins pratiquer jusqu'au bout les austerités de la Semaine Sainte, sans aucun ménagement ni soulagement. Elle était en intime et pleine allégresse, pensant au ciel avec une foi si vive et si claire qu'elle avait peine à imaginer qu'il pût y avoir des incroyants, lorsqu'elle entra dans le temps pascal.

En ces jours qui semblaient devoir être lumineux, ce fut la nuit qui envahit son âme, la morne nuit, dont ceux qui ont perdu la foi et l'espérance connaissent la tristesse. Le ciel entrevu s'était voilé à ses yeux. Sa détresse était si profonde, si désespérante, qu'elle n'osait guère en parler, de peur de communiquer son trouble. Et le cycle accoutumé de l'année liturgique se déroulait, les fêtes chères passaient, sans qu'il recommençât à faire clair. Si elle se souvenait de ce qui auparavant la consolait et la soutenait, c'était pour se dire : tout a disparu. Les raisonnements des pires matérialistes s'imposaient à son esprit. Il lui semblait que la pauvre vie humaine s'abîme dans le néant. Si parfois une lueur fugitive perçait les ténèbres, celles-ci n'en devenaient ensuite que plus sombres. Elle éprouva,

vraiment aussi à fond que les esprits les plus incroyants de notre époque positive, cette impression d'irréel, qui, à certaines heures, paraît irrésistible devant le supra-sensible, et que dans l'un de ses graves sonnets, Sully Prudhomme¹ sut bien rendre en ce vers :

Je ne sens rien du tout devant moi, c'est horrible.

En butte à ce rude assaut prolongé, on peut dire de Thérèse, qu'elle sut *tenir*, en donnant au mot le sens qu'il eut pour les héroïques défenseurs de Verdun en 1916. Se souvenant évidemment de l'exemple donné jadis par saint Vincent de Paul, tenté lui aussi contre la foi, un sage directeur lui conseilla de porter sur elle le *Credo* tracé de sa main. C'est ce qu'elle s'empressa de faire, écrivant le texte de son propre sang, à la fin du petit exemplaire des Évangiles qu'elle gardait constamment sur son cœur. Et elle multiplia les actes de foi, disant, à l'été 1897, en avoir prononcé plus depuis un an que durant toute sa vie. A l'extérieur, son aimable charité ne fléchissait pas. Jamais, au témoignage de l'une de ses sœurs, elle ne fut plus céleste qu'en ce temps où le ciel lui était caché. Ses poésies ne trahissaient pas sa détresse intérieure. A mesure que l'épreuve s'appesantit, la patiente s'humilia da-

1. Dans *Les Épreuves* (1866), *La Prière*.

vantage, disant à son divin Soleil : « J'accepte d'être transie de froid... je suis heureuse de me sentir petite et faible en votre présence. » Et davantage aussi elle priait, compatissante, pour les incrédules¹, en la compagnie desquels elle acceptait de manger, tant qu'il plairait au Seigneur, ce pain amer. Sans faire face à l'adversaire, sans entrer en controverse, elle se tournait et courait vers son Jésus. Elle s'attachait de tout son amour au Dieu fait homme. Dieu pur esprit, c'est la vérité sans doute, mais qui facilement, aux pauvres têtes que nous sommes, donnerait le vertige. J'imagine que c'est au cours de cette dure épreuve que Thérèse dut surtout le sentir; et elle concluait : « Oh ! comme Il a bien fait de se faire homme ! »

V

De nos jours on prête, non sans raison, quelque attention aux songes, comme indices révélateurs d'une personnalité, de ses tendances intimes et profondes. Voici quelques-uns des rêves que Thérèse raconte avoir rêvés au Carmel.

1. Elle disait à sa sœur Pauline : J'offre ces peines bien grandes pour obtenir les lumières de la foi aux pauvres incrédules et pour tous ceux qui s'éloignent des croyances de l'Église.

Le 5 décembre 1891 était morte, on s'en souvient peut-être ¹, la vénérée Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, admirable d'humilité et de douce charité, la véritable fondatrice du Carmel de Lisieux. Peu de nuits après, Thérèse endormie la vit revenir. Elle distribuait aux unes et aux autres de menus objets lui ayant appartenu. Arrivant à moi, rapporte la Bienheureuse, « ses mains étaient vides. Me regardant alors avec tendresse elle me dit par trois fois : A vous je laisse mon cœur ».

A l'aube d'une journée de printemps, le 10 mai 1896, c'est-à-dire au temps où pour elle le ciel s'était déjà voilé, elle se vit, en son sommeil, se promenant avec la Prieure dans une galerie. Arrivèrent trois Carmélites, venant du ciel, revêtues de leurs manteaux et voilées. L'une d'elles qui soulevant son voile, en couvrit la rêveuse, n'était autre que la Vénérable Anne de Jésus, considérée, de son vivant, comme la plus éminente collaboratrice de la grande sainte d'Avila et que Bérulle fut fier de ramener en France pour y implanter le nouvel ordre religieux. Thérèse ne cache pas que cette Vénérable lui était jusqu'alors peu connue et presque indifférente. Quelle joie donc de se voir comblée de ses caresses ! « O ma Mère, osa-t-elle lui demander, dites-moi si le

1. Voir chap. II, p. 64.

bon Dieu me laissera longtemps sur la terre. Viendra-t-il bientôt me chercher? — Oui, bientôt. — Ma Mère, ajoutai-je, dites-moi si le bon Dieu ne me demande pas autre chose que mes pauvres petites actions et mes désirs. — Le bon Dieu ne demande rien autre chose de vous, me dit-elle; il est content, très content... — Je me souvins de mes sœurs, et je voulus demander quelques grâces pour elles. Hélas! je m'éveillai. »

Un dernier rêve qu'elle fit le 4 août 1897, bien malade et s'étant assoupie un instant pendant l'oraison, ne convient-il point assez à une vaillante petite sœur de Jeanne d'Arc? On manquait de soldats dans une guerre contre les Prussiens. Ordre est donné à Thérèse de s'y rendre. Elle répond qu'elle aurait bien préféré que ce fût pour une guerre sainte, et elle part tout de même. Et commentant ce songe elle ajoutait : « Quel bonheur j'aurais eu, au temps des croisades, à combattre contre les hérétiques! Allez, je n'aurais pas eu peur... Est-ce possible que je meure dans un lit! »

Mais d'habitude, elle avait des rêves beaucoup plus simples. Elle avoue même, avec candeur, qu'il lui semble surprenant que, pensant toute la journée au bon Dieu, elle ne s'en occupe pas davantage pendant son sommeil. « Ordinairement, dit-elle, je rêve les bois, les fleurs, les

ruisseaux et la mer. Presque toujours, je vois de jolis petits enfants, j'attrape des papillons et des oiseaux comme jamais je n'en ai vu. »

De la vie de Thérèse de l'Enfant Jésus au Carmel il y a certes bien autre chose à retenir que ces derniers petits traits. Mais ceux-ci ne sont pas en discordance avec le reste : au contraire.

CHAPITRE IV

LE DÉPART D'ICI-BAS

La lyre en expirant jette un son plus sublime,
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière...

Ces vers célèbres de Lamartine furent-ils de ceux que M. Martin se plaisait à réciter, et au début de l'été 1897, les sœurs de Thérèse s'en souvinrent-elles ? Je ne sais ; mais pour Thérèse, il est sûr qu'elle accueillait la mort en toute modestie, sans nul souci de briller ni de paraître sublime. La Mère Agnès de Jésus lui ayant suggéré que ce serait bien de dire au docteur qui la soignait quelques paroles propres à l'édifier, « Ah ! répondit-elle, ce n'est pas ma manière à moi. Que le docteur pense ce qu'il voudra : je n'aime que la simplicité, j'ai horreur du contraire. »

Il n'y avait plus moyen depuis Pâques (18 avril) de se faire d'illusions sur son état. Manifeste-

ment elle était en partance pour l'autre vie. Le Carême, dont les austérités ne furent atténuées pour elle qu'à la fin, avait achevé de l'épuiser. La toux et la fièvre accusaient les progrès de la phtisie, contre laquelle on essayait vainement de lutter par un traitement énergique et pénible. La malade souffrait beaucoup. Le 18 mai, elle fut déchargée de tout emploi. Le 4 juin, elle fit ses adieux à ses trois sœurs, s'excusant d'avoir pu les peiner par son abattement des jours précédents, leur disant combien elle était heureuse de mourir bientôt, mais qu'il ne fallait pas compter sur la belle mort qu'elle voudrait pourtant bien avoir, pour leur faire plaisir.

Le jour de la Pentecôte (6 juin), elle communie, et elle pleure de joie, comme au jour de sa Première Communion. L'aumônier, à qui elle parle de son épreuve persistante contre la foi, est peu consolant, et lui dit que c'est très dangereux. Le lendemain, soutenue par sa sœur Pauline, elle se promène au jardin, et la vue d'une poule blanche, abritant ses poussins sous ses ailes, l'émeut aux larmes. C'est qu'elle pensait, explique-t-elle, plus tard, que le bon Dieu a pris ce terme de comparaison pour nous faire comprendre sa tendresse : « Toute ma vie, c'est cela qu'Il a fait pour moi : Il m'a entièrement cachée sous ses ailes ». Mais juin est le temps de la splendeur des roses que Thérèse aimait. Le 9 de ce mois-là, elle

semble les adopter comme ses fleurs à elle, en des paroles qui n'ont pas été oubliées et qui alors purent paraître bien hardies. Sa sœur aînée Marie lui ayant dit : « Quelle peine nous aurons après votre mort ! — Oh ! non, reprit-elle, vous verrez : ce sera comme une pluie de roses ».

Que de bien peut faire à ceux qui ont à porter une tristesse fille de leurs fautes le langage qu'elle tint le 3 juillet ! « Quand j'ai commis une faute qui me rend triste, je sais bien que cette tristesse est la conséquence de mon infidélité. Mais croyez-vous que j'en reste là ? Oh ! non, pas si sotté. Je m'empresse de dire au bon Dieu : Mon Dieu, ce sentiment de tristesse, je l'ai mérité ; mais laissez-moi vous l'offrir tout de même, comme une épreuve que vous m'envoyez par amour. Je regrette mon péché, mais je suis contente d'avoir cette souffrance à vous offrir. »

Nouveaux crachements de sang le 6 et le 7 juillet. Le 8 au soir, on la descendit à l'infirmérie. Elle avait désiré, afin de moins déranger par sa toux, rester le plus longtemps possible dans sa cellule. Bien que ses souffrances fussent très vives, elle demeurait aimable. Comme on la remerciait de ses gracieuses paroles, elle répondait : « Mes petites sœurs, je vous offre mes petits fruits de joie, tels que le bon Dieu me les donne ». Mais son état était devenu si grave que l'on parlait de lui administrer l'Extrême-Onction.

Thérèse avait terminé, au commencement de juillet, le dernier cahier¹ écrit par elle de son histoire, y travaillant parfois au jardin, dans le fauteuil roulant de malade qui venait de son père. Mais elle devait encore, sinon en tracer, du moins en dicter un autre, non certes le moins beau. La Providence en effet, ayant permis que la Bienheureuse fût entourée de trois de ses sœurs, avait ménagé de fidèles dépositaires à ses enseignements suprêmes. Elle inspira même à la Mère Agnès de Jésus de les noter pieusement, au fur et à mesure qu'ils étaient donnés par la mourante. On sent tout le prix de ces *ultima verba*.

10 juillet. — « Si mon âme n'était pas remplie par l'abandon à la volonté du bon Dieu, s'il fallait qu'elle se laissât submerger par les sentiments de joie ou de tristesse qui se succèdent si vite sur la terre, ce serait un flot de douleur bien amer. Mais ces alternatives ne touchent que la surface

1. Son état d'âme, devant la mort toute proche, s'y dévoile en pleine candeur. « Il me semble, écrit-elle, qu'à présent rien ne m'empêche plus de m'envoler... Je n'ai plus de grands désirs, si ce n'est celui d'aimer jusqu'à mourir d'amour ». Elle a l'émouvante bonté de remercier, pour les soins qu'elle dit lui être prodigués pendant sa maladie, la Mère Prieure. « Aucun remède, continue-t-elle, ne vous semble trop cher... S'il ne réussit pas, sans vous lasser, vous essayez autre chose. Lorsque je vais en récréation, quelle attention ne faites-vous pas à me mettre à l'abri des moindres courants d'air! »

de mon âme. Ah! ce sont pourtant de grandes épreuves ».

11 juillet. — Quelle juste et large idée elle donne de cette Communion des Saints à laquelle il lui plaisait souvent de penser! « Comme une mère est fière de ses enfants, ainsi le serons-nous les uns des autres, sans la moindre jalousie. » On lui demandait : Le bon Dieu vous a favorisée; que pensez-vous de cette prédilection? elle répondait : « Je pense que l'Esprit de Dieu souffle où Il veut. » Comme on lui avait parlé du bien que ferait le manuscrit de sa Vie, elle disait : « On verra bien que tout vient du bon Dieu... On pourrait croire que c'est parce que je n'ai pas péché que j'ai une confiance si grande dans le bon Dieu. Dites bien, ma Mère, que si j'avais commis tous les crimes possibles j'aurais toujours la même confiance, je sentirais que cette multitude d'offenses serait comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent. Vous raconterez l'histoire de la pécheresse, les âmes comprendront¹... » — Et cependant à ses souffrances physiques s'ajoutait celle de sentir sa foi toujours tristement voilée. Afin de consoler

1. Elle a raconté dans son *Histoire* (chap. x, *in fine*) la légende de cette pécheresse publique qui, convertie par un saint Père, se mit en route pour le désert, afin d'y faire pénitence. La première nuit du voyage, elle mourut brisée de repentir et d'amour. Et le solitaire vit les anges porter son âme au sein de Dieu.

sa peine elle se mit à se réciter à elle-même une strophe de sa poésie du mois de mai précédent : *Pourquoi je t'aime, ô Marie*, une strophe, bien émouvante alors à entendre :

Puisque le Roi des Cieux a voulu que sa Mère
Fût soumise à la nuit, à l'angoisse du cœur,
Alors, c'est donc un bien de souffrir sur la terre!
Oui, souffrir en aimant c'est le plus pur bonheur.
Tout ce qu'il m'a donné Jésus peut le reprendre :
Dis-lui de ne jamais se gêner avec moi.
Il peut bien se cacher ; je consens à l'attendre
Jusqu'au jour sans couchant où s'éteindra ma foi.

12 juillet. — Pourquoi ce jour-là fit-il vibrer particulièrement son âme de poète ? Je ne sais. Elle se récita une strophe, tirée d'une pièce composée pour sa sœur Céline :

Rappelle-toi que ta volonté sainte
Est mon repos, mon unique bonheur,

et pour sa communion prochaine elle composa quelques vers sur ce thème : *Viens en mon cœur*. Et elle eut des paroles incubliables. — Vous nous regarderez d'en haut, lui disait-on. — « Non, répondit-elle, je descendrai. » Ayant entendu les sons lointains d'une musique, elle en éprouva un sentiment passager de joie, songeant que bientôt elle écouterait d'incomparables mélodies. Mais ce n'était pas l'attente de ces bonheurs-

là qui qui l'attirait au ciel. « Une seule attente, déclarait-elle, fait battre mon cœur ; c'est l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner. Je pense à tout le bien que je voudrais faire après ma mort ; faire baptiser les petits enfants¹, aider les prêtres, les missionnaires, toute l'Église. » Elle disait encore : « Je reste toujours, au fond, dans une paix profonde, que rien ne peut troubler ». — Ou bien, constatant son extrême amaigrissement : « Oh ! que j'éprouve de joie à me voir me détruire ! »

De ceux qu'elle aime particulièrement et qui ne sont pas à ses côtés, elle veut du moins prendre gracieusement congé, et du 13 au 17 juillet elle écrit quatre lettres d'adieu.

Le 13 juillet, c'est à l'un de ses frères spirituels, le P. Bellière, qu'elle exhorte à se jeter confiant, dans les bras du Sauveur. « Ah ! mon frère, explique-t-elle, que la bonté et l'amour miséricordieux du Cœur de Jésus sont peu connus ! Il est vrai que, pour jouir de ces trésors, il faut s'humilier, reconnaître son néant, et voilà ce que beaucoup d'âmes ne veulent pas faire. » Pleine de sollicitude pour lui, elle lui écrira encore le 26 juillet et le 14 août², disant dans son dernier billet : « Je ne meurs pas, j'entre dans la vie ».

1. Ce vœu, s'est, maintes fois, réalisé, au témoignage des missionnaires, particulièrement à Madagascar.

2. On trouvera ces lettres dans *Histoire d'une âme*, p. 371 et 373.

Ce sont des pages bien expressives que, le 14 juillet ¹, elle adresse au P. Roulland. « Quand vous recevrez cette lettre, y lit-on, sans doute j'aurai quitté la terre... Je compte bien ne pas rester inactive au Ciel. Mon désir est de travailler pour l'Église et pour les âmes... Les Anges ne sont-ils pas continuellement occupés de nous, sans jamais cesser de voir la Face divine? Pourquoi Jésus ne me permettrait-il pas de les imiter?... Mon frère, vous voyez que, si je quitte déjà le champ de bataille, ce n'est pas avec le désir égoïste de me reposer... Ce qui m'attire dans la patrie des cieux, c'est l'appel du Seigneur; c'est l'espoir de L'aimer enfin comme je L'ai tant désiré, et la pensée que je pourrai Le faire aimer d'une multitude d'âmes qui Le béniront éternellement. »

Le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, un jeune prêtre célébrant sa première messe au monastère, c'est en passant par des cloîtres jonchés de roses effeuillées et de fleurs des champs qu'il porta le Viatique à la petite patiente. Celle-ci, pour son action de grâces, avait choisi dans son cantique *Vivre d'amour* et fit chanter par sa cousine Sœur Marie de l'Eucharistie une strophe qui commence ainsi :

Mourir d'amour est un bien doux martyre,
Et c'est celui que je voudrais souffrir...

1. L'*Histoire d'une âme...*, p. 367, lettre IV^e, en donne, semble-t-il, un fragment.

« Le bon Jésus a dû parfaitement entendre et comprendre ce que j'attends de Lui », écrit-elle le jour même, en un billet très tendre ¹, adressé à son oncle et à sa tante Guérin. « Mes sœurs, continue-t-elle, vous ont parlé de ma gaieté. C'est vrai que je suis comme un pinson, excepté quand j'ai la fièvre. Heureusement elle ne vient ordinairement me visiter que le soir, à l'heure où les pinsons sommeillent, la tête cachée sous l'aile. Je ne serais pas si gaie que je suis, si le bon Dieu ne me montrait que la seule joie sur la terre c'est d'accomplir sa volonté... A Dieu, mes chers Parents, je ne vous dirai qu'au ciel mon affection. Tant que je traînerai, mon crayon ne pourra vous la traduire. »

Le 17 juillet elle écrit à sa sœur la Visitandine une lettre qui se termine ainsi : « Je voudrais que la pensée de mon entrée au ciel te remplisse de joie... je pourrai plus que jamais te prouver ma tendresse... Pour l'éternité je resterai — ta toute petite sœur — Thérèse de l'Enfant Jésus. »

Entre temps, elle donne, en causant avec candeur, d'admirables enseignements sur la Communion des Saints, qui la fait penser à une petite histoire de couvent. Un jour que Sœur Marie de l'Eucharistie devait allumer les cierges pour une

1. J'en ai déjà cité quelques lignes, voir chap. III, p. 101.

procession, elle cherchait en vain des allumettes. Elle finit par prendre un peu de feu à la petite lampe qui brûlait devant les reliques, lampe à demi éteinte, mais d'où vint pourtant la lumière de tous les cierges : « Il en est de même, disait Thérèse, pour la Communion des Saints. Souvent, sans le savoir, les grâces et les lumières que nous recevons sont dues à une âme cachée... Dieu veut que les Saints se communiquent les uns aux autres la grâce... afin qu'au ciel ils s'aiment d'un amour bien plus grand encore que celui de la famille... Une toute petite étincelle pourra faire naître de grandes lumières... Au ciel, on ne rencontrera pas de regards indifférents, parce que tous les élus reconnaîtront qu'ils se doivent entre eux les grâces qui leur ont mérité la couronne. »

Comme elle prend conscience de sa mission ! Elle a une voie à enseigner aux âmes : « la voie de l'enfance spirituelle, le chemin de la confiance et du total abandon. Je veux leur dire, déclare-t-elle, qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices... » Le 17 juillet on l'entend dire : « Je sens que je vais entrer dans le repos. Je sens surtout que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voix aux âmes. Si le bon Dieu exauce mes désirs, mon ciel se passera sur la terre

jusqu'à la fin du monde. Oui, je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre... Je ne pourrai jouir de mon repos, tant qu'il y aura des âmes à sauver. Mais lorsque l'Ange aura dit : le temps n'est plus, alors je me reposerai parce que le nombre des élus sera complet et que tous seront entrés dans la joie... Mon cœur tressaille à cette pensée. »

Le 30 juillet, elle reçut l'Extrême-Onction et le Saint Viatique. On s'étonna qu'elle pût endurer encore, pendant des semaines et des semaines, ses tortures croissantes. L'amaigrissement extrême avait, par places, amené des plaies. Des quintes de toux interminables, une soif qui ne pouvait se désaltérer, des crises d'oppression l'épuisaient. Les deux poumons étaient pris. D'atroces douleurs d'intestins se déclarèrent pendant la seconde quinzaine d'août; et, pendant une bonne partie de ce mois, la malade ne reçut la visite d'aucun docteur, le médecin ordinaire étant absent. Et sur son âme, comme fermée aux clartés aimées de la foi, pesaient toujours d'épaisses ténèbres.

« Mes petites sœurs, gémissait-elle le 3 août, s'adressant à ses trois sœurs, priez pour les pauvres malades, à la mort. Si vous saviez ce qui se passe ! Comme il faudrait peu de chose pour perdre patience ! Il faut être charitable pour n'importe lesquels. » Et le même jour elle crayonnait pour

sa sœur Céline ce billet : « Mon Dieu, vous êtes bon pour la petite victime de votre Amour miséricordieux. Maintenant même que vous joignez la souffrance extérieure aux épreuves de mon âme, je ne puis dire : Les angoisses de la mort m'ont environnée ; mais je m'écrie dans ma reconnaissance : Je suis descendue dans la vallée des ombres de la mort, cependant je ne crains aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur. » La fête de la Transfiguration (6 août) fut précédée, pour elle, d'une nuit amère. On avait laissé près de son lit une grande image de la Sainte Face, éclairée par une veilleuse et entourée de fleurs. La mourante fut obsédée, plus violemment qu'elle ne l'avait jamais été, de pensées contre la foi. « Oh ! ma Mère, dit-elle à la Mère Agnès de Jésus, que j'ai été tentée cette nuit ! Mais je n'ai pas cessé de regarder la Sainte Face et de faire des actes de foi ! »

Autour de ce lit de torture, où finissait de s'épurer et se parachevait la sainteté d'une telle auxiliaresse de l'Église, faudrait-il s'étonner que le démon eût manifesté, de quelque manière, son dépit et sa haine ? Je sais bien que cette idée paraîtra fantastique à nombre de mes contemporains, même de ceux qui assistent quelquefois aux Complices, et qui entendent y lire cette leçon : *Adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens, circuit, quærens quem devoret.* Mais Thérèse n'é-

taut pas dans le même état d'esprit¹. Je ne ferais pas honnêtement mon métier de rapporteur, si je dissimulais que, vers la fin d'août, elle eut nettement et l'on eut auprès d'elle, l'impression d'un assaut du diable. La patiente eut conscience d'éprouver son action sensible². Elle disait angoissée : « Oh ! comme il faut prier pour les agonisants ! Si l'on savait... Je crois que le démon a demandé au bon Dieu la permission de me tenter par une extrême souffrance, pour que j'arrive à manquer de patience et de foi. » On sentait du mystérieux autour de soi et l'on crut bon d'allumer un cierge béni³.

Le 19 août, fête de saint Hyacinthe, elle avait

1., Dans une lettre au P. Roulland (1^{er} nov. 1896) elle parle des entraves que le démon a bien pu avoir apportées à sa vocation, « qui ne devait pas, croit-elle, être du goût de ce vilain *privé d'amour*, comme l'appelle notre Sainte-Mère. ».

2. Il en est parlé dans *Histoire d'une âme...* — p. 238-239. Un témoignage bien curieux de l'inimitié du diable contre la Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus a été rendu par un savant et pieux religieux, qui exerça les délicates fonctions d'exorciste, le P. Flamerion, S. J., mort le 31 décembre 1923. Il s'occupa très particulièrement de la sanctification des prêtres. Il ne douta point qu'il ne fût aidé par la Sœur Thérèse, ni que celle-ci ne fût particulièrement odieuse au démon, parce qu'elle lui avait arraché beaucoup d'âmes de prêtres, et que, s'étant faite petite, elle était bien puissante.

3. Il ne convient sans doute pas d'insister sur cette touche de *préter-naturel*. Mais si l'on s'étonnait qu'il fût parlé d'interventions diaboliques plus souvent dans les

fait sa dernière communion et elle l'avait offerte pour l'ancien Carme qui porta ce nom. Sa charité ne se lassait pas plus de donner que la douleur de la crucifier. Elle est à bout de forces et craint de perdre ses idées. Et pourtant elle reste assez elle-même pour baiser tendrement son crucifix, pour reprendre une novice d'une légère négligence, pour raisonner sur sa souffrance passagère. On ne souffre qu'un instant, observe-t-elle. « C'est parce qu'on pense au présent et à l'avenir qu'on se décourage. » Elle garde le même amour du vrai et l'enseigne au besoin. Si on lui dit (5 août) que les anges viendront la chercher, resplendissants de lumière et de beauté, elle répond : « Toutes ces images ne me font aucun bien : je ne puis me nourrir que de la vérité. C'est pour cela que je n'ai jamais désiré de visions. On ne peut voir sur la terre le ciel, les anges tels qu'ils sont. J'aime mieux attendre après ma mort. » Il lui échappe parfois une plainte déchirante d'agneau immolé : « Oh ! si l'on savait ce que j'éprouve ! (19 août). — Oui, mais quelle paix aussi, quelle paix ! » (21 août).

vies de Saints que dans les vies vulgaires, je répondrais : Est-ce tellement inintelligible ? Entre le diable et le commun des hommes il n'y a pas toujours guerre bien déclarée, guerre bien violente. Contre les âmes qui sont en quelque sorte à l'avant-garde de la chrétienté et qui militent ardemment, on comprendrait qu'il s'acharnât davantage, et manifestât sa vive inimitié.

Recueillons encore quelques fragments de ces entretiens *in limine mortis* qui semblent avoir déjà quelque chose de supra-terrestre.

8 août. — « J'ai pensé aujourd'hui à ma vie passée, à l'acte de courage que j'avais fait autrefois à Noël¹... Et la louange adressée à Judith m'est revenue à la mémoire : Vous avez agi avec un courage viril et votre cœur s'est fortifié. Bien des âmes disent : Mais je n'ai pas la force d'accomplir tel sacrifice. Qu'elles fassent des efforts. Le bon Dieu ne refuse jamais la première grâce qui donne le courage d'agir : après cela, le cœur se fortifie, et l'on va de victoire en victoire. »

12 août. — « Je me sens misérable. Ma confiance n'est pas diminuée, au contraire. Et le mot misérable n'est pas juste, car je suis riche de tous les trésors divins. Mais c'est justement pour cela que je m'humilie davantage. Lorsque je pense à toutes les grâces que le bon Dieu m'a faites, je ne me retiens pas de verser des larmes de contrition parfaite. »

15 août. — « Il faudra dire que c'est au fond de mon âme la joie et les transports... Mais cela n'encouragerait pas tant les âmes, si l'on croyait que je n'ai pas beaucoup souffert... Le bon Dieu me donne du courage en proportion de mes souffrances. Je sens que, pour le moment, je ne

1. Voir chap. 1^{er}, p. 52.

pourrais en supporter davantage. Mais je n'ai pas peur, puisque, si elles augmentent Il augmentera mon courage en même temps. »

20 août. — (Elle avait entendu soutenir que la Sainte Vierge n'a pas souffert physiquement.)
« J'ai compris que ce n'était pas vrai, qu'elle avait souffert non seulement de l'âme, mais aussi du corps. Elle a souffert beaucoup, dans les voyages, du froid, de la chaleur, de la fatigue. Elle a jeûné bien des fois. Oui, elle sait ce que c'est que de souffrir :... Ce qui me fait du bien quand je pense à la Sainte-Famille, c'est d'imaginer une vie tout ordinaire. Pas tout ce qu'on nous raconte... Par exemple que l'Enfant-Jésus, après avoir pétri des oiseaux de terre soufflait dessus et leur donnait la vie. Non, le petit Jésus ne faisait pas des miracles inutiles. Alors pourquoi n'ont-ils pas été transportés en Egypte par un miracle qui eût semblé si facile au bon Dieu? En un clin d'œil ils auraient été rendus là. Mais non, tout dans leur vie s'est fait comme dans la nôtre. »

28 août. — Le soir sans doute, montrant par la fenêtre un coin sombre du jardin, elle dit :
« Voyez-vous à côté des marronniers, ce trou noir, où l'on ne distingue plus rien. C'est dans un trou comme cela que je suis pour l'âme et pour le corps... Ah ! oui, quelles ténèbres ! Mais j'y suis dans la paix. »

29 août. — « C'est une souffrance sans inquié-

tude que la mienne. Je suis contente de souffrir, puisque le bon Dieu le veut. »

En dépit de ses souffrances, elle accueille, avec sa gracieuse reconnaissance coutumière, les quelques petites joies qui lui arrivent encore en son dernier mois. Elle dut sourire, et non pas faire mine boudeuse, au gentil rouge-gorge qui, un jour, vint voleter, familier et confiant sur son lit. Le parfum des violettes lui fit plaisir. Elle effeuilla sur son crucifix une de ces roses qu'elle aimait toujours. Des bleuets, les dernières fleurs qu'elle ait reçues, elle tressa deux couronnes qui, jusqu'à sa mort, restèrent aux mains de la statue de la Sainte Vierge. Quelle allégresse, lorsque, le 6 septembre, la Prieure lui apporta des reliques de Théophane Vénard, le missionnaire martyr, pour lequel elle avait tant d'attrait, « un *petit* saint, expliqua-t-elle alors à ses sœurs, de vie tout ordinaire, aimant beaucoup la Sainte Vierge, aimant beaucoup sa famille. » « Moi aussi, continuait-elle, j'aime beaucoup ma famille. Je ne comprends pas les saints qui n'aiment pas leur famille. »

L'automne commença, la saison qui donne aux paysages normands leur suprême beauté. Thérèse n'en devait vivre que huit journées. Autrement émouvantes que les premières feuilles dorées qui tombent, ses paroles se faisaient clair-semées.

24 septembre. — « Mon âme, malgré ses

ténèbres, est dans une paix étonnante. »

25 septembre. — « C'est vrai que je voulais beaucoup souffrir pour le bon Dieu et c'est vrai que je le désire encore. »

28 septembre. — « L'air de la terre me manque. Quand est-ce que le bon Dieu me donnera l'air du ciel ! »

Vers midi, le 29 septembre, elle se tourne vers sa Prieure, avec un profond esprit de foi. Deux mois auparavant (20 juillet), elle a avait confié à la Mère Agnès de Jésus qu'elle était heureuse de mourir entre les bras d'une Supérieure qui lui serait uniquement la représentante du bon Dieu. « Avec vous, a-t-elle expliqué, il y aurait eu un côté humain : j'aime mieux qu'il n'y ait que du divin. » C'est donc à la Mère Marie de Gonzague qu'elle adresse filialement cet appel : « Ma Mère, est-ce l'agonie ? Comment vais-je faire pour mourir ? Jamais je ne vais savoir mourir. » Dans l'après-midi, on l'entend soupirer : « Je n'en puis plus ! Ah ! qu'on prie pour moi ! Si vous saviez... » Et, un peu plus tard : « Oui, mon Dieu, oui je veux bien tout... » Elle touchait à l'heure de la délivrance, que Dieu allait lui accorder le lendemain jeudi 30 septembre.

Succédant à une nuit orageuse, cette journée-là fut grise et de ciel voilé. Au matin, on entendit la malade soupirer : « C'est l'agonie toute pure, sans aucun mélange de consolation. » Les heures

passaient, sans lui apporter le moindre répit. Elle se prit à dire : « Le calice est plein jusqu'au bord!... Oui, mon Dieu tout ce que vous voudrez, mais ayez pitié de moi... ». Et s'adressant à ses sœurs, Marie, Pauline et Céline : « Mes petites sœurs, mes petites sœurs, priez pour moi. Mon Dieu, mon Dieu, que vous êtes bon!... Oh! oui, vous êtes bon, je le sais... »

Vers le milieu de l'après-midi, saisie dans tous ses membres d'étranges douleurs, elle voulut mettre ses bras en croix, posant l'un sur l'épaule de sa sœur Pauline, faisant soutenir l'autre par Céline. Alors trois heures sonnèrent. Il était impossible de ne pas penser au Christ crucifié. Elle dit à la Prieure : « O ma Mère, présentez-moi bien vite à la Sainte Vierge. Préparez-moi à bien mourir. » Et comme la Mère Marie de Gonzague lui disait qu'ayant toujours compris et pratiqué l'humilité elle était toute préparée : « Oui, reprit-elle, il me semble que je n'ai jamais cherché que la vérité. Oui, j'ai compris l'humilité du cœur ». Elle répéta encore : « Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance, c'est bien vrai. » Et fièrement : « Je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour ». Peu après, elle ajoutait : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir, jamais, jamais. Je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eus de sauver des âmes. »

Vers cinq heures, son visage ayant brusquement changé, elle entra en agonie, une cruelle agonie qui devait durer deux heures. Son pauvre corps, ruisselant de sueur, tremblait en un râle déchirant. La communauté ayant été appelée, la mourante l'accueillit d'un sourire gracieux. Et puis, par un autre sourire, d'une inexplicable douceur, elle remercia Céline qui avait mis entre ses lèvres desséchées un petit morceau de glace. Lorsque tinta l'*Angelus* de six heures, elle put encore lever son beau regard sur la statue de la Sainte Vierge. La nuit était tombée. L'état paraissant stationnaire, la Prieure renvoya la communauté. Et la pauvre martyre soupira : « Ma Mère, n'est-ce pas encore l'agonie ? ne vais-je pas mourir ? — Oui, mon enfant, répondit la Mère Marie de Gonzague, c'est l'agonie, mais le bon Dieu veut peut-être la prolonger de quelques heures. — Eh bien, allons, allons, reprit Thérèse avec vaillance, oh ! je ne voudrais pas moins longtemps souffrir. » Et fixant les yeux sur son crucifix : « Oh ! je l'aime ! Mon Dieu je vous aime ! »

Ce furent ses dernières paroles : ce fut son dernier effort. Elle s'affaissa, la tête penchée à droite. Manifestement elle mourait et véritablement elle mourait d'amour.

Alors, de son âme irradiée par le face-à-face avec Dieu, rejaillit sur son visage transfiguré

comme un reflet merveilleux, que toute la communauté, rappelée en hâte, put contempler. Sa tête, s'était relevée. Son teint avait repris fraîcheur. Ses yeux grands ouverts, pénétrés de joie et de paix, regardaient en haut. Ils ne se détournèrent pas, lorsque Sœur Marie de l'Eucharistie, voulant mieux voir, approcha un flambeau. L'extase dura environ le temps de réciter un *Credo*. Et puis, Thérèse, fermant les yeux, expira doucement.

Il était environ sept heures un quart, une heure à laquelle on est ordinairement joyeux au monastère, en pleine récréation. Lorsque l'on meurt après minuit au Carmel, l'appel des religieuses, toutes rentrées dans leurs cellules, est lugubre. Thérèse avait souhaité, par charité sans doute, ne pas attrister ainsi la communauté en mourant la nuit. On eut l'impression que ses vœux étaient exaucés. Et l'on remarqua qu'en cette soirée d'automne les choses elles-mêmes semblaient ne pas rester indifférentes à ce qui venait de se passer dans le modeste cloître. Toute la journée, le temps fut pluvieux ou couvert : ce qui n'empêcha pas une bande d'oiseaux de venir gazouiller joyeusement à la fenêtre de l'infirmerie, tout le temps de l'agonie de la petite sainte. A peine avait-elle expiré que les nuages se dissipèrent dans le ciel rasséréné, où déclinait un mince croissant de lune, et que les étoiles, ses chères étoiles, se mirent à briller.

CHAPITRE V

RAYONNANTE SURVIE

Les funérailles de la Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, le lundi 4 octobre 1897, avaient été simples. Sans doute, à Lisieux, on entendait dire : Il vient de mourir une sainte. Lorsque du vendredi au dimanche soir, à la chapelle, on avait pu la voir, exposée près de la grille du chœur, son visage avait semblé empreint d'une beauté idéale et d'une grâce presque enfantine. Cette impression-là avait été plus vive encore dans le monastère, lors de la levée du corps, à la porte de l'infirmerie. « Je me demandais, rapporte son ancienne Maîtresse des novices, si elle était réellement morte. Elle m'apparaissait tellement vivante que je n'aurais pas été surprise de la voir sourire à son petit Jésus, en passant près de sa statue. Elle avait l'air d'une vierge martyre étendue sur sa châsse. » Mais il n'y eut qu'un modeste cortège, composé surtout d'ecclésiastiques, pour monter au champ des Remouleurs et

accompagner le pauvre cercueil jusqu'à l'enclos, qui, dans le haut du cimetière, venait d'être acheté pour les Carmélites.

Un quart de siècle passe, et ce sont à Rome, le dimanche 29 avril 1923, les pompes de la béatification, auxquelles font suite, l'été suivant, des fêtes irroublables à Lisieux, où affluent les princes de l'Église et les foules. Et dès 1923 l'office d'une petite Française, qui était née en 1873, prend place au Propre du diocèse de Bayeux pour le jour de son départ d'ici-bas (30 septembre). Et nous sommes loin du temps où l'Église admettait les béatifications par acclamation populaire, sans procédure minutieuse. Il est vraiment extraordinaire le rayonnement immédiat par lequel s'achève et s'épanouit sa courte vie d'ici-bas, et vraiment il semble destiné à en illuminer la providentielle signification.

I

On prête volontiers aux Normands une certaine lenteur. Il n'y paraît certes pas dans le cheminement de cette gloire. Dès 1898, est publié le volume qui porte en sous-titre *Histoire d'une âme écrite par elle-même* et dont les rééditions successives, progressivement améliorées et augmentées ¹, dont les traductions en un très grand

1. Ou même abrégées, en édition petit format, sans la

nombre de langues, ont trouvé des centaines de mille de lecteurs. En l'édition primitive, dont la préface, datée du 25 décembre 1897, est écrite par la Prieure d'alors, la Mère Marie de Gonzague, on avait déjà joint à l'autobiographie, à des fragments de correspondance et à des poésies, quelques pages témoignant que la pluie de roses annoncée par la Bienheureuse commençait à tomber. Et depuis lors, les roses n'ont pas cessé, ne cessent pas, de pleuvoir, semées libéralement à travers le monde, fleurissant merveilleusement les âmes de bienfaisante confiance et de joie reconnaissante.

Si les miracles ont valu nombre de lecteurs au livre, il est manifeste, d'autre part, que c'est le livre bien souvent qui a donné l'idée de prier la Bienheureuse. Il a été, humainement parlant, et il paraît devoir rester, son grand moyen d'action. Ceux-là auraient grand tort qui, faisant les renchéris, le dédaigneraient comme une littérature juvénile, propre seulement à édifier quelques pieuses filles. Dès 1902, sa valeur a été reconnue et signalée par l'abbé Henri Bremond¹. Sans doute il n'admire pas tout : il craint les longueurs

correspondance ni les poésies. Cette édition-là, portant en titre *Une rose effeuillée*, est celle qui a obtenu la plus large diffusion.

1. Étude parue d'abord dans la *Revue du clergé français* et qui a pris place dans *L'inquiétude religieuse*, 2^e série, 1909.

qui pourraient cacher aux gens pressés la charmante figure; mais pour *La légende d'argent* qu'il rêve, et où il ne voudrait recueillir que de l'exquis, il demanderait à Thérèse quelques-unes de ses notes intimes et de ses lettres, qui « sont d'une jeunesse, d'une grâce et d'une charité incomparables ». Ce fut certes un esprit délicat et fin que celui d'Élisabeth Leseur (1866-1914), cette chrétienne d'élite, dont les écrits posthumes étendent le discret apostolat et semblent appelés à être si bienfaisants. Or, elle ne cachait pas la vénération profonde et tendre qu'elle avait vouée à la petite Carmélite de Lisieux : elle aimait beaucoup sa vie ¹.

Quant aux miracles, ils se multiplient avec une vraie profusion. Qui aurait attendu, de notre temps, une telle thaumaturge? Continuellement des recueils² se succèdent, d'attestations relatant comme elle vient au secours des diverses formes de la misère humaine. Et tout n'est pas recueilli : on ne retient que ce que l'on a pu vérifier. Je soupçonne que certains lecteurs seront disposés

1. Voir *Lettres sur la souffrance*, p. 45, 46 et 100. — *La vie spirituelle*, p. 437.

2. Le tome VI de la série in-8° intitulée *Pluie de roses* a paru en 1923. — Il y a en outre des volumes spéciaux : *Interventions de la Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus pendant la guerre* (1920). — *Pluie de roses en faveur des missions* (1923).

à se scandaliser presque de cette prodigalité, et aussi du caractère familial de quelques-unes de ces extraordinaires interventions. Pourquoi après tout ? Est-ce tellement en désaccord avec le caractère de l'aimable petite sainte ? Sans doute, on peut préférer les pages qu'elle nous a laissées à ces collections de récits merveilleux. Mais si, de parti pris et en bloc, vous rejetez tout, Pascal vous traiterait mal. « Que je hais, a-t-il écrit dans les *Pensées*, ceux qui font les douteurs de miracles ! »

De cette floraison de miracles, les deux que la Congrégation des Rites a retenus dans l'instruction de la cause de béatification ne sont peut-être pas les plus extraordinaires : guérison d'un séminariste à Lisieux en 1906, guérison d'une religieuse dans les Basses-Pyrénées en 1919 ; mais vérifiés avec un soin particulier, ils sont indiscutables. Et pour une doctrine, pour une sainteté, c'est vraiment une sorte de témoignage transcendant que le miracle¹. Au message et à la sainteté de la petite Thérèse Dieu ne ménage pas ces confirmations-là. Parmi ces interventions merveilleuses, il y en a de si joliment expressives que ce serait dommage de ne pas les retenir, même si ce n'était pas

1. C'est ce que le cardinal Touchet a justement souligné dans l'éloquent panégyrique prononcé à Lisieux le 8 août 1923.

de l'histoire absolument authentiquée. On a dit que parfois la légende est plus vraie que l'histoire, parce qu'elle en traduit librement le sens profond. C'est si souvent par ses fleurs aimées ou par leurs parfums que la Bienheureuse a donné signe de présence et fait sentir sa bienveillance qu'il faut bien citer au moins un fait de cet ordre. C'est en Irlande¹, pendant l'hiver de 1913. Peu après avoir donné le jour à une enfant qui reçoit au baptême les prénoms de la Carmélite de Lisieux, une jeune mère semble perdue. Voici que sa fillette de quatre ans, qui avait prié avec ferveur la Carmélite, apporte sur le lit de la malade six belles fleurs de perce-neige, qui — ô prodige — sont suavement odorantes. Elle raconte les avoir reçues d'une religieuse aux très belles mains, qui est descendue du ciel et qui a promis que sa mère allait guérir. La promesse se réalisa.

Voici une anecdote que ne commémore aucun *ex-voto*, mais qui trouverait bien place dans une nouvelle Légende dorée. Au lendemain de la mort de la Bienheureuse, une des sœurs dont elle s'était le plus occupée, celle qu'elle avait essayé de guérir de son goût excessif pour les larmes, était si triste, si inconsolable, qu'elle ne cessait de pleurer. Elle était occupée, près du

1. Voir ce récit dans *Pluie de roses*, tome III, Appendice (1912).

corps exposé et vénéré, à lui faire toucher des objets pieux. Or voici qu'un chapelet se trouva retenu par les doigts de la morte. Impossible de les faire lâcher. Sœur Marie de la Sainte-Trinité entendait intérieurement Thérèse lui dire : « Tant que vous ne me ferez pas un sourire, je ne vous le rendrai pas. » Et Sœur Marie de la Sainte-Trinité répondait : « Non, j'ai trop de chagrin, j'aime mieux pleurer. » Les minutes s'écoulaient. Les personnes qui attendaient à la grille se demandaient ce qui passait. Mais les doigts de la morte restaient de fer. Et pour que, redevenus souples, ils lâchassent prise, il fallut que la pauvre Sœur se décidât à sourire.

Entre les combattants de la dure et longue guerre déclenchée en août 1914 et une douce Carmélite, on ne voit pas tout de suite qu'il y ait grand rapport : il semble même que tout soit contraste. Et pourtant bien nombreux se voient dans la chapelle de Lisieux des souvenirs militaires, armes, fourragères, galons, décorations variées : nombreux, les ex-voto reconnaissants qui sont dédiés à celle que l'un d'eux appelle *l'ange des combats*. D'autres soldats l'ont invoquée comme leur *petite sœur des tranchées*. Beaucoup ont porté sa médaille¹, qui les a sau-

1. Benoît XV avait permis de frapper ces médailles, non de les bénir. Il ne fallait pas qu'un *culte* lui fût rendu avant d'être autorisé par l'Église.

vegardés. L'un d'eux, témoignant une affectueuse confiance d'enfant, lui écrivait : « Protégez-moi en place de maman qui n'est plus là. » Et nombre de ces prières ont été exaucées. Sans parler des plaies morales pansées et guéries, on pourrait citer à foison des traits comparables à celui de ce blessé, qui non loin de Reims, une nuit de septembre, semblait agoniser baigné dans son sang et abandonné sur le champ de bataille. Ayant appelé Sœur Thérèse à son secours, il la voit venir, compatissante, et tenant un crucifix d'une main ; de l'autre elle le relève. Et lorsqu'après lui avoir souri elle disparaît, le sang a cessé de couler, et le blessé a retrouvé assez de force pour gagner un poste d'ambulance. C'est surtout, comme on pense bien, aux Français et à leurs alliés, spécialement aux Canadiens et aux Irlandais, que sont prodigués de tels bienfaits. Mais un blessé bava-rois n'en est pas exclu. La petite Thérèse a le cœur généreux et bon, comme une Jeanne d'Arc. Elle est active à projeter du surnaturel, de la vaillance et de l'espoir sur l'atroce mêlée, qui massacre tant de vies, et qui risque d'en dégrader tant d'autres dans un bain de barbarie.

Si nombreuses que soient les grâces temporelles obtenues par l'intercession de la Sœur Thérèse, on se doute bien que ce ne sont pas les seules. La liste ne se publie pas de celles qui forment peut-

être la plus belle gerbe de ses bienfaits et qui ne courent aucun risque de favoriser une dévotion utilitaire. Je songe aux âmes qui lui doivent d'avoir été éclairées, relevées, purifiées, rassérénées. Il en est qui, engagées déjà dans la voie de la sainteté, sont montées à sa suite, et comme entraînées par elle, jusqu'aux cimes. On assure qu'elle a suscité ou affermi bien des vocations religieuses. N'est-ce pas à son exemple que plus d'une généreuse victime s'est offerte à l'Amour miséricordieux, notamment au couvent de Lisieux? On n'en peut douter, si l'on parcourt les circulaires rédigées pour être envoyées aux divers monastères du Carmel, après la mort, et de la Mère Marie-Ange de l'Enfant Jésus¹ en 1909, et en 1914 de la Mère Isabelle du Sacré-Cœur, qui porte comme épigraphe : *Je suis l'humble héraut de la Petite Reine*, et en 1915 de la Mère Thérèse de l'Eucharistie, qui fut vraiment conquise par Sœur Thérèse, et, comme elle, passa neuf ans et demi au cloître.

Il semble vraiment que sur l'Eglise, depuis la mort de la Bienheureuse, ait passé, par moments, quelque chose de son esprit et de son action. Les missionnaires, en plusieurs régions, ont eu l'im-

1. Une conquête de la Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus porte comme titre le petit volume qui reproduit cette circulaire. Celles qui sont relatives à Mère Isabelle du Sacré-Cœur et à Mère Thérèse de l'Eucharistie ont aussi été publiées.

pression que leur apostolat était exceptionnellement aidé d'en haut pendant l'année qui a suivi son départ d'ici-bas. En cette même année 1898, l'ostension du Saint Suaire à Turin et la restitution en cliché positif de la mystérieuse empreinte négative qu'il portait sont venues, comme des encouragements providentiels, développer l'une de ses dévotions les plus chères, la dévotion à la Sainte Face. Souvenez-vous encore de ses ardents désirs de communier toute enfant et, de communier quotidiennement : ne dirait-on pas qu'elle a été l'inspiratrice de Pie X dans ses décrets du 20 décembre 1905 et du 8 août 1910, relatifs à la communion très fréquente et à la communion des enfants?

C'est avec une joie manifeste que Pie X, qui mérita si bien le titre de Saint-Père, s'empressa, dès 1910, d'ouvrir le procès de béatification, et en juin 1914 de signer la commission d'introduction de la cause. Benoît XV fut heureux de la poursuivre jusqu'à la proclamation, en août 1921, de l'héroïcité des vertus de la vénérable Servante de Dieu. Et Pie XI a considéré comme une bénédiction de son pontificat commençant de procéder, le 29 avril 1923, à sa solennelle béatification. Vraiment les Papes ne se sont pas fait prier longtemps ¹ pour acquiescer à la voix du peuple

1. Une *chronologie* soigneusement établie de ce *Procès*

acclamant une telle faiseuse de miracles. Vicaires du Christ et ayant charge de parler en son nom, ils ont vite et sans hésitation reconnu sa messagère en l'humble Carmélite.

A Lisieux où si tôt les pèlerins avaient pris l'habitude d'affluer — des 80.000 par an — et de monter au cimetière en émouvantes processions, amenant parfois des malades, dont plusieurs sont revenus guéris de leur visite à la tombe vénérée, l'année 1923 a été marquée par des pompes religieuses sans précédents. De la colline couverte de tombes où modestement, un matin d'automne, en 1897, on avait conduit les dépouilles de la Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, c'est en un cortège triomphal que, le 26 mars, par une belle

de Béatification se trouve en appendice de la lettre pastorale de M^{sr} l'évêque de Bayeux datée du 28 février 1923. — Voici quelques dates marquantes. — 30 février 1910. Lettre de la S. Cong. des Rites autorisant l'évêque de Bayeux à entamer la procédure par la recherche des Écrits de la Servante de Dieu — Août 1910. Première session du *procès informatif*. — 12 décembre 1911. Dernière session de l'instruction de la cause pour le *procès informatif*. — 10 décembre 1912. A Rome, décret d'approbation des Écrits. — 9 juin 1914. Sentence favorable de la S. Cong. des Rites terminant le *procès informatif*. — 10 juin 1914. Pie X donne son *placet* à la sentence de la veille et signe la commission d'introduction de la cause. — Mars 1915. A Bayeux, premières sessions du *procès apostolique*. — 30 octobre 1917. A Bayeux, clôture de l'instruction du *procès apostolique*. — Septembre 1919. A Rome, décret autorisant l'ouverture des débats sur l'héroïcité des vertus avant que 50 ans soient écoulés depuis

journée printanière, le cercueil¹ contenant ses reliques, placé sur un char drapé de blanc, a été ramené à son ancien Carmel. Celui-ci est sensiblement transformé. Mais, agrandie et très enrichie, la chapelle, dans sa blanche nouveauté, garde quelque chose du style de son ancienne façade à quatre colonnes, style xvii^e siècle, et reste dominée par l'ancienne coupole. A droite, dans la chapelle dédiée à la Bienheureuse, celle-ci est représentée en effigie, reposant sur un lit de brocart bleu, dans une grande châsse aux larges panneaux de cristal. Cette effigie contient beaucoup de ses reliques. Il y en a d'autres dans un coffret d'argent, pouvant être placé, pour les processions, dans la châsse de vermeil donnée par les catholiques du Brésil. Un triduum solennel en l'honneur de la Bienheureuse a été présidé par le Cardinal

la mort de la Servante de Dieu. — 14 août 1921. Promulgation du décret d'héroïcité des vertus de la *Vénérable* servante de Dieu. — 11 février 1923. Promulgation de la sentence papale et du décret affirmant la réalité de miracles. — 19 mars 1923. Décret *de tuto* prononçant qu'on peut procéder, en toute sûreté, à la Béatification.

1. Le 6 septembre 1910, en présence de M^{sr} Lemonnier, on avait procédé à une première exhumation. Pour assurer la conservation des précieux restes, on les avait changés de cercueil et placés dans un caveau cimenté à quelques pas de la première tombe. Le 10 août 1897, on procéda à une seconde exhumation suivant les formes canoniques. Les ossements furent déposés dans un coffret de chêne, placé lui-même dans un cercueil de palissandre.

Vico, ponent de sa cause, et préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, à la fin de mai. Un second tri-duum, à l'été, a fait affluer encore plus de pèlerins. Lors de la procession de clôture, le 8 août, à travers les rues où cheminait si modestement, quarante ans plus tôt, la petite Thérèse, ses reliques étaient accompagnées, non seulement de nombreux évêques et abbés mitrés de France, mais du cardinal Bourne, archevêque de Cantorbery, primat d'Angleterre, et du cardinal Dougherty, archevêque de Philadelphie. Et un très grand nombre de maisons étaient enguirlandées de roses dans la vieille ville en fête.

Dès 1922, M. Georges Goyau, chargé, pour la grande *Histoire de la nation française* qu'a entreprise M. G. Hanotaux, de retracer notre *Histoire religieuse*, à grands traits, n'avait pas manqué d'y indiquer que l'un de ces lieux saints de France, vers lesquels, comme à Lourdes et à Montmartre, s'orientent « les grands courants de la ferveur internationale » est maintenant Lisieux, parce que là se trouve « la tombe d'une petite Carmélite, notre contemporaine ».

II

Pourquoi cette rayonnante survie? Quel est donc le sens du message que la Providence semble vouloir mettre en si vive lumière?

Oh! sans doute la Sœur Thérèse ne nous apporte pas plus de révélation nouvelle que de prophéties. Elle n'est pas une visionnaire. Elle ne se réclame ni d'apparitions, ni d'extases. Les états et les voies extraordinaires ne sont ni dans ses habitudes, ni dans ses goûts. Elle n'a rien d'une doctoresse qui professe. Si elle paraît, à certains moments, un peu enseignante, c'est tout à la fin de sa carrière, et parce qu'elle a conscience d'être tenue à remplir un devoir. Même alors on peut dire, et je ne pense pas la diminuer en tenant ce langage, qu'elle *innove moins qu'elle ne renouvelle*. J'ai déjà indiqué ¹, qu'avec saint François de Sales elle me semble en pleine concordance. Il faut en dire autant de saint Alphonse de Liguori, si fervent à prêcher la piété Eucharistique et l'abandon confiant à Dieu ². Cette conformité est d'autant plus significative que je ne sache pas que la Bienheureuse ait beaucoup lu ni l'un ni l'autre de ces maîtres dont l'Église a hautement proclamé la sûreté de doctrine.

Lorsque la Bienheureuse parle de la petite

1. Voir *Introduction*, p. 13 et 14.

2. On pourra s'en convaincre en lisant l'ouvrage savant et pieux que Dom Lehodey, abbé de la Trappe de Bricquebec (Manche), vient de publier sous ce titre : *Le saint abandon* (1919). Il n'a garde d'y oublier Thérèse de l'Enfant Jésus. Il ne s'étonne pas, et il aide à comprendre, qu'elle soit devenue « la grande thaumaturge de nos jours ».

voie d'enfance, ou bien de l'ascenseur¹ par lequel elle invite gentiment les âmes simples à se laisser porter, il faut s'attacher aux choses plus qu'aux mots. En ceux-ci, plus ou moins ingénieux, qui peuvent plaire plus ou moins, il n'est pas difficile de saisir ce qu'ils veulent dire et ce qu'il importe de recueillir. La leçon qu'elle est si désireuse de transmettre à toutes les âmes de bonne volonté, est de se tenir bien humble devant le bon Dieu, et de l'aimer d'un amour très confiant. Or n'est-ce pas le fond même du christianisme, comme l'enseignait l'abbé Huvelin, cette *humilité aimante*?

Lorsque l'on cherche Dieu et que l'on essaie de se mettre en sa présence, le vrai c'est de se voir comme un tout petit enfant. Thérèse aime le vrai, à un degré rare. Avec son bon sens et sa droiture, elle aperçoit mieux que personne dans quelle attitude fausse et intenable se mettent, et combien doivent offenser le souverain Maître, ceux qui, en face de Lui, font les fiers et les suffisants. A ceux-là le Christ annonce dans l'Évangile qu'il n'ouvrira pas le royaume des cieux. C'est à l'humilité qu'Il est accueillant. Lorsque Thérèse

1. Voir *Histoire d'une âme*, chap. ix. « Je voudrais trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus... Je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection. » Cet ascenseur n'est autre que l'amour humble et confiant. « L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'à Vous, ce sont vos bras, ô Jésus. »

en parle, elle rappelle vraiment Angèle de Foligno, si fine à distinguer de la fausse humilité qui cache la miséricorde et enlève tout espoir, « la vraie, qui écrase l'âme sous la bonté divine sentie ¹ », la Bienheureuse Angèle, qui à la louange de celle-ci consacre l'un des plus beaux chapitres ² du *Livre* de ses *visions* et y célèbre nommément l'esprit d'enfance, faiseur de paix, souverain antidote contre l'enflure de la science et du sens propre, contre la lourdeur de l'homme qui dispute.

Si les saints sont tellement pénétrés de cette humilité, comment les pécheurs ne sentiraient-ils pas qu'ils ont plus de raisons encore de s'y plonger? A ces pécheurs, dont Thérèse, miséricordieuse comme son divin Seigneur, a tant de souci, elle tient à certifier que la confiance aussi est ouverte. « Ce n'est pas, écrit-elle ³, parce que j'ai été préservée du péché mortel que je m'élève à Dieu par la confiance et l'amour... Quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance. J'irais, le cœur brisé, me jeter dans les bras de mon Sauveur... Je sais à

1. *Livre des visions et instructions*, traduction Ernest Hello, 18^e pas.

2. Le LXIII^e chapitre.

3. *Histoire*. Chap. x. — Même idée, exprimée presque dans les mêmes termes en causant avec ses sœurs le 11 juillet 1897.
— Voir chap. iv.

quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. Je sais que toute cette multitude d'offenses s'abîmerait en un clin d'œil, comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent ». Les pécheurs, la petite Thérèse ne leur a-t-elle pas fait une délicate charité, en choisissant pour devise, pour *leitmotiv*, des paroles qu'ils peuvent répéter à leur tour, et qui prennent même, pour eux pardonnés, un sens plus poignant : *Misericordias Domini in æternum cantabo.*² Elle avait trop contemplé la grâce de l'Enfant Jésus et la douloureuse majesté de la Sainte Face, pour ne pas croire profondément, pour ne pas être pressée de faire croire, à l'immense générosité de l'Amour divin.

De qui Thérèse apprit-elle à voir et à mettre en un tel relief ces vérités-là? Sans doute, elle les a rencontrées, çà et là, dans les quelques auteurs spirituels qu'elle a lus. Pourtant ne cherchez pas tel ou tel qui l'aurait endoctrinée. C'était, non pas une livresque, mais une méditative et une orante, continuellement attentive au divin. Son vrai inspirateur, celui dont elle recueillit et voulut transmettre les directions, n'était-il pas cet Esprit-Saint, à qui elle avait ouvert toute grande son âme d'enfant le jour de sa confirmation? Et alors si, dans ses alentours, en des âmes que l'on peut bien dire conduites elles aussi par le même Esprit, on perçoit comme des échos de la même leçon, comment s'étonner de ces

concordances? On devait s'y attendre, et c'est à titre d'exemples que j'en noterai quelques-unes.

M^{gr} Gay paraît bien avoir été le plus grand écrivain mystique de la France du xix^e siècle. Il y a fait revivre un peu de saint François de Sales. La Sœur Thérèse ne connaissait pas ses ouvrages, pas même son traité magistral et très lu *De la vie et des vertus chrétiennes*. Mais on devine combien elle eût goûté, dans le livre *De l'abandon à Dieu*, des lignes comme celles-ci : « La sainte enfance spirituelle. Oh ! que cela est parfait !... Rien n'immole tant l'homme que d'être sincèrement et paisiblement petit. L'orgueil est le premier des péchés capitaux... L'esprit d'enfance le tue bien plus sûrement que l'esprit de pénitence... L'enfance, l'abandon par là même, c'est la grâce propre du christianisme. » L'une de ses lettres de direction spirituelle, datée de février 1862¹, semble vraiment, lorsque l'on songe à la Bienheureuse qui devait naître une dizaine d'années plus tard, avoir quelque chose de prophétique. Il écrit à sa correspondante, qui sent de l'attrait pour la dévotion à l'Enfant Jésus : « Il faut tâcher, par amour pour ce Saint Enfant, de devenir, comme Lui, humble, douce, patiente, docile, abandonnée, cachée au dehors... Cette grâce d'enfance travaille un grand nombre

1. Voir *Lettres de direction spirituelle*, 1^{re} série (1903).

d'âmes, et je ne serais pas surpris que Dieu préparât dans l'Église une nouvelle floraison de cette magnifique dévotion, qui a déjà produit tant de bien au xvii^e siècle¹. Il n'y a pas un des vices de notre temps dont elle ne soit la contradiction, et, partant, il n'y a pas un de nos maux dont elle ne contienne le remède. »

Le simple prêtre, qui, sans se soucier de faire œuvre littéraire, dont il était supérieurement capable, sans rechercher de chaire retentissante, aura été, en la seconde moitié du xix^e siècle, l'une des plus hautes et plus originales figures de l'Église de France, l'abbé Huvelin, n'a certainement pas été connu de la petite Thérèse, et je n'ai pu trouver la preuve qu'il ait lu l'histoire de celle-ci. Donc entre ces deux hautes âmes, nulle influence directe, nulle réaction de l'une sur l'autre. Pourtant, en dépit de différences manifestes, je suis frappé de foncières concordan-
ces. Le directeur, de la bouche duquel on recueillait un mot d'ordre comme celui-ci : *Tenez-vous bien humble et confiant*, donnait en somme la leçon même que la Carmélite de Lisieux cherchait le plus à répandre. Lorsqu'il fit pendant deux années (1884-1886) un incomparable cours de morale à ses chers jeunes gens, il les introduisait à la vie chrétienne en consacrant de nom-

1. Voir *Introduction*, p. 11.

breux entretiens, avec insistance, à l'humilité. Dans ce que ses amis ont pu garder de ses pénétrantes instructions, et qui a été publié sous ce titre *L'Amour de Notre-Seigneur*¹, tout se ramène et conduit à l'amour humble et confiant. Noterai-je que ce grand serviteur et cette grande servante de Dieu, se sont obstinés tous deux, par des voies diverses, à la poursuite de la même brebis égarée, je veux parler de celui qui fut le Père Hyacinthe? J'aime mieux accuser la presque identité de leurs dernières paroles. La Bienheureuse a dit en expirant : « *Mon Dieu je vous aime!* » et l'abbé Huvelin, en rendant son âme à Dieu, le 10 juillet 1910 : « *Amabo nunquam satis.* »

Le titre seul *Piété confiante*², donné au premier ouvrage de religion que l'on ait publié de l'abbé Henri de Tourville, invite à rechercher si cet esprit vigoureux et original, bien plus sacerdotal au fond que ne supposent ceux qui le connaissent seulement par ses travaux de science sociale, ne se trouverait pas d'accord, sur certains points, avec la Carmélite sa compatriote normande. Ceux qui feront cette recherche ne seront pas déçus. Ils seront particulièrement frappés d'une

1. Deux vol. in-16. Librairie Gabalda, 1922.

2. Ce volume parut en 1905, deux années après la mort (5 mars 1903) de l'auteur de ces lettres de direction, qui n'étaient nullement destinées au public.

lettre écrite en janvier 1883, au moment donc où Thérèse eut ses dix ans. « Une parfaite simplicité et naïveté intérieures, y lit-on, nous mettent immédiatement en rapport avec Dieu, sans embarras aucun. Ainsi sont les enfants devant les grands personnages... Usons de plus en plus, à l'intérieur de notre âme, de cette simplicité enfantine et de cette naïveté heureuse, que le Seigneur nous demande et nous commande. » Il ne faut pas, dans cette voie, se laisser arrêter par ses imperfections et ses méfaits. « Ce sont précisément nos imperfections et nos méfaits qui nous rendent plus nécessaire de nous faire enfants... Qui se fait enfant se fait pardonner. Une petite gracieuseté enfantine et une vraie simplicité de pauvre petit ont bientôt effacé beaucoup de malice auprès d'un père. »... L'éditeur¹ des lettres intitulées *Piété confiante*, prépare un autre recueil de pages religieuses de son éminent ami. On y remarquera que le premier des traits que relève l'abbé de Tourville dans la physionomie du Christ, c'est sa simplicité, sa ravissante simplicité. Il explique que, de notre temps, les complications de la vie sociale font apprécier et désirer davantage la simplification de bien des choses. C'est un Dieu simple que

1. M. l'abbé Félix Klein, qui en a donné la primeur au *Correspondant*, 25 décembre 1923.

nous recherchons. « Aujourd'hui, où on a tant besoin de ce retour à la simplicité religieuse, on ne peut plus communément goûter d'autre lecture pieuse que celle de l'Évangile, que celle de la Vie de Notre-Seigneur. » Combien de telles lignes auraient plu à Thérèse !

Faut-il considérer la Bienheureuse comme une étoile absolument isolée en son temps ? Ne peut-on découvrir, en ses alentours, comme des astres plus ou moins visibles de la même constellation, d'autres âmes ferventes, brûlant du même feu ? Sans redouter de faire tort à sa gloire, j'en citerai quelques-unes, persuadé qu'entre les saints du Ciel il n'y a jamais la moindre jalousie, même s'il pouvait s'en glisser quelque ombre entre leurs dévots sur la terre. Il paraît présumable que le souffle qui a porté si haut notre Bienheureuse a passé sur d'autres Carmels que celui de Lisieux. Celui de Dijon avec Sœur Élisabeth de la Trinité (1860-1906) et celui de Pontoise avec Sœur Marie-Angélique de Jésus (1893-1919) ne permettent pas d'en douter. Comment ne rien dire de cette aspirante au Carmel, qui monta si haut et comme d'un vol d'aigle dans son union avec la Trinité, de cette *Consummata* comme on l'appelle dans les fragments que l'on nous a livrés¹ du journal de ses ascensions spirituelles ?

1. Introduction par le P. Plus. (Toulouse, 1921.) — *Consummata* était morte le 22 juin 1918, à vingt-neuf ans.

Coutumière des états mystiques, elle est sans doute assez différente de la petite Thérèse; mais elle manifeste le même souci de continuer, en l'autre monde, à propager dans celui-ci l'amour du bon Dieu, comme si le Saint-Esprit poussait de notre temps les âmes qu'il inspire à faire mieux ressortir la Communion des Saints, la coopération de l'Église triomphante avec l'Église militante. Dans le secret d'autres monastères de la France, en des temps où celle-ci passait pour irréligieuse par la faute de sa mauvaise politique, on pourrait découvrir des floraisons mystiques de même genre. Je songe à Sœur Marie-Céline de la Présentation, morte en odeur de sainteté, à dix-neuf ans, le 30 mai 1897, chez les Clarisses de Bordeaux. En Italie, après Gemma Galgani (1878-1903), une Passioniste de cœur, une stigmatisée, qui édifia Lucques, l'attachante figure de Sœur Benigna-Consolata Ferrero (1885-1916) rayonne encore sur son couvent de la Visitation, à Côme. Sa voix trouve de l'écho jusqu'aux États-Unis d'Amérique. Ame très sensible comme notre Thérèse aux beautés de la nature, très affectueuse aussi pour ses proches, souriante et bonne, éprise d'humilité, de simplicité et de mortification, elle a entendu son Maître divin lui dire, non seulement pour elle-même, mais afin que, par elle, beaucoup d'autres le sachent : « La confiance est la clef

qui ouvre les trésors de ma miséricorde. »

Il y a sans doute d'autres belles âmes encore que l'on peut plus ou moins rapprocher de la petite Thérèse. Mais celle-ci, que la Providence, en lui accordant une si rayonnante survie, semble accrédi ter particulièrement, se distingue entre toutes. J'espère que ceux qui ont bien voulu lire ce livre s'en rendent compte. Ils n'ignorent pas ce qu'implique et où conduit la simplicité gracieuse, qui marqua sa vie, sa dévotion, et dont elle voulut marquer sa spiritualité.

Quum essem parvula, placui Altissimo, est-il dit de la Sainte Vierge aux Matines de l'Annonciation. Ce texte aurait été bien à sa place aussi dans l'office de Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle s'est tenue petite ; toujours elle a gardé ce qu'il y a de plus attirant et de meilleur dans l'enfance : et voilà pourquoi elle plaît tant, non seulement aux hommes qui la trouvent de si aimable abord, mais au Très-Haut. On a bien raison de faire lire, au troisième nocturne de sa fête, un fragment d'homélie du Pape saint Léon : « *Amat Christus infantiam, quam primus et animo suscepit et corpore. Amat Christus infantiam humilitatis magistram, innocentie regulam, mansuetudinis formam*¹. » L'enfance, ce

1. « Le Christ aime l'enfance, Lui qui a commencé par

sera l'une des gloires de notre feu XIX^e siècle de l'avoir beaucoup aimée, d'avoir compris son sérieux et son charme tout ensemble. Sans verser aucunement dans les illusions à la Jean-Jacques sur l'absolue bonté native de l'homme; on peut, et on doit, considérer avec un respect attendri l'âme nouvellement venue, surtout lorsque le baptême y a déjà fait germer la vie de la grâce, cette âme marquée de l'empreinte du Dieu qui l'a faite, et que jamais encore, personnellement, elle n'a offensé.

Il faudrait relire, sur ce sujet, des pages pénétrantes et délicates du grand Newman. « Les enfants, dit-il ¹, sont plus ouverts aux visites de la grâce que ne le sont les grandes personnes. Ils ont beaucoup de bonnes pensées et de bons désirs, dont plus tard la plupart des hommes semblent incapables... Quand nous voulons émouvoir une personne et, s'il en est besoin, la rendre plus humble, que pouvons-nous mieux faire que d'en appeler à la mémoire de son enfance? Alors elle sortait des mains de Dieu... La simplicité des manières et des idées d'un

se faire enfant, d'esprit et de corps. Le Christ aime l'enfance, maîtresse d'humilité, norme d'innocence, exemplaire de douceur. »

1. Voir dans *La vie chrétienne*, choix de sermons de Newman présentés par Henri Bremond, p. 249, 277, 278, et 289.

enfant... son amour sans artifice, sa franche confiance, son aveu de sa faiblesse... son admiration sans jalousie, son esprit respectueux qui regarde toutes choses autour de lui comme merveilles, comme les gages et les images de l'unique Invisible, tout témoigne qu'il revient, pour ainsi dire, d'un voyage à de hautes sphères... Un esprit d'enfant est un type frappant de ce qu'on peut appeler un caractère de chrétien. Le Christ l'a ainsi voulu... Et ceux qui reçoivent le mieux ses paroles ont des esprits d'enfants. » Certes, celui qui conseillait ainsi de retremper notre foi dans un bain de simplicité n'avait pas une religion puérile. Combien il eût aimé notre Bienheureuse !

Dans la voie d'union avec Dieu que celle-ci fait paraître accessible à toutes les bonnes volontés, fermée seulement aux suffisants et aux superbes, comme elle s'avance et s'élève, la douce Carmélite de France, souriante en son austérité ! Comme elle mène, vite, bien au-dessus des misères et des petites courantes ! De haut, elle emporte ou prévient une foule d'objections. Elle fraie le chemin à la lumière et à la grâce, parce qu'elle le débloque de l'orgueil, qui est le grand ennemi, non seulement de l'amour humblement confiant, mais de la vérité. En notre temps de matérialisme pratique, d'âpres convoitises débridées, de furieuses ambitions, d'é-

goïsme jouisseur et dur, elle affirme, d'une affirmation triomphante, la transcendance du spirituel, la valeur suprême de la charité, les réalités surnaturelles, l'efficacité des vies contemplatives. Voilà pourquoi, je suppose, la Providence semble se hâter de la hausser au rang de ces grands saints et de ces grands thaumaturges, qui, dans le lointain des âges, nous paraissaient presque des êtres de légende, que l'on ne reverrait plus sur la terre. Vraiment Dieu se plaît à faire monter haut les humbles. *Exaltavit humiles*.

A la louange des grands mystiques, il a été dit, avec profondeur ¹, qu'« ils sont les témoins de la présence amicale de Dieu dans l'humanité ». Si l'esquisse que j'achève n'a pas trop défiguré le modèle, c'est bien l'impression qu'elle laissera de la Bienheureuse Thérèse. Par elle et en elle, apparition bénie, le Christ nous donne une manifestation nouvelle de son amour miséricordieux : *Apparuit gratia... apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri*, comme il est écrit, aux épîtres de Noël, à la gloire de l'Enfant Jésus.

1. Par le P. L. de Grand maison, dans les *Études* du 5 mai 1913, *La religion personnelle*. — *L'élan mystique*.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I. — Enfance aimante.	13
— II. — L'attirance du Carmel	55
— III. — Le travail au monastère	81
— IV. — Le départ d'ici-bas.	125
— V. — Rayonnante survie.	147

922.2244 Rotours, J. Angot des

AUTHOR

T 398rot La Bienheureuse Therese

TITLE

de l'Enfant Jesus

922.2244

T398ROT

